

11018/A

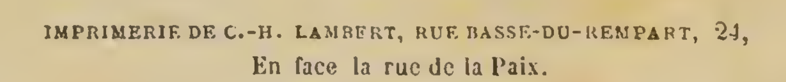
O. XI. 58.

ANECDOTES

ANECDOTES

SUR

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD,



IMPRIMERIE DE C.-H. LAMBERT, RUE BASSE-DU-REMPART, 24,
En face la rue de la Paix.

87421

ANECDOTES

SUR

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

LEURS MOEURS ET LEURS HABITUDES.



PARIS

LIBRAIRIE DE L.-R. DELAY,

RUE TRONCHET, 2.

1845


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ANECDOTES

SUR

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Costume d'été des Indiens. — Amérique Septentrionale. — Principaux lacs. — Rivières et montagnes. — Un *trappeur*. — Aventures de Colter. — Répartition et population des diverses tribus indiennes. — Esprit de vengeance. — Deux exemples.

M. Edwards, riche négociant américain, après avoir longtemps dirigé avec honneur et succès une maison qui s'occupait du commerce des pelleteries, était venu jouir à Boston des loisirs que lui procurait une fortune amassée, sous la bénédiction de Dieu, par un travail assidu. L'éducation de ses trois fils occupait

la majeure partie de son temps ; et vivant lui-même dans la crainte du Seigneur, il s'appliquait à leur inculquer les principes dont il avait toujours fait la règle de sa vie. George, l'aîné, âgé de quinze ans, commençait déjà à réfléchir sérieusement. D'un caractère plus léger, Robert préférait souvent les plaisirs de la récréation aux instructions de son père ; il n'avait que neuf ans il est vrai, et était le compagnon de jeu du petit Frank, encore dans sa cinquième année. Cependant les trois enfants de M. Edwards comprenaient combien la paresse est répréhensible et méprisable ; et sauf quelques instants d'oubli, ils apportaient généralement la plus grande attention à leurs leçons.

Souvent, après le dîner, quand la tâche du jour était finie, le père réunissait sa famille autour du foyer, et là il leur faisait des récits intéressants et instructifs. Il leur parlait surtout de leurs voisins les Indiens, et excitait l'admiration générale en ouvrant sous les yeux de son auditoire le volume si curieux dans lequel Catlin a consigné tant de détails relatifs aux sauvages de l'Amérique du Nord. Frank poussait des cris de surprise à la vue de ces guerriers tatoués brandissant leur tomahawk ou leur carabine ; Robert aurait voulu fumer le calumet de paix dans le wigwam d'un chef de tribu ; quant à George, il avait déclaré positivement qu'il fallait lui permettre de

passer quelques jours au milieu des Iroquois ou des Delawares.

Un soir du mois d'août, M. Edwards disait les efforts des différentes sociétés de missions pour la conversion des pauvres Indiens, quand son domestique lui apporta une lettre timbrée de Buffalo, et dont voici le contenu :

« Mon cher ami,

» Je viens de recevoir la visite de trois *trappeurs* au service de la compagnie de la baie d'Hudson ; ils m'ont proposé de les accompagner dans une expédition qu'ils comptent faire d'ici à quelques jours. Comme la chasse du bison parait devoir être très abondante cette année, j'accepterai cette invitation. Nous aurons aussi pour compagnon de voyage un chef de la tribu des Sacs, nommé *Pam-a-hò*, ce qui veut dire *le nageur ;* il est au service d'une autre maison, et nous a fait espérer une ample récolte de pelleteries. Cette expédition devant être de trois semaines seulement, et ne présentant d'ailleurs d'autre danger que la fatigue, j'ai cru que ton fils George, qui s'intéresse tant aux Indiens de l'Amérique du Nord, ne pouvait trouver une meilleure occasion de se familiariser un peu avec leurs mœurs et leurs habitudes. Si tu consens donc à me le confier pour une

excursion à travers les prairies du Mississipi, j'en serai enchanté, et je viendrai moi-même le chercher à Boston samedi prochain. Dans tous les cas j'attends ta réponse.»

Il fallait voir l'intérêt avec lequel George suivait la lecture de cette lettre.—« Tu consens, papa, n'est-ce pas? » dit-il, lorsque M. Edwards eut fini. « Et toi, maman, tu consens aussi. Quel bonheur! je vais voir les sauvages, je me tatouerai, j'aurai un tomahawk, et j'irai à la chasse au bison! »

M. et Mme Edwards sourirent à la joie de leur fils, et lui accordèrent facilement la faveur que leur ami, M. Wilson, demandait pour lui. C'était justement l'époque des vacances, et l'expédition projetée devait avoir le double résultat d'une récréation agréable, et d'un voyage plein d'intérêt. Robert et Frank auraient bien voulu accompagner leur frère, mais on leur fit comprendre qu'ils étaient trop jeunes pour supporter les fatigues d'une longue marche, et George promit de leur donner à son retour tous les détails qui pourraient les amuser.

Pendant l'intervalle qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de M. Wilson, George accabla son père de questions sur les Indiens. Il voulait savoir ce que c'était qu'un trappeur, quel endroit habitait la tribu des Sacs, et si Pam-a-hò portait son costume national.

— Sans doute, répliqua M. Edwards, selon

toute probabilité même, ce devait être son costume d'été, semblable à celui que vous voyez dans cette gravure.



Elle représente deux Indiens; l'un vous tourne le visage, l'autre, le dos; c'est la même personne, mais dans deux positions différentes.

La partie supérieure de la chevelure chez cet Indien est coupée court : elle forme une sorte de crête qui se tient droite comme celle d'un coq. Le reste est entièrement rasé ou réuni en un nœud attaché derrière l'oreille. Sur la tête sont fixées, en guise d'ornement, trois plumes de dinde, de faisan ou de faucon.

Un beau coquillage garni de perles est suspendu à l'oreille, tandis que sur la poitrine s'en trouve un autre auquel on a donné du poli et qui doit, quoique vous ne puissiez pas le voir, porter l'empreinte d'une étoile ou d'une demi-lune. Du cou et des poignets tombent des cordons de perles.

Le tablier de l'Indien est fait d'une peau de daim, et les bords en sont entourés d'une frange. Il porte derrière son dos ou à son côté le carquois où il renferme ses flèches. Ce carquois est ordinairement taillé dans une mince écorce d'arbre; quelquefois aussi on emploie à cet usage la peau d'un renard ou d'un jeune loup, et afin de lui donner un aspect plus terrible, on laisse à l'extrémité la tête de l'animal ; mais cette circonstance n'a pas été représentée dans la gravure. Pour ajouter encore à l'apparence guerrière du carquois, on le retient au moyen de la queue d'un buffle ou d'une panthère. C'est cette attache que vous voyez entre les jambes de l'Indien.

Sur l'épaule de l'homme qui vous tourne le dos,

vous apercevez un signe pointillé; ceci indique la tribu à laquelle il appartient.

A la main gauche, il porte un arc, et à la droite, une flèche.

ROBERT. — Papa, vous avez promis de nous dire ce que c'est qu'un trappeur.

M. EDWARDS. — Et je compte remplir ma promesse; mais je crois qu'il vaut mieux commencer par vous décrire en peu de mots la manière dont on se procure les pelleteries: vous me comprendrez alors plus facilement.

Nous voyons dans le premier chapitre de la Genèse qu'il a plu à Dieu de donner à l'homme la domination « sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre. » Cela veut dire que la création entière doit fournir à nos besoins, sans cependant que nous fassions souffrir inutilement les animaux qui nous sont soumis. Depuis des milliers d'années, on a employé les pelleteries comme vêtements, et cet usage est devenu si général qu'on en fait l'objet d'un commerce régulier et spécial. Les sauvages qui habitent les pays froids échangent la fourrure contre divers articles d'utilité et de luxe que les nations civilisées peuvent seules leur procurer.

GEORGE. — Et d'où viennent les pelleteries?

M. EDWARDS. — La martre et l'hermine s'obtien-

nent dans les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie; mais c'est l'Amérique du Nord qui entretient le plus ce genre de trafic.

Frank. — L'Amérique du Nord est un bien grand pays, et il y fait bien froid dans certaines regions?

M. Edwards. — Oui; si tu jettes les yeux sur la carte, tu verras que cette contrée s'étend entre l'Océan Atlantique et la Mer Pacifique. Les principales rivières qui l'arrosent sont le Mackenzie, le Mississipi, le Missouri, l'Ohio et le Saint-Laurent.

Frank. — Et le Niagara?

M. Edwards. — Le Niagara est comme un des canaux par lesquels la chaîne des mers intérieures du nord de l'Amérique verse ses eaux dans le golfe de Saint-Laurent et dans l'Océan Atlantique; les cataractes sont à quatre lieues de l'extremité méridionale du lac Ontario et à huit lieues du lac Erié. La chute commence près des hauteurs de Leurston, d'où le fleuve bondit et se précipite en écumant pendant près de deux lieues, jusqu'à ce que ses flots se reposent au fond de la plaine, d'où ils gagnent tranquillement le lac Ontario.

Du nord au sud, s'étend la chaîne des montagnes Rocheuses, tandis qu'une autre chaîne, celle des Apalaches, traverse les Etats-Unis. Notre pays renferme aussi beaucoup de lacs. Les lacs Ontario et Winnipeg ont chacun près de quatre-vingts lieues de

long; le lac Erié en a cent. Le lac Huron est une vraie Méditerranée. Depuis le commencement du cours du fleuve Saint-Clair au midi, jusqu'à sa terminaison supérieure dans les canaux de Michili-Mackinack au nord-ouest, on lui donne une longueur de cent quarante lieues; il peut en avoir cent dans sa plus grande largeur. C'est une route qui conduit les plus grands vaisseaux jusqu'au fond de l'Amérique du Nord. La partie septentrionale est un archipel immense d'îles de toutes grandeurs; on en a compte jusqu'à 32,000. Le lac Michigan a une longueur de cent quarante lieues; mais le roi des lacs est le lac Supérieur. Il a deux cent quatre-vingts lieues de l'est à l'ouest; sa plus grande largeur peut être de cent vingt.

ROBERT. — Quel lac! c'est plutôt une mer!

M. EDWARDS. — Eh bien, les animaux à fourrure sont très communs dans cette partie de l'Amérique, et les différentes compagnies qui font le trafic des pelleteries envoient des agents nommés *trappeurs*, soit pour chasser eux-mêmes, soit pour négocier avec les tribus indiennes répandues sur ce vaste territoire. Si un individu chasse pour son propre compte, il prend le nom d'*homme libre*.

Maintenant, mes chers enfants, je vais vous raconter l'histoire d'un trappeur.

AVENTURES DE COLTER.

—

Quand l'expédition de Lewis et de Clarke arriva aux sources du Mississipi, un d'entre eux, nommé Colter, demanda à aller trouver un trappeur nommé Potts, qui demeurait dans le voisinage, afin de chasser le castor qui se rencontrait en abondance dans cette partie du pays. L'offre était fort avantageuse, et comme Colter s'acquittait toujours consciencieusement de ses devoirs, on lui permit de s'absenter. Pourvu de munitions, il prit donc congé de ses amis pour aller aux bois.

Connaissant les dispositions hostiles des Indiens Pieds-Noirs, Colter et son compagnon tendaient leurs trappes vers le soir, les levaient au matin, et se tenaient cachés pendant toute la journée. De bonne heure, un jour, ils examinaient des piéges qu'ils avaient tendus dans une crique (1), située à environ six milles de ce bras du Missouri que l'on nomme la Fourche de Jefferson, et ils étaient tous deux en canot, quand ils entendirent soudain un grand bruit comme le piétinement d'animaux; mais la hauteur des rochers per-

(1) Une *crique* est un petit port naturel.

pendiculaires qui encaissent la rivière ne leur permit pas d'en découvrir la cause.

Colter vit immédiatement que c'étaient les Indiens et conseilla une prompte retraite ; Potts l'accusa de poltronnerie, attribuant ce bruit aux buffles; ils poursuivirent leur expédition. Quelques minutes après, tous leurs doutes furent levés par l'apparition de cinq ou six cents Indiens qui, garnissant l'un et l'autre bord de la crique, leur firent signe de débarquer.

Toute retraite était impossible. Colter fit échouer le canot, et au même moment un des sauvages saisit la carabine de Potts. Colter était un vigoureux gaillard : il reprit l'arme et la rendit à Potts, qui gagna sur-le-champ le large dans le canot. « Colter, s'écria-t-il presque aussitôt, je suis blessé. » Une flèche venait de l'atteindre.

En vain Colter lui représenta-t-il la folie qu'il y avait à s'échapper, et lui conseilla-t-il de débarquer, Potts coucha l'Indien en joue et le tua sur la place. Dans sa situation, c'était peut-être, dira-t-on, un acte de folie; mais il avait fait une réflexion subite et juste: il savait que, dans le cas où on l'eût pris vivant, les coutumes indiennes le réservaient à la torture.

On saisit Colter, on le déshabilla presque entièrement, et on se consulta sur le genre de mort qu'il devrait subir. Quelques-uns proposèrent d'en faire un but pour exercer leur adresse ; mais le chef, le saisissant par

l'épaule, lui demanda s'il savait bien courir. Colter, qui avait passé quelque temps parmi les Kee Catsa ou Indiens Corbeaux (1), connaissait assez bien le langage des Pieds-Noirs et les mœurs des Indiens; il savait qu'il y allait de sa vie, et qu'il serait poursuivi par cinq ou six cents sauvages armés. Il répondit donc adroitement qu'il *courait très-mal*, quoique les chasseurs le regardassent comme un des hommes les plus lestes.

Le chef ordonna aux siens de faire halte; puis il conduisit Colter à quelques centaines de pieds plus loin dans la prairie, et lui dit de se sauver s'il le pouvait. En entendant le cri de guerre retentir à ses oreilles, le pauvre Colter, poussé par le désir d'échapper à la mort, courut avec une vitesse qui le surprit lui-même.

Il se dirigea vers la Fourche de Jefferson, à travers une plaine large de six milles, couverte d'une plante épineuse qui lui déchirait les pieds. Ce ne fut que vers le milieu de cette plaine qu'il se hasarda à regarder par-dessus son épaule; il vit les Indiens dispersés, il était lui-même à une grande distance du noyau principal; mais un des sauvages, armé d'un javelot, avait de beaucoup dépassé les autres et se trouvait tout près du fugitif.

(1) Cette peuplade, composée maintenant de 25,000 âmes, habite l'ouest du Mississipi.

Un rayon d'espérance ranima Colter; il se dit que tout n'était pas perdu, et tenta un dernier effort qui faillit lui être fatal. Le sang sortait de ses narines et ruisselait sur sa poitrine. Il était environ à un mille de la rivière; le bruit terrible des pas de l'Indien retentissait à son oreille, et il s'attendait à chaque instant à sentir le fer de son ennemi.

Détournant de nouveau la tête, il vit le sauvage à vingt pieds de lui. Résolu à éviter le coup fatal, s'il était possible, il s'arrêta soudain, fit volte-face et étendit les bras. Surpris de ce changement subit, et peut-être de la poitrine sanglante de Colter, l'Indien voulut aussi s'arrêter; mais, épuisé par la course, il tomba en lançant son javelot, dont le fer se piqua en terre. Colter s'en saisit, cloua son ennemi au sol et reprit sa course.

Les Indiens les plus avancés, en arrivant là, attendirent les autres, et poussèrent un cri affreux. Colter, cependant, quoique épuisé et presque sans connaissance, mettait à profit tous les retards. Il parvint à gagner un bois de cotonniers qui bordait la Fourche et plongea dans la rivière. Heureusement pour lui, il y avait un peu au-dessous de cet endroit une île contre la pointe supérieure de laquelle était un radeau. Il plongea sous ce radeau, et, après quelques efforts, parvint à se tenir la tête hors de l'eau parmi des

troncs d'arbres que recouvraient plusieurs pieds de menu bois.

Il était à peine en sûreté, que les Indiens arrivèrent, hurlant de la manière la plus épouvantable. Pendant la journée, ils se tinrent souvent sur le radeau, et Colter, qui pouvait les voir à travers les fissures, se réjouissait de son salut, jusqu'à ce que l'idée lui vint qu'ils mettraient peut-être le feu au radeau. L'horrible inquiétude qui s'empara de lui le tourmenta jusqu'à la nuit; mais n'entendant plus alors les Indiens, il plongea, descendit la rivière à une distance considérable, puis débarqua et voyagea toute la nuit.

Quelque heureux qu'il fût d'avoir sauvé sa vie, sa situation était encore terrible. Il n'avait pas un seul vêtement sous un soleil brûlant; la plante de ses pieds était déchirée; il ne pouvait, n'ayant pas d'armes, tuer, pour satisfaire sa faim, le gibier qu'il voyait en abondance autour de lui, et l'établissement européen le plus voisin était à une grande distance.

Tout autre qu'un chasseur américain eût désespéré dans une telle position. Colter, cependant, ne perdit pas courage. Après sept jours d'une marche pénible, pendant laquelle sa seule nourriture fut la racine connue des naturalistes sous le nom de *psoralea esculenta*, il arriva enfin sain et sauf au fort de Lisa, sur la rivière de la Roche-Jaune.

Cette histoire amusa beaucoup nos bons amis ; on ne se lassait pas d'admirer le courage de Colter, et George cherchait, sur une carte des Etats-Unis, les différentes localités que citait M. Edwards. — Ah! dit-il, voici les Sacs, et plus loin, les Indiens Corbeaux, et plus loin encore les Pieds-Noirs qui poursuivirent ce pauvre trappeur.

M. Edwards. — Et tu dois remarquer un grand nombre d'autres tribus cantonnées çà et là, soit à l'est, soit à l'ouest du Mississipi. On publia en 1836, à New-York, un tableau aussi exact que possible des différentes peuplades indiennes. Puisque je l'ai sous les yeux, je vais vous le lire, de sorte que vous verrez quelles sont les plus importantes :

TRIBUS QUI ONT ÉMIGRÉ A L'OUEST DU MISSISSIPI.

Chactas.	15,000
Appalachicoles.	265
Cheroquis.	5,000
Criques.	2,459
Senecas et Shawanis. . . .	211
Senecas *venant de* Sandusky.	231
Potowatemis.	141
Peorias et Kaskaskies. . .	132
Pienkeshaws.	162
Wees	222

Ottowas.	200
Kickapoos.	470
Shawanees.	1,250
Delawares.	825

TRIBUS QUI HAPITENT A L'OUEST DU MISSISSIPI.

Ioways.	1,200
Sacs, des bords du Missouri.	500
Omahaws.	1,400
Oltos et Missourias. . . .	1,600
Pawnees	10,000
Camachees.	7,000
Mandans	15,000
Minetereers	15,000
Assinaboins	800
Crees	3,000
Grosventres	3,000
Corbeaux.	45,000
Sioux.	27,000
Quapaws	450
Caddos.	800
Poncas.	800
Osages.	5,120
Kansas.	1,471
Sacs.	4,800
Arickaras.	3,000

Charanes..	2,000
Pieds-Noirs	30,000
Renards	1,600
Arepehas et Keawas.	1,400

Il y a encore, à l'est du fleuve et dans les régions méridionales, un nombre considérable d'Indiens. Les cinq principales tribus sont :

Les Seminoles	2,420
Chactas.	3,500
Chickasaws	5,429
Cheroquis.	10,000
Criques.	22,668

Chaque famille indienne se compose, terme moyen, de quatre personnes.

Frank. — Les Corbeaux et les Pieds-Noirs sont les plus nombreux. Ensuite viennent les Sioux et les Criques.

M. Edwards. — Mais cette évaluation ne saurait être rigoureusement exacte. Je voudrais aussi pouvoir vous dire quelque chose de l'origine des tribus indigènes, premiers possesseurs du continent américain. Malheureusement nous sommes ici réduits aux hypothèses les plus diverses et les plus extraordinaires. Cependant les traditions du culte et les anciennes coutumes des Indiens rendent assez plausible l'opinion de leur origine hébraïque. « Autrefois, disent-ils, le Grand-Esprit annonçait l'avenir à nos pères ;

maintenant encore il gouverne la nature à son gré. » Les anges ont parlé jadis à leurs ancêtres. Toutes les tribus indiennes descendent d'un seul homme qui eut douze fils. Cet homme était le chef illustre d'une peuplade de bergers ; il possédait un vaste territoire, et les Indiens, ses descendants, recouvreront un jour le pays de leur premier père. Ils croient, d'après la tradition, que l'esprit de miracle et de prophétie, dont leurs ancêtres ont été inspirés, redeviendra leur partage ; et qu'ils seront remis en possession du livre qu'ils ont absolument perdu. Les Indiens connaissent clairement l'histoire du déluge; seulement quelques-uns veulent qu'il ait été partiel, tandis que d'autres soutiennent qu'il a couvert toute la terre.

ROBERT. — Et toutes ces tribus dont se compose la population indienne de notre pays, vivent sans doute en parfaite intelligence les unes avec les autres?

M. EDWARDS. — Loin de là ; les Corbeaux, par exemple, qui habitent près de la rivière de la Roche-Jaune, sont les mortels ennemis des Pieds-Noirs, et quand un Pied-Noir rencontre un Corbeau, le combat s'engage presque infailliblement. Si les Indiens connaissaient l'Evangile, ils suivraient ce précepte de notre divin Sauveur: « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous

persécutent». (*Matth.* V, 44.) Mais étant encore plongés dans les ténèbres de la mort, ils donnent libre cours à toutes leurs mauvaises passions, et surtout à la vengeance. Je vais vous en citer quelques exemples.

Un guerrier Puncan fut tué dans une querelle par un homme de sa propre tribu, bien connu par son caractère féroce. Il laissa deux fils, dont l'aîné, au bout de peu d'années, put commencer à aller à la chasse, et eut le bonheur, comme coup d'essai, de tuer un bison; il était occupé à écorcher son gibier, lorsqu'il vit s'approcher le meurtrier de son père.

— Regarde-moi, dit le nouveau venu.

Le jeune homme poursuivit sa tâche.

— Je te dis de me regarder, répliqua l'autre. Ne me reconnais-tu pas? Arrière de cette carcasse! elle m'appartient.

Le jeune chasseur leva alors les yeux sur celui qu'il avait longtemps été habitué à considérer comme son ennemi, et l'expression de ses traits devint aussi féroce que celle du meurtrier. Puis, rassemblant ses flèches, il s'éloigna de quelques pas.

— Oui, s'écria-t-il, je te connais bien; tu as assassiné mon père; c'est à toi que je dois d'être un orphelin.

A ces mots, il banda son arc et perça au cœur son adversaire qui tomba mort. Le vainqueur cependant épuisa son carquois sur le cadavre, puis il retourna

au village, et raconta son histoire au peuple. On se réjouit de la mort d'un homme qui ne respectait ni la justice, ni les habitudes, ni l'humanité, et personne ne se trouva pour le venger.

VENGEANCE DIFFÉRÉE.

Deux Indiens se prenant un jour de querelle, l'un d'eux tua l'autre. Quand un Indien est mort, son plus proche parent doit le venger. Suivant cette coutume, le frère du défunt n'eut pas plus tôt appris ce qui s'était passé, qu'il se rendit au wigwam du meurtrier.

— Vous avez tué mon frère, s'écria-t-il, les yeux ardents de colère. Il faut mourir : le sang de mon frère demande vengeance.

Il s'avançait, le tomahawk levé, mais au moment où il se préparait à frapper, plusieurs petits enfants indiens poussèrent des cris et s'attachèrent à leur père.

— Quels sont ces enfants? demanda le champion.

— Les miens.

— Les vôtres! ah! je ne veux pas vous tuer main-

tenant, alors. Ces enfants sont trop jeunes pour pouvoir se suffire à eux-mêmes. Ils ont besoin des soins de leur père aussi bien que de ceux de leur mère. Vivez jusqu'à ce qu'ils soient grands; mais, sang pour sang, le jour de la vengeance viendra.

Sur ce, il se retourna et on le perdit bientôt de vue.

Le meurtrier savait qu'il devait mourir. C'était une coutume de son pays, et là, coutume faisait loi. Mais maintenant il avait l'esprit tranquille, son ennemi lui avait promis d'attendre que ses enfants fussent grands.

Ces deux Indiens appartenaient à la même tribu. Souvent ils se voyaient, souvent ils se rencontraient, mais jamais la moindre querelle, jamais un mot d'emportement. Un étranger n'eût pu soupçonner ce qui couvait dans leur sein.

Le temps se passa et les enfants du meurtrier grandissaient. Enfin son fils aîné put chasser. Un jour il leva un daim, banda son arc, tua l'animal et l'apporta à son père. Lorsque celui-ci vit cet exploit, il comprit que c'était un signal pour lui, et qu'il devait se préparer.

L'adversaire apprit bientôt ce que le fils de son ennemi avait fait. Prenant son tomahawk, il alla trouver le meurtrier.

— Me voici, dit-il; votre fils a tué un daim: il

peut maintenant prendre soin de la famille. Le sang de mon frère crie vengeance.

— Je suis prêt, répliqua le meurtrier, et je vous remercie d'avoir attendu aussi longtemps.

La mère se mit à pleurer, les enfants poussèrent des cris en se pressant autour de leur père.

— Cessez, dit-il, mon temps est venu; je suis prêt à mourir, frappez.

L'autre s'avança, leva son arme, et d'un seul coup abattit son ennemi dans la poussière.

Hélas! comment se fait-il que le cœur de l'homme puisse nourrir de tels sentiments!



CHAPITRE II.

Arrivée de M. Wilson. — Le chemin de fer. — Pam-a-bò. — Accomplissement d'un rêve. — Une méprjse. — Influence de l'Evangile sur le cœur d'un Indien. — Le colonel Bird.

Le samedi suivant, M. Wilson vint chercher George, comme il l'avait promis, et son arrivée mit en mouvement toute la famille de M. Edwards. A mesure que le moment de la séparation s'approchait, les avis, les recommandations redoublaient; madame Edwards était sûre que son fils avait oublié quelque chose; Robert et Frank se demandaient s'il se pouvait que leur frère se trouvàt à deux ou trois jours de là, assis dans une hutte indienne au milieu d'une troupe de Pieds-Noirs. Enfin, il fallut

partir. Représentez-vous la joie de George devant la perspective d'un voyage de près de cent cinquante lieues sur le chemin de fer, comme préliminaire à ses pérégrinations à travers les forêts et les prairies de l'Ouest.

Un voyage en chemin de fer!... Quoi de plus saisissant, de plus merveilleux! Trente voitures, trois cents voyageurs, des malles, des paquets, des bestiaux, tout cela remorqué et entraîné avec une rapidité fabuleuse par une machine que dirigent trois hommes. Puis le panorama qui se déroule sous vos yeux. Le convoi semble presque voler au-dessus d'un précipice, lorsque cinq minutes auparavant il était perdu au fond d'une vallée. Ce tunnel que vous venez de traverser supporte une ville; le paysage semble fuir à droite et à gauche, poussé par une main magique. Regardez, voici un hameau à moitié caché dans la clairière d'un bois... — non, c'est un fleuve aux nappes argentées... — non, la scène change encore, et les voyageurs sont déjà au milieu d'une forêt superbe. George est en extase; quand les premières maisons de Buffalo annoncent l'arrivée du convoi à sa destination, il déplore la rapidité de l'expédition, et la pensée qu'il va bientôt faire connaissance avec Pain-a-hò peut seule le consoler.

Nos deux héros trouvent les trappeurs et le chef indien qui les attendaient. Ce dernier porte un cos-

tume semblable à ce que nous reproduisons ci-dessous, n° 1.



Son habit ou manteau a été acheté aux Anglais. Il est coiffé d'une petite couronne ou bonnet fait de coquillages. Il a également des bas,

Pam-a-hò parlait passablement anglais; il eut bien-

tôt donné à M. Wilson tous les détails nécessaires sur le plan de leur excursion.

— Ainsi, dit celui-ci, nous voilà tous les trois....

— Tous les quatre, s'il vous plaît, répliqua un des trappeurs. Nous avons décidé *Wah-Pa-Ko-Las-Kuk* à nous accompagner, et son nom dit assez (1) que si nous avons le bonheur de rencontrer un ours, notre chasse pourra bien être fructueuse.

Wah-Pa-Ko-Las-Kuk, compagnon d'armes de Pam-a-hò, et qui s'était jusqu'alors tenu à l'écart dans un coin de l'appartement, se présenta. Son habillement ressemblait en tout point à celui de l'Indien n. 2 : un *match-coat*, ou tunique composée de morceaux de peaux assortis et cousus ensemble; la fourrure se portait sur la chair, et les bords du vêtement se découpaient en pointes, par manière d'ornement. Les pieds du nouveau venu étaient chaussés de *mocassins*.

Pendant le souper, George fut placé à côté de Pam-a-hò. Il s'étonnait de voir manger à l'européenne et parler anglais ces sauvages qu'il avait toujours pris pour des cannibales; cependant il finit par se familiariser avec cet état de choses, et bientôt même il se risqua à parler à son voisin, qui l'intéressa beaucoup par les anecdotes suivantes.

(1) Wah-Pa-Ko-Las-Kuk, *la trace de l'ours.*

ACCOMPLISSEMENT D'UN RÊVE.

—

Dans le récit de sa captivité et de ses aventures au milieu des sauvages, Tanner nous raconte de la manière suivante le singulier accomplissement d'un rêve.

La famille avec laquelle il habitait au moment où l'incident eut lieu, manquait de vivres. La mère, Net-no-Kwa, chanta et pria toute la nuit le Grand-Esprit de venir à son secours. Vers le matin, elle dit à Wa-Me-Gon-A-Biew, son fils :

— Mon fils, la nuit j'ai chanté et prié le Grand-Esprit, et pendant mon sommeil quelqu'un comme un homme est venu me dire : « Net-no-Kwa, demain vous mangerez un ours. A une certaine distance du sentier que vous devez suivre demain, il y a une petite prairie à laquelle on arrive par un sentier. Dans ce sentier vous trouverez un ours. » Il faut, mon fils, aller là sans rapporter à qui que ce soit ce que je vous ai dit, et vous rencontrerez l'ours.

Mais le jeune Indien était désobéissant et ne tenait pas compte de ce que lui disait sa mère. En sor-

tant de la cabane, il parla de ce rêve d'une manière dérisoire aux autres Indiens :

— La vieille me dit que nous allons manger aujourd'hui d'un ours; mais je ne sais qui le tuera.

Sa mère, qui entendit ce qu'il venait de dire, l'appela et lui fit des remontrances, mais elle ne put le déterminer à se mettre à la recherche de l'ours.

Les Indiens se dirigèrent donc tous vers l'endroit où ils devaient passer la nuit. Les hommes partirent d'abord, et allèrent à la chasse après avoir laissé leurs bagages au lieu où devait être le camp.

Quelques-uns des plus jeunes, dont j'étais, restèrent là pour attendre l'arrivée des femmes. J'avais mon fusil, je pensais au rêve de ma mère indienne, à la conversation qui en avait été la suite, je résolus enfin d'aller moi-même chercher cet ours; je chargeai mon arme et partis.

Je rencontrai d'abord une femme dont les sentiments à mon égard n'avaient jamais été très-bienveillants. Elle me demanda si c'était pour tuer des Indiens que je me trouvais là avec mon fusil. Sans faire de réponse, je quittai le sentier à l'endroit que ma mère avait dit à Wa-Me-Gon-A-Biew, et suivis fidèlement toutes ses indications.

Je trouvai enfin ce qui me parut avoir été jadis un étang; c'était une petite clairière circulaire, couverte maintenant de gazon et de broussailles. Ce devait

être la prairie dont ma mère avait parlé; en l'examinant, je remarquai au milieu des broussailles un creux d'où probablement sortait la source; mais la neige était si épaisse que je ne distinguais rien.

Ma mère, en parlant de l'ours qu'elle voyait dans son rêve, disait qu'une fumée s'élevait de terre devant ses yeux. C'était bien là l'endroit, et je guettai longtemps pour voir la fumée. Fatigué enfin, je suivais ce qui me semblait être un petit sentier; tout à coup je tombai jusqu'à la ceinture dans la neige. J'en sortis avec assez de difficulté, et je poursuivais ma route, quand je me souvins d'avoir entendu dire à des Indiens qu'ils tuaient les ours dans leurs trous. C'en pouvait être un au milieu duquel j'étais tombé. En effet, en l'examinant, j'aperçus la tête d'un ours près du fond. Je lui tirai entre les deux yeux un coup de fusil à bout portant, et l'achevai avec un bâton, quand la fumée se fut dissipée. J'essayai ensuite de faire sortir l'animal de son trou; mais n'y pouvant réussir, je retournai au camp en suivant ma première trace.

En m'approchant des cabanes que les femmes, cependant, avaient préparées, je rencontrai encore la vieille qui se moqua de moi.

— Vous avez donc tué un ours, dit-elle, puisque vous êtes de retour sitôt et que vous marchez si vite?

Sans mot dire, je me rendis auprès de ma mère.

Saisissant un moment où elle était seule, je me penchai vers son oreille : — Ma mère, j'ai tué un ours.

— Qu'avez-vous dit, mon fils ?

— J'ai tué un ours.

— En êtes-vous sûr ?

— Oui, il est tout à fait mort.

Elle me regarda un instant, et voyant que je ne la trompais pas, elle me prit dans ses bras et m'embrassa avec effusion.

On envoya chercher l'ours ; comme c'était le premier que je tuais, on le rôtit tout entier, et tous les chasseurs de la tribu furent invités à le manger avec nous, suivant la coutume des Indiens.

UNE MÉPRISE.

—

Le même auteur rapporte qu'étant un jour resté dehors plus longtemps qu'à l'ordinaire, Net-na-Kwa, sa mère indienne, devint inquiète, et envoya Wa-me-gon-a-Biew le chercher.

Wa-me-gon-a-Biew parcourut les bois. Il me découvrit, dit Tanner, au moment où j'étais dans une

vaste prairie. Il avait sur lui une capote noire qu'il rabattit sur sa tête en me voyant, de sorte qu'il ressemblait à un ours noir.

D'abord, je crus que c'était un ours noir ordinaire, et je cherchai une occasion favorable pour faire feu sur lui. Puis, le voyant s'avancer toujours, j'en conclus que je m'étais trompé, car les ours noirs prennent toujours la fuite. Je me mis donc à courir pour m'échapper, mais il redoublait aussi de vitesse. Quoique fort effrayé, je me rappelai qu'on m'avait dit de ne jamais tirer sur un ours à moins qu'il ne fût tout à fait sur moi, et qu'il n'y eût des arbres dans le voisinage qui pussent me servir de retraite. Trois fois je me retournai pour faire feu; trois fois, trouvant l'animal trop éloigné, je poursuivis ma course.

Si la crainte ne m'avait pas aveuglé, j'aurais pu voir que ce n'était pas un ours qui me poursuivait. Enfin, je mis la cabane entre lui et moi, et au moment où je le dépassais, j'entendis derrière moi une voix que je reconnus pour celle de Wa-me-gon-a-Biew. Je cherchai inutilement mon ours, l'Indien me convainquit que toute ma terreur provenait d'un vieil habit noir dans lequel il s'était déguisé.

Cette aventure ayant été racontée à notre retour, Wa-me-gon-a-Biew fut sévèrement réprimandé, et sa mère lui dit que si j'avais tiré sur lui, dans ce costume, j'aurais bien fait.

George. — Je croyais que les Indiens n'adoraient plus le Grand-Esprit, et qu'ils étaient convertis à l'Evangile.

Pam-a-hò. — Pas tous, malheureusement. Mais, avec la bénédiction du Seigneur, les efforts des missionnaires européens amènent tous les jours beaucoup d'âmes à la connaissance de la vérité.

M. Wilson. — N'avez-vous pas eu à ce sujet une conversation avec le gouverneur du territoire ?

Pam-a-hò. — Oui, il m'a dit : « Si j'amène ici l'homme blanc, voici les changements qu'il produira dans le pays : l'Indien deviendra riche; il tirera des richesses de ses plaines, de ses forêts, de ses rivières, et même des pierres de ses montagnes. Et le chef n'a rien dit qui n'ait été prouvé par l'expérience. Dieu a commandé à l'homme de cultiver la terre à la sueur de son front, afin qu'elle lui produise la nourriture dont il a besoin. L'homme doit obéir à cet ordre, travailler six jours, et consacrer le septième au service de son Créateur ; alors Dieu le bénira. Mais Dieu ne pourvoit pas seulement aux besoins de son corps, il pourvoit aussi à ceux de son âme. Voyant l'homme plongé dans les ténèbres d'une ignorance si profonde, qu'il ne savait que faire, où aller, et comment trouver le bonheur, il a envoyé son Fils pour être *la lumière du monde*, pour sauver les hommes en mourant pour leurs péchés et pour leur apporter le pardon et la

paix. L'Indien, aussi bien que l'homme blanc, doit renoncer à ses mauvaises voies et venir à Dieu par le moyen de Jésus-Christ, en apprenant ce qu'il faut faire pour être sauvé. Le couteau à scalper ne rentrera dans son fourreau que lorsque l'Indien sera revenu à Dieu et le servira en sincérité et en vérité; mais alors la faveur de Dieu brillera sur cette contrée, ses habitants apprendront à être justes, leur vie sera plus heureuse, et ils auront l'espérance certaine d'une bienheureuse immortalité.

M. Wilson. — Je ne puis qu'ajouter *amen* de tout mon cœur à ce que vient de dire mon excellent ami Pam-a-hò; mais je vais, mon cher George, te donner un exemple de la superstition des Indiens idolâtres.

LE COLONEL BIRD.

—

Quelque temps après la colonisation de la Virginie, le colonel Bird établit sa résidence vers la partie supérieure de la rivière de James, où il possédait une plantation de tabac.

La récolte était déjà parvenue à un certain degré de croissance, lorsqu'une sécheresse survint qui devait,

suivant toute probabilité, lui faire le plus grand tort. Le colonel Bird se trouvait alors à quarante milles plus loin, dans une autre partie du pays, et il avait commis à un intendant la surveillance de sa plantation.

Un jour, un Indien arrive à la plantation et témoigne à l'intendant son regret de voir la récolte de tabac apparemment perdue.

—Elle le sera sans doute, dit celui-ci, à moins qu'il ne survienne promptement de la pluie.

— Eh bien! dit l'Indien, combien me donnerez-vous si je vous en apporte?

—*Vous*, apporter de la pluie? répliqua l'intendant; c'est en effet assez probable.

— Moi pouvoir. Vous donner deux bouteilles rhum, deux seulement, et moi apporter assez de pluie.

L'intendant promena ses regards autour de lui; mais il ne put distinguer aucun signe immédiat de pluie. Pour faire plaisir à l'Indien, il promit de lui donner les deux bouteilles de rhum au retour du colonel Bird, dans le cas d'une prompte averse.

Cet Indien, qui était un sorcier se mit à ce qu'ils appellent *powower*, c'est-à-dire à faire des signes bizarres, des grimaces, des gestes ridicules, et les continua pendant quelque temps.

La chaleur, ce jour-là, était accablante, et il arriva

qu'on aperçut bientôt un nuage de forme étroite; enfin la pluie tomba, et arrosa passablement la plantation du colonel, comme pour confirmer la bonne fortune de l'Indien, tandis que les propriétés voisines demeuraient à peu près aussi desséchées qu'auparavant.

L'Indien attendit la fin de l'averse, puis s'en alla sans mot dire à l'intendant. Celui-ci, cependant, fut tellement enchanté de cette circonstance qu'il monta à cheval et fit quarante milles pour en donner la nouvelle au colonel Bird.

Au bout de quelques jours, le colonel lui-même visita sa plantation. L'Indien, informé de son arrivée, vint aussitôt le voir.

— Monsieur Bird, dit-il, moi vouloir mes deux bouteilles rhum.

— Vos deux bouteilles de rhum, s'écria le colonel, ayant l'air de ne rien savoir de ce qui s'était passé, est-ce que je vous dois deux bouteilles de rhum?

— Sans doute.

— Comment?

— Moi, vous apporter pluie.

— Vous m'apportez de la pluie? dit le colonel; allons donc!

— Moi apporter, répartit l'Indien; — moi aimer vous; — moi dire à votre intendant, donner deux bouteilles rhum, et moi apporter pluie. Intendant dir

oui — moi apporter la pluie — moi maintenant vouloir rhum.

—Vous aviez vu le nuage, dit le colonel, vous êtes un fourbe.

— Moi pas fourbe; moi *vu* aucun nuage — moi *apporter* le nuage.

— C'est bon, c'est bon; vous aurez les deux bouteilles, mais non pas à cause de la pluie; ce n'est pas vous, c'est le *Grand-Esprit* qui a envoyé la pluie.

—Eh bien! dit l'Indien, l'averse était tombée sur votre tabac, pourquoi pas sur celui des autres? Répondez à cela, colonel.

CHAPITRE III.

Noms propres chez les Indiens. — Prêtres et sorciers. — Johnson. — Territoire du songe de sir William. — Religion et temples des Indiens. — Leur sagacité. — Le duc Holland. — Probité d'un sauvage. — Serrure d'un marchand indien. — Création de l'homme suivant les Iroquois. — Le gouverneur Dudley et l'Indien paresseux.

— De quel côté nous dirigerons-nous? demanda M. Wilson à Pam-a-hò, lorsqu'il fut question des derniers préparatifs de l'expédition.

— Voulez-vous aller par le bateau à vapeur jusqu'aux frontières orientales du Wisconsin?

— Nous pourrions trouver une abondance de castors dans l'Indiana.

— Nous sommes sûrs de rencontrer des ours du côté du Michigan.

Après mûre délibération, il fut décidé qu'on se rendrait d'abord à Détroit, puis qu'on remonterait à travers le territoire du Nord-Ouest jusqu'à la prairie du Chien.

—Détroit est une ville bien célèbre dans nos annales, remarqua Pam-a-hò. Quand j'y rencontrai, il y a plusieurs années, *Stu-mick-o-Sucks*, chef de la tribu des Pieds-Noirs....

— *Stu-mick-o-Sucks!* s'écria George. Quel nom bizarre! Est-ce que cela veut dire quelque chose?

Pam-a-hò. — Sans doute. Cela signifie: *la graisse du dos d'un buffle.*

George. — Peut-on s'appeler *la graisse du dos d'un buffle!*

Pam-a-hò. — Nous avons aussi *Peh-to-pe-kiss*, *les côtes de l'aigle.*

George. — Il me serait impossible de prononcer tous ces mots-là.

Pam-a-hò. — Je puis vous en citer encore de plus longs : ainsi *Au-nah-kwet-to-hau-pay-o*, c'est-à-dire *celui qui est assis dans les nuages.* — *Eh-tohk-pay-she-pel-shée-kaw, le mocassin noir*; enfin, *Mah-to-rah-rith-nee-éeh-ée-rah*, *l'ours féroce qui court à l'aventure.* Ce dernier était un des prêtres de la tribu des Sioux.

George. — Dites-moi, s'il vous plaît, quelque chose sur les prêtres et les sorciers indiens.

PAM-A-HÒ. — Très-volontiers.



Chez les Indiens, le prêtre a pour fonctions de présider aux cérémonies religieuses qui consistent en prières et en sacrifices.

La figure n° 1 est un prêtre couvert de sa robe. Cette robe a à peu près la forme d'un jupon; seulement, au lieu de l'attacher à la ceinture, c'est autour

du cou et sur l'épaule droite, de manière à laisser un bras libre; on emploie pour cet usage une peau parfaitement assouplie, et préparée avec la fourrure en dehors. On la porte toujours en sens contraire de la direction des poils, de sorte qu'elle ne tarde pas à sembler hérissée et effrayante.

La chevelure du prêtre est coupée d'une façon particulière; on la rase scrupuleusement à l'exception d'une petite crête, pareille à celle d'un coq, qui part du front et fait le tour de la tête pour aller finir à la nuque du cou. Un peu au-dessus des sourcils, on laisse subsister une bordure de cheveux qui traverse le front et se projette comme le devant d'un chapeau de femme, tant elle se durcit sous les couches de graisse et de peinture qu'on y applique.

La figure n° 2 est un sorcier. Les fonctions du sorcier chez les Indiens consistent dans l'interprétation des songes, la prédiction de l'avenir, etc. Il est aussi médecin, et chargé de guérir les maladies.

Sa chevelure, comme celle du prêtre, est rasée, à l'exception de la crête qui surmonte le sommet du crâne. Il attache à son oreille la peau de quelque oiseau dont le plumage est foncé. Il se barbouille ordinairement de suie. A sa ceinture est suspendue une peau de loutre, servant aussi à fixer une poche qu'il porte sur sa cuisse. La partie inférieure de cette poche est ornée de glands.

Les Européens ont souvent tourné à leur profit les notions des Indiens quant à l'accomplissement des rêves. En voici deux exemples.

Dans le voisinage de certains Indiens demeurait un homme du nom de Johnson. Ces sauvages venaient souvent lui dire qu'ils avaient rêvé qu'il leur donnait beaucoup de tabac et de rhum.

— Hé bien, répondait-il, je m'en vais vous prouver que vous avez raison; puis il leur distribuait de ces deux objets qu'ils aimaient tant. Là-dessus, nouvelles visites, nouveaux rêves, et consultations plus fréquentes. Mais un jour il alla les trouver et leur dit qu'il avait eu aussi un rêve. Il songeait qu'en retour de ses bontés et de son hospitalité ils lui donnaient une grande étendue de terrain dont il leur fit la description.

— Avez-vous vraiment rêvé cela? s'écrièrent-ils tous, l'effroi sur le visage. On convoqua le conseil, et après la délibération, on lui dit : Frère Johnson, nous vous accordons le terrain, mais ne rêvez plus, s'il vous plaît.

On raconte une autre aventure fort semblable à celle-ci. Sir William Jones, qui était surintendant des affaires indiennes en Amérique avant la révolution, reçut d'Angleterre un envoi de plusieurs habillements complets, richement brodés. Hendrick, roi d'une

des cinq nations des Mohaws, était présent. Ce chef les admira beaucoup, mais sans aller plus loin. Quelques jours après, il vint encore faire visite à sir William, et lui dit qu'il avait eu un rêve assez singulier. Quel est-il? lui demanda sir William. Hendrick répondit qu'il avait rêvé que sir William lui faisait présent d'un de ces beaux habillements arrivés de l'autre côté de l'eau.

Sir William comprit de quoi il s'agissait, et donna au chef un des habillements les plus beaux; Hendrick se retira parfaitement satisfait. Peu de temps après, sir William, se trouvant par hasard en compagnie du chef indien, lui dit qu'il avait aussi rêvé. Hendrick fut très-curieux de savoir ce que c'était. J'ai songé, répliqua sir William, que vous m'aviez fait cadeau de tel territoire. (Ce territoire avait environ 5,000 acres d'étendue et était le meilleur de ceux que baigne le Mohawk.) Hendrick le lui donna immédiatement, mais il ajouta finement: Maintenant, sir William, je ne rêverai plus jamais avec vous; vous rêvez trop fort pour moi. Ce territoire prit le nom de *Territoire du songe de sir William*.

Quoique la plupart des Indiens n'aient aucune notion du vrai Dieu, on ne saurait leur refuser quelques idées religieuses. Ils croient en un Etre Suprême qu'ils nomment *Oke* ; ils le regardent comme une divinité malfaisante, et lui offrent en sacrifice

différents objets, tels que des animaux, du poisson, des fruits, etc., pour se concilier sa bienveillance. On lui a bâti des temples et élevé des idoles.

Les Indiens croient à l'immortalité de l'âme, au ciel et à l'enfer. Le ciel, suivant eux, est un pays magnifique où règne un printemps éternel et où ils doivent trouver en abondance du gibier de toute sorte dont la chasse ne leur coûtera aucune peine.

Ils donnent à l'enfer l'apparence d'un lac bourbeux dans lequel des furies, sous la forme de vieilles femmes, poursuivront nuit et jour leurs victimes.

Voici un temple indien garni de son idole.



George. — J'ai entendu dire que les Sauvages sont doués d'une très-grande finesse dans les organes de l'ouïe et de l'odorat, et qu'ils peuvent par ce moyen suivre la trace de leurs ennemis avec une facilité surprenante.

Pam-a-hò. — Oui ; en voici la preuve.

LE DUC HOLLAND.

Au commencement de l'été de 1755, un meurtre affreux fut commis à moins de cinq milles de Shamokin, par un détachement d'Indiens sur quatorze colons. Les autres blancs, dans leur fureur, résolurent de se venger en tuant un Indien Delaware qui se trouvait là par hasard et qui était loin de se croire en danger. C'était un grand ami des blancs; ils l'aimaient, l'estimaient, et comme témoignage de considération, lui avaient donné le nom de duc Holland, sous lequel il était généralement connu.

Convaincu que la nation dont il faisait partie était incapable de commettre un meurtre aussi épouvantable en pleine paix, cet Indien dit aux colons exaspérés qu'il était sûr que les Delawares n'y étaient

pour rien; ce devait être l'œuvre de quelqu'un de ces méchants Mingos ou Iroquois qui avaient l'habitude d'exciter la guerre entre d'autres nations en commettant en secret des meurtres qui semblaient venir d'un côté tout différent. Mais ses représentations furent vaines : comment convaincre des gens hors d'eux-mêmes, et résolus de se venger?

Enfin, il leur proposa de le faire accompagner d'un détachement avec lequel il se mettrait à la recherche des coupables; il était sûr de les découvrir par la trace de leurs pieds et d'autres signes à lui connus, et les blancs seraient ainsi convaincus que les véritables criminels appartenaient aux six nations.

Cette proposition est acceptée. Holland guide une troupe de blancs sur les traces des meurtriers. Bientôt on arrive dans un endroit si sauvage, que les Européens le regardent comme infranchissable. Il est impossible, pensent-ils, que l'ennemi ait pris ce chemin, et notre guide a voulu lui donner le temps de s'échapper. Si tu nous trahis, duc Holland, tu périras!

Fidèle à sa promesse, le sauvage cherchait à leur montrer les traces des fugitifs. Ici, la mousse était foulée; là, elle était arrachée du sol et déchirée. Plus loin, un pied humain, en heurtant les pierres et les cailloux, les avait détachés de leur lit; d'un autre côté, c'était du bois sec qui se trouvait brisé, dans un certain endroit même, la couverture d'un Indien

tirée sur les rochers avait déplacé les feuilles qui n'étaient pas couchées à plat comme partout ailleurs. L'Indien distinguait tous ces signes pendant la marche et sans même s'arrêter.

Enfin, arrivé au pied de la montagne, où le terrain devenait friable et les traces profondes, il vit que les ennemis étaient au nombre de huit, et d'après la fraîcheur des empreintes, il conclut qu'ils devaient être campés à peu de distance.

La troupe, en effet, gagnant l'éminence de l'autre côté de la vallée, aperçut les Indiens Les uns se disposaient déjà à dormir, les autres s'y préparaient en ôtant leurs bas, après avoir suspendu les dépouilles de leurs victimes pour les faire sécher.

— Voyez, dit le duc Holland à ses compagnons étonnés, voilà l'ennemi; et ce ne sont pas mes compatriotes, mais des Mingos, comme je vous l'avais dit. Ils sont en notre pouvoir; dans moins d'une demi-heure ils seront tous endormis. Inutile de tirer un coup de fusil, nous n'aurons qu'à marcher sur eux et les tuer à coups de tomahawk. Nous sommes deux contre un et n'avons rien à craindre. En avant; vous pourrez amplement satisfaire votre vengeance.

Mais les blancs effrayés, au lieu de suivre le conseil de l'Indien, le prièrent de les ramener chez eux par le chemin le plus court et le plus sûr. C'est ce qu'il fit, et de retour parmi leurs compagnons, ils

dirent que l'ennemi était trop nombreux pour qu'ils osassent l'attaquer.

George. — Je ne voudrais pas être poursuivi par un Indien ; il serait sûr de me découvrir.

Pam-a-hò. — Les hommes rouges se conduisent souvent avec beaucoup de probité.

Un Indien pria un jour un blanc de lui donner un peu de tabac pour remplir sa pipe. Le blanc lui en donna une poignée qu'il avait dans sa poche.

Le jour suivant, l'Indien s'enquit de l'homme qui lui avait donné du tabac.

— Moi vouloir le voir, dit-il.

— Pourquoi? demanda quelqu'un.

— Parce que moi trouver argent avec le tabac.

— Eh bien! qu'importe! gardez-le; il vous a été donné!

— Ah! dit l'Indien, remuant la tête et montrant sa poitrine; moi avoir ici homme bon et homme méchant. Homme bon dire, argent pas à vous, il faut le rendre. Homme méchant dire, il est à vous, on vous l'a donné. Homme bon dire, cela pas bien, tabac à vous, argent pas à vous. Homme méchant dire, n'importe, personne ne le savoir, aller acheter rhum : homme bon dire, oh non! Ainsi le pauvre Indien ne savoir que faire; moi coucher pour dormir, mais pas dormir. Homme bon et homme méchant parler toute

la nuit, et me tourmenter; aussi moi rapporter l'argent, maintenant moi me sentir bon.

George. — Un blanc n'eût pas agi avec plus de droiture.

Pam-a-hò. — De quelque manière que les Indiens rouges se conduisent envers les Européens quand ils sont trompés, opprimés et maltraités, ils montrent en général de la loyauté dans leurs relations avec les gens de leur tribu.

En 1771, dit Heckewelder, pendant que je résidais sur le grand Castor, je passai devant la porte d'un Indien qui faisait le commerce, et avait par conséquent chez lui quantité de marchandises. Il se rendait avec sa femme à Pittsburg, et comme personne ne restait au logis pendant son absence, il se disposait à fermer la porte, c'est-à-dire à l'assurer au moyen d'un gros mortier et de quelques morceaux de bois. J'observais attentivement cet homme: — Vous voyez, mon ami, me dit-il; c'est une serrure indienne que je mets à ma porte.

— Fort bien, répondis-je; mais vous laissez chez vous beaucoup de marchandises. Ne craignez-vous pas qu'on vous les vole pendant votre absence?

— Et qui donc me les volerait?

— Comment! mais les Indiens?

— Non, non! ce n'est pas un Indien qui forcera

ma demeure. Si un blanc ne passe pas par ici, rien ne manquera à mon retour.

George. — Il ne serait pas très-prudent de laisser ainsi les maisons ouvertes à Boston.

Pam-a-hò. — Sans doute, mais les Indiens ont des défauts aussi bien que des qualités. Le cœur, dit l'Écriture, est rusé, et désespérément malin par-dessus toutes choses (*Jer. XVII*, 9). Nous ne devons donc pas être surpris de l'ignorance des pauvres hommes rouges qui n'ont jamais entendu parler de la loi de Dieu. Voici comment ils expliquent leur propre création.

Il y a trois grands et bons Esprits; un d'eux est supérieur aux autres, et on l'appelle par excellence le Grand-Esprit et le Bon-Esprit. Un jour cet Esprit dit à l'un des autres : Fais un homme. Celui-ci obéit, prit de la craie, en fit une pâte, lui donna la forme humaine, y souffla le principe vivifiant, et conduisit cet être devant le Grand-Esprit qui y jeta un coup d'œil et dit : C'est trop *blanc*.

Il commanda ensuite à l'autre Esprit d'essayer à son tour. Ce dernier pétrit du charbon de la même manière, et présenta le résultat de son travail au Grand-Esprit qui lui dit : C'est trop *noir*.

— Voyons, dit alors le Grand-Esprit; je vais essayer ce que je puis faire. Il prit de la terre *rouge* et

en fit un Indien. Voilà, dit-il après l'avoir examiné; voilà un homme parfait.

Telle est l'ignorance déplorable de ceux qui ne possèdent pas la Bible, ce livre divin capable de rendre les personnes qui l'étudient, sages à salut, par la foi en Jésus-Christ (2 *Tim. III,* 15).

—Les Indiens, continua Pam-a-hò, ont de la finesse et de l'esprit naturel.

LE GOUVERNEUR DUDLEY ET L'INDIEN PARESSEUX.

—Pourquoi n'allez-vous pas travailler et gagner de quoi vous habiller? demanda le gouverneur Dudley à un Indien flânant tout en guenilles, qui, comme lui, regardait les ouvriers occupés à bâtir une maison que faisait construire M. Dudley.

— Et pourquoi vous pas travailler, s'il vous plaît, Monsieur le Gouverneur? répliqua l'Indien.

— Moi pas travailler? Je travaille, dit le gouverneur.

—Je suis sûr vous pas travailler. Vous voir travailler les autres.

— Mais je travaille de *la tête*, dit M. Dudley, en se posant le doigt sur le front.

— Eh bien, répartit l'Indien, moi travailler aussi, si quelqu'un m'employer.

— Alors, allez me tuer un veau, et vous aurez un schelling (1).

L'Indien parut fort satisfait, et ayant tué l'animal, il vint et demanda son argent.

— Mais vous ne l'avez ni dépouillé, ni apprêté.

— Veau tué, Gouverneur, dit l'Indien. Moi tuer veau pour un schelling; donner un autre schelling, et moi l'écorcher et l'apprêter.

C'est ce que fit le gouverneur; l'Indien acheva sa tâche et se rendit à une taverne voisine où il dépensa en rhum une partie de son argent. De retour près du gouverneur, il lui dit que l'un des schellings qu'il lui avait donnés était mauvais, et que l'homme n'en avait pas voulu.

Le gouverneur était convaincu que cet Indien le trompait; cependant il lui donna un autre schelling et le fripon s'en alla.

Quelques jours après, il revint voir les ouvriers. Pendant l'intervalle, le gouverneur avait écrit au directeur de la maison de correction de Boston une lettre par laquelle il le priait de faire fouetter le porteur.

(1) Un schelling répond à 1 fr. 25 c.

Comme l'Indien regardait les ouvriers ainsi qu'il l'avait fait la première fois, le gouverneur tira la lettre de sa poche, et lui offrit une demi-couronne pour la remettre à sa destination.

— Moi vouloir, répliqua l'Indien, enchanté et tendant la main pour recevoir la lettre et l'argent. Peu de temps après s'être mis en route, il rencontra un autre Indien, domestique du gouverneur. — Voici une lettre, lui dit-il.

— Eh bien?

— Le gouverneur me dit vous rencontrer, donner à vous la lettre, vous la porter à Boston.

Le domestique prit la lettre, la porta, et reçut le fouet à sa grande surprise et à sa non moins grande indignation. A son retour, il se plaignit très-amèrement. Le gouverneur se mordit les lèvres, lui expliqua ce qui s'était passé, et résolut de punir ce fainéant d'une façon ou d'une autre. Mais l'Indien eut soin de se tenir toujours à l'écart. Enfin, le rencontrant un jour, le gouverneur lui demanda pourquoi il lui avait joué ce tour.

— Oh! dit l'Indien en le regardant en face : Gouverneur, dire moi pas travailler, mais lui travailler; travailler avec la tête, moi penser, moi travailler avec la tête aussi.

CHAPITRE IV.

Le bateau à vapeur. —M. Whiting. — La chasse au bison. — La chasse au daim. — Habitations indiennes. — Traitement que les Indiens font subir à leurs victimes. — Captivité de M[me] Howe. — Milly Francis.

On s'embarqua le mardi matin, par un temps superbe. Le pont du bateau à vapeur était couvert de passagers de tout âge et de toute condition : des touristes européens, un détachement de troupe de ligne destiné à renforcer les garnisons de la frontière, des colons poussés jusque dans ces déserts reculés par une ardeur aventureuse, des commerçants, des femmes, des enfants, en tout trois cents personnes. La curiosité de George trouvait là amplement à se satisfaire. C'était la première fois de sa vie qu'il montait

sur un vaisseau, aussi je vous laisse à penser sa joie et son étonnement. Il courait de côté et d'autre, descendait dans la cabine, remontait sur le pont, et amusait beaucoup par ses questions M. Wilson et les autres voyageurs.

Enfin le capitaine a reçu les dépêches; ceux qui partent et ceux qui restent ont échangé un dernier adieu, la machine s'ébranle, le pavillon américain ouvre au souffle de la brise son champ d'azur chargé d'étoiles.

Les passagers se furent bientôt divisés en groupes, suivant leurs goûts, leurs habitudes, leurs relations. M. Wilson, assis à l'avant du navire, discutait avec Pam-a-hò, Wah-pa-ko-las-kuk et les deux trappeurs, les chances probables de leur expédition. George, appuyé contre le bastingage, regardait d'un œil d'admiration le panorama qui se déroulait sous ses yeux. Ces petits villages semés çà et là le long du rivage, ces bois, ces prairies couvertes d'une brillante végétation, le spectacle harmonieux de la nature, agissaient fortement sur son âme, et la remplissaient d'émotions indicibles.

— « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains. »

George se retourna pour voir quel était celui qui venait d'exprimer une pensée aussi conforme à la sienne propre. Il aperçut un homme de haute taille,

au teint bruni par le soleil et qui semblait âgé de cinquante années environ. Il tenait à la main une petite Bible ouverte au psaume 107.

—Quel paysage! ajouta-t-il en s'adressant à George. Comme il justifie l'expression du Psalmiste!

— Et ce lac! répliqua George, on croirait une mer!

— Le Psalmiste dit encore: « Ceux qui descendent sur la mer dans des navires, faisant commerce parmi les grandes eaux; qui voient les œuvres de l'Eternel, et ses merveilles dans les lieux profonds. » Oh! n'est-il pas triste à penser, mon jeune ami, que tant de malheureux païens qui habitent les rives de ce beau lac, ne peuvent pas admirer dans cette nature l'ouvrage de celui auquel nous devons aussi notre salut?

George. — Vous parlez des Indiens, Monsieur; est-ce que vous les connaissez aussi?

L'étranger. — Oui, si un séjour de trente ans au milieu d'eux peut m'avoir appris à les connaître.

George. — C'est que nous allons leur faire une visite, ces cinq messieurs que vous voyez là-bas et moi; nous allons à Détroit, et de là, chasser le bison.

L'étranger.—J'ai souvent fait des parties de chasse avec les Indiens, et je me souviendrai toujours d'avoir traqué l'ours dans la prairie de Wish-ton-Wish.

George. — L'ours!..... Ce doit être bien plus terrible qu'une chasse au bison!

L'ÉTRANGER. — Sans doute, mais je vais vous en tracer le tableau.

LA CHASSE AU BISON.

—

Chez les Omawhaws, la chasse au bison a lieu de la manière suivante. L'avant-garde des chasseurs fait connaître aux autres, par des signes télégraphiques, le résultat de ses recherches. S'ils voient des bisons, ils relèvent leurs tuniques d'une certaine manière; cela indique une halte. Les chasseurs alors retournent au camp aussi vite que possible et sont reçus avec quelque cérémonie. Les chefs et les magiciens, assis en avant du peuple, fument leurs pipes et adressent des actions de grâces au *Maître de la vie*. Je te remercie, disent-ils, Maître de la vie! Je te remercie. Voilà de la fumée; je suis pauvre, j'ai faim, et j'ai besoin de manger.

Alors les chasseurs s'approchent des chefs et des magiciens auxquels ils font part, à voix basse, de leur découverte. Interrogés sur le nombre des bisons, ils répondent en tenant horizontalement de petits

morceaux de bois, comparant tel troupeau à celui-ci, et tel autre à celui-là.

Puis un vieillard se lève et harangue le peuple; il leur raconte ce qu'on a trouvé, et rassure les femmes. Elles ont jusqu'à présent enduré beaucoup de privations, mais leurs souffrances vont avoir un terme; car dès le lendemain les hommes se mettront à la poursuite des bisons, et ne manqueront pas de rapporter du gibier en quantité.

Dans un conseil des chefs tenu la veille au soir, quatre ou cinq guerriers résolus sont nommés pour maintenir l'ordre parmi les chasseurs le jour suivant. Ils sont chargés de châtier ceux qui se conduisent mal, ou dont les mouvements pourraient effrayer le gibier avant que tout soit préparé.

Le lendemain matin, tous les hommes en état de supporter la fatigue partent de bonne heure; ils sont généralement à cheval et armés d'arcs et de flèches. Les surveillants ou officiers dont nous avons parlé plus haut accompagnent à pied cette cavalcade, et un piéton pourvu d'une pipe précède tout le détachement. Arrivés en vue du troupeau, les chasseurs parlent affectueusement à leurs chevaux; ils leur donnent le nom de père, de frère, d'oncle, etc.; les prient de ne pas avoir peur des bisons, mais de bien courir, de se serrer les uns contre les autres, et de prendre soin de ne pas se laisser couvrir de sang.

Quand ils sont assez près pour ne pas effrayer l'animal, ils font halte, afin que l'Indien qui porte la pipe puisse fumer, cérémonie jugée nécessaire au succès de l'entreprise. La pipe est allumée et notre homme reste quelque temps la tête inclinée, et le tuyau de son instrument dirigé vers le troupeau. Il envoie alors successivement une bouffée de tabac vers les bisons, le ciel, la terre et les quatre points cardinaux. Ceux-ci sont désignés par les termes: soleil levant, soleil couchant, pays chaud, pays froid.

La cérémonie terminée, le chef donne l'ordre du départ. La troupe se sépare immédiatement en deux subdivisions qui, pivotant à droite et à gauche, font un circuit considérable pour enfermer le troupeau de bisons au milieu d'eux. Ils fondent alors sur ces animaux, et chacun cherche à se signaler par le nombre de victimes qu'il fait.

C'est alors que l'Indien déploie toute son adresse comme cavalier et comme archer; pendant que le cheval est au galop, la flèche, lancée avec la plus grande vitesse, va frapper l'animal entre les épaules, et, si elle n'est pas suffisamment enfoncée, le cavalier la retire du bison blessé et furieux. Il juge, par la direction et la profondeur de la blessure, si elle est mortelle, et dans ce cas il pousse un cri de victoire pour empêcher ses compagnons de poursuivre la bête; puis il part chercher d'autres exploits jusqu'à

ce que son carquois soit épuisé, ou que les bisons aient fui trop loin.

Quoiqu'un pareil combat semble n'être qu'une mêlée confuse, puisqu'avant d'être mortellement frappé, l'animal doit recevoir les coups de plus d'un chasseur, cependant, comme chaque homme connaît ses flèches et peut apprécier les blessures qu'il a portées, il s'élève fort peu de contestations au sujet de la propriété de l'animal. Un cheval agile, bien dressé, court parallèlement au bison, et à bride abattue, à une certaine distance; suivant ses mouvements et ne ralentissant son pas que lorque l'animal offre son épaule au coup mortel; alors, en se penchant d'un côté, le chasseur le dirige vers un autre bison. Ces chevaux sont exclusivement réservés pour la chasse, et rarement employés à porter des fardeaux.

Un incident raconté par Lewis et Clarke nous montre l'effet de l'éducation sur les chevaux indiens. Un sergent qui conduisait un certain nombre de chevaux, rencontra en route un troupeau de bisons. Les chevaux se mirent aussitôt à poursuivre les bisons et les entourèrent avec autant d'adresse que s'ils eussent été montés par des cavaliers expérimentés. Le sergent fut enfin obligé de dépêcher deux hommes pour chasser les bisons, afin de pouvoir continuer sa route.

LA CHASSE AU DAIM.

—

Quand les Indiens veulent prendre un daim, ils cherchent un des sentiers que ces animaux fréquentent le plus et en plus grand nombre. Si ces sentiers traversent un lac, une rivière large ou une plaine inculte, ils n'en sont que plus favorables; s'ils parcourent des bois où l'on puisse trouver les matériaux nécessaires à la construction des parcs, la commodité de cette situation est évidente. On construit alors une forte palissade irrégulière qui peut se prolonger au gré des chasseurs. J'en ai vu d'un mille de circuit, et l'on m'a dit qu'il y en avait de plus considérables. L'entrée n'est pas plus grande qu'une porte ordinaire, et l'intérieur ressemble à un labyrinthe, tant il est garni d'autres palissades moindres que la première. L'entrée de chaque petite palissade est pourvue d'un piége formé de lanières de peaux de daims tordues comme des cordes. L'une des extrémités du piége est ordinairement attachée à un arbrisseau; quand on n'en trouve pas de grosseur suffisante, on y substitue un pieu assez long et assez gros pour que le daim ne puisse le traîner loin, avant qu'il s'embarrasse parmi les broussailles qu'on a soin de ne pas abattre.

Quand tout est ainsi préparé, on enfonce dans la neige, de chaque côté de la porte, une rangée de menu bois placé de façon à former les deux côtés d'un angle aigu dont l'ouverture, proportionnée aux dimensions du parc, a quelquefois deux ou trois milles. Le sentier que suit le gibier passe exactement au milieu entre les deux rangées de broussailles.

Les chasseurs dressent toujours leurs tentes sur une éminence d'où l'on peut découvrir le chemin qui conduit au parc. Lorsqu'ils voient les daims se diriger de ce côté, tous, hommes, femmes, enfants, gagnent le bord du lac ou de la rivière à travers les bois jusqu'à ce qu'ils se trouvent sur les derrières du troupeau, alors ils se découvrent et forment un demi-cercle en poursuivant leur route vers le parc. Les pauvres daims, se voyant traqués et prenant les deux rangs de pieux pour des chasseurs placés là en vue de les empêcher de fuir, suivent le sentier qui les conduit dans le parc. Alors les Indiens bouchent l'entrée avec de petits arbustes préparés d'avance. Les daims ainsi emprisonnés sont entourés par les femmes et les enfants qui les empêchent de franchir la palissade, tandis que les hommes tuent avec leurs lances ceux qui sont pris aux piéges, et vident leurs carquois sur les autres. Cette chasse, on peut à peine lui donner ce nom, est souvent si productive, qu'elle fait vivre

un grand nombre de familles qui pendant l'hiver ne se déplacent que deux ou trois fois.

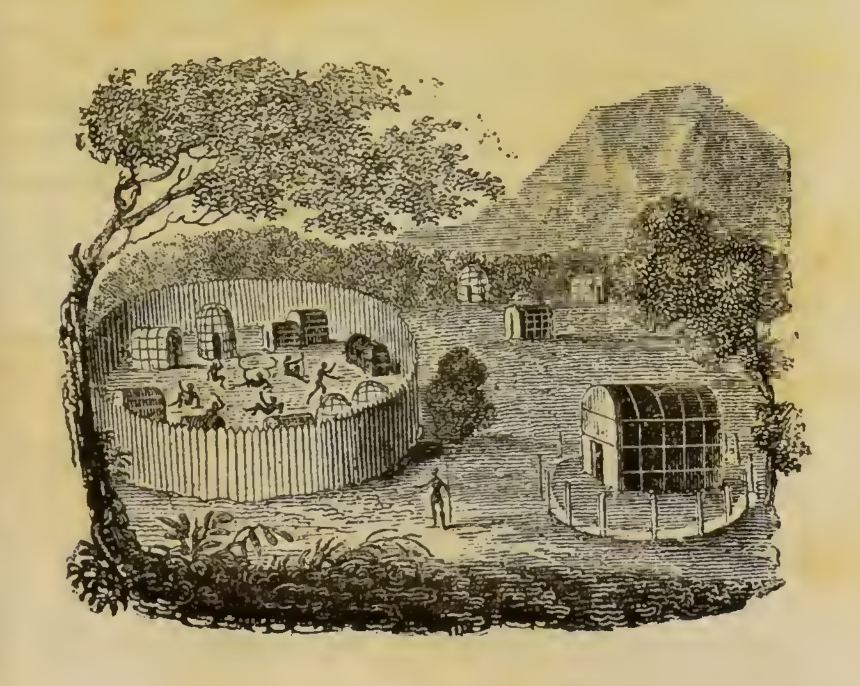
Au moment où l'étranger terminait cette description, arrivent M. Wilson, Pam-a-hò, Wah-pa-ko-las-kuk, et les deux trappeurs qui s'appelaient (je ne vous ai pas encore dit leurs noms) Fincham et Powell. On se salue cordialement; l'inconnu se trouve être le révérend M. Whiting, député par la société des Missions de New-York pour annoncer l'Evangile aux Indiens de la tribu des Delawares.

George, qu'ont intéressé les récits de M. Whiting, voudrait en entendre davantage. Les Indiens habitent-ils des villes comme les Boston? se construisent-ils des maisons en pierres de taille?

HABITATIONS INDIENNES.

Les Indiens vivent dans des villages ou des villes, à moins qu'ils ne soient d'une disposition tout à fait errante. Les Indiens de la Virginie avaient des villages

qui renfermaient de cinquante à cinq cents familles. Voici la représentation d'un village indien.



Les maisons, appelées *wigwams*, sont construites de pieux fichés en terre par un bout, se rencontrant deux à deux par l'autre, et unis ensemble au sommet. Quand un nombre suffisant de ces pieux a été rassemblé, on recouvre le tout d'écorces d'arbres.

Il y a aussi des wigwams plus petits que ceux-ci, d'une forme conique, et ressemblant un peu à une ruche, comme vous le voyez dans la gravure. Les fenêtres sont de petits trous percés pour donner passage à la lumière. Pendant le mauvais temps, on ferme ces trous avec un morceau d'écorce. Un trou pratiqué sur le haut du wigwam sert de cheminée. Le feu se fait toujours au milieu de la cabane. Une natte tient lieu de porte.

Ces maisons, comme vous le pensez bien, ne sont pas très-agréables. Elles sont froides et enfumées, et ne peuvent pas se comparer aux habitations commodes et bien construites des blancs de nos jours. Les enfants européens ne savent guère ce que souffrent les petites filles et les petits garçons indiens. Combien ils devraient être reconnaissants envers Dieu qui leur a donné des demeures meilleures et des parents plus tendres!

Les Indiens n'ont pas de chaises. Des peaux ou des nattes, étendues par terre, leur servent à la fois de siéges et de lits.

Quelquefois, ils fortifient de palissades leurs villes et leurs villages. Ces remparts sont des pieux de dix ou douze pieds de haut; on les dispose sur trois rangs lorsqu'on veut que la sécurité soit complète.

Dans certains cas, on ne fortifie pas toute la ville, mais on se contente d'enfermer dans une enceinte

un nombre de wigwams suffisant pour les défendre facilement contre l'ennemi. C'est ce que vous représente la gravure. On prend alors soin de s'assurer une provision d'eau, et un endroit convenable afin d'y allumer le feu autour duquel les Sauvages se livrent à leurs différentes danses.

GEORGE. Les Sauvages dansent donc?

M. WHITING. D'une façon qui vous surprendra beaucoup quand vous en aurez le spectacle. C'est un de leurs traits caractéristiques. La danse, pour eux, est plus qu'un amusement, elle devient une cérémonie religieuse. Il y en a de graves, il y en a de gaies; les nommer toutes serait superflu, car quoique très-nombreuses, elles se ressemblent sous plusieurs rapports. Je puis cependant vous citer: la danse des bisons, la danse de l'ours, la danse du chien, la danse de l'aigle, la danse du jeu de balles, la danse du blé vert, la danse des mendiants, la danse des esclaves, la danse du soulier de neige, la danse de la paille, la danse de la découverte, la danse du brave, la danse de la guerre, la danse de *la scalpe*, la danse du calumet de paix, etc.

Comme vous pourrez vous-même apprécier bientôt le mérite de quelques-unes de ces danses, je ne vous en dirai pas davantage sur ce sujet; je préfère vous expliquer ce que les Indiens entendent par *scalper*.

TRAITEMENTS QUE LES INDIENS FONT SUBIR A LEURS VICTIMES.

—

Ils font avec un couteau une entaille circulaire qui part du front et s'étend tout autour de la tête juste au-dessus des oreilles. Ils saisissent la peau avec les dents, et l'enlèvent en un instant, chargée de cheveux, avec une habileté merveilleuse. Ils la font ensuite sécher, et s'en servent pour compter le nombre de leurs victimes. Ils peignent sur cette peau desséchée différentes figures indiquant le sexe et l'âge de la victime, la manière dont elle a été tuée, et les circonstances de sa mort.

Le trait suivant est l'exemple d'une cruauté ordinaire, hélas! chez les Indiens d'Amérique.

CAPTIVITÉ DE Mme HOWE.

—

Au commencement de la guerre contre les Français et les Indiens en 1755, le fort de Bridgman, petit ouvrage de Vernon dans l'état de Vermont, fut pris par un détachement d'Indiens de la manière suivante.

Trois familles habitaient le fort dans ce moment-là. Elles avaient pour chefs Caleb Howe, Hilkiah Grout, et Benjamin Gaffield. Comme la place était toujours exposée à une attaque de la part des Indiens, on fermait la porte rigoureusement aussitôt que les hommes s'étaient rendus à leurs travaux du jour, et on ne la rouvrait que le soir à leur retour.

Il arriva qu'un soir, en revenant des champs, ces hommes furent attaqués par un détachement d'Indiens, à peu de distance du fort. A la première décharge, Howe reçut une balle dans la cuisse et tomba de dessus son cheval qu'il montait avec deux de ses fils. Les Indiens lui découvrirent le crâne sur-le-champ. Gaffield se noya en traversant la rivière : Grout s'échappa sans blessure.

De là, les Indiens, se dirigeant vers le fort, deman-

dèrent à entrer. Les femmes, supposant que leurs maris étaient de retour, ouvrirent sur-le-champ et furent emmenées prisonnières avec leurs enfants.

Les Sauvages pillèrent le fort, y mirent le feu et se retirèrent avec leurs captifs dans les profondeurs de la forêt. Le jour suivant, ayant tué quelques-uns d'entre eux, ils se mirent en route pour l'endroit où ils avaient laissé leurs canots et qui était à environ quinze milles au sud de Crown-Point. Ce voyage, de soixante milles, à travers les montagnes vertes, dura huit jours. Les prisonniers souffrirent de la manière la plus cruelle, surtout les enfants dont un appartenait à Mme Gaffield, trois à Mme Grout, et sept à Mme Howe, le plus jeune âgé de six mois.

A cet endroit plusieurs des captifs furent emmenés à Montréal pour y être vendus aux Français; mais comme on ne put pas s'en défaire, il fallut les ramener, après quoi toute la troupe s'embarqua dans des canots pour Saint-Jean.

Le départ eut lieu à la nuit. Un orage s'élevait du côté du sud, précédé d'un vent qui par sa force menaçait de mort tout le détachement. Eclairée seulement de temps à autre par la foudre, l'obscurité était profonde. Mais la Providence veillait sur ces malheureux qui débarquèrent avant le jour. Le jour suivant ils atteignirent Saint-Jean d'où ils partirent bientôt pour Saint-François, lieu de résidence de leurs maî-

tres. Ici Mme Howe et son enfant furent remis à une Indienne qui devait, disait-on, leur tenir lieu de mère.

Aux approches de l'hiver, Mme Howe persuada à sa mère d'aller à Montréal pour la vendre aux Français, elle et son enfant. Il est impossible de dire les souffrances que tous deux éprouvèrent durant le voyage. L'enfant surtout ressentait tellement le froid, qu'il ne pouvait prendre sa nourriture. Comme surcroît d'afflictions, la dame française à qui Mme Howe fut offerte en vente, répondit cruellement qu'elle ne voulait pas acheter une femme chargée d'un enfant. Le désappointement de la pauvre prisonnière à ce refus inhumain fut extrême. Elle souffrait du froid et de la faim, et ne voyait aucune apparence de secours. En sortant de cette maison inhospitalière, elle aperçut quelques miettes de pain nageant au-dessus d'un vase renfermant une liqueur grasse pour la nourriture des cochons; elle les retira avec la main et les mangea.

N'ayant pas accompli l'objet de son voyage, Mme Howe retourna à Saint-François avec sa mère indienne. Celle-ci avait attrapé la petite vérole pendant son séjour parmi les Français, et elle en mourut bientôt après le retour.

On commanda alors à la prisonnière de remettre son enfant à ses maîtres barbares. Ce petit être, prévoyant pour ainsi dire le sort qui l'attendait, s'attachait avec

force au sein de sa mère, et en fut violemment arraché. On l'emporta à un établissement situé sur les bords du lac Champlain (1). Peu de temps après, M[me] Howe fut dirigée vers le même lieu. Elle y trouva son enfant abandonné, et à moitié mort de froid et de faim. Comme elle pressait sa petite figure contre sa joue, dans l'excès de sa faim et de son empressement il mordit si violemment sa mère, que celle-ci crut qu'elle serait obligée de sacrifier sa joue. Pendant deux ou trois nuits elle eut la consolation de dormir avec son enfant. Mais durant la journée ses persécuteurs la renfermaient à portée de ses cris qu'elle ne pouvait soulager.

Quelque temps après, les Indiens l'emmenèrent dans le désert et l'y laissèrent seule pendant deux nuits. A leur retour, ils lui dirent que deux de ses enfants étaient morts : cette nouvelle, fausse, avait été imaginée pour la tourmenter. Elle les revoit bientôt tous les deux ; l'un était bien portant ; l'autre, maigre et affamé. Elle avait un morceau de pain qu'elle voulut donner à cet enfant, mais elle fut obligée de le partager entre tous les enfants du wigwam, de peur d'irriter la famille. Quand ce pauvre petit malheureux dut se séparer de sa mère, sa peine fut extrême,

(1) Lac important et étendu, situé au nord-est des Etats-Unis. Il est navigable et renferme plusieurs îles.

mais Mme Howe se vit contrainte de l'abandonner, en se consolant le mieux qu'elle pouvait par cette pensée qu'elle le confiait au Dieu de la veuve et de l'orphelin.

La mort, vers cette époque, vint mettre un terme aux souffrances de son nourrisson. Bientôt la famille indienne à laquelle elle appartenait, et qui se composait de la fille de son ancienne mère et de son mari, se retira à Saint-Jean.

Ce dernier buvait souvent à l'excès, et plus d'une fois les femmes furent réduites à sortir du wigwam pour éviter ses violences. Dans une de ces circonstances Mme Howe rentra avant sa femme, ce qui lui déplut beaucoup. Emporté par la passion, il la vendit très-bon marché à un Français de Saint-Jean, nommé Saccapee. Revenu à lui-même, il ne tarda pas à regretter de s'être si désavantageusement séparé de sa prisonnière; il résolut de faire supporter aux autres les conséquences de sa propre folie, et menaça de tuer Mme Howe ou de mettre le feu au village. Mais on prit des précautions pour l'empêcher d'exécuter l'un ou l'autre de ses projets, et enfin sa colère s'apaisa.

Mme Howe fut traitée avec douceur et bonté. Grâces à l'humanité du colonel Pierre Schuyler, alors prisonnier à Saint-Jean, à qui elle raconta son histoire, grâces à la générosité de plusieurs autres per-

sonnes charitables, elle put enfin se racheter elle et ses quatre fils, et retourna avec eux à la Nouvelle-Angleterre. L'une de ses deux filles prit le voile dans un couvent de Montréal, l'autre se rendit en France avec la famille au milieu de laquelle elle vivait, et épousa un gentilhomme du pays, nommé Louis.

Après un récit aussi affreux, ajouta M. Whiting, on aime à citer un trait de grandeur d'âme tel que l'histoire de

MILLY FRANCIS.

—

Pendant la guerre de Seminole, un milicien de la Géorgie, nommé Mac-Kimmon, en garnison au fort Gadsden, sortit un jour pour pêcher. A son retour il perdit son chemin, s'égara dans le désert, et fut découvert et pris par un détachement d'Indiens ennemis, sous les ordres du célèbre prophète Francis.

On résolut bientôt de sacrifier Mac-Kimmon suivant les usages barbares du pays. Il fut déshabillé, rasé et attaché à un poteau. Les sauvages formèrent le cercle et dansèrent autour de lui pendant plusieurs heures, en poussant des cris affreux.

La plus jeune fille du prophète, âgée d'environ quinze ans, demeurait triste et silencieuse devant cette scène. Elle ne partageait pas la joie universelle, et le prisonnier lui-même voyait qu'elle en était affligée. Au moment où le feu allait être mis au bûcher, et où le tomahawk était levé pour frapper le coup fatal, Milly Francis, tel était son nom, se jeta entre le prisonnier et son bourreau, disant résolument à celui-ci qu'elle ne survivrait pas à Mac-Kinmon.

Il y eut un moment de silence. L'héroïque jeune fille tomba aux genoux de son père, et parvint à obtenir de lui que le supplice n'aurait pas lieu.

Quelques jours après, Francis vendit son prisonnier dans la ville de Saint-Marc, pour sept gallons et demi de rhum; tant qu'il avait été au pouvoir des Indiens, sa bienfaitrice l'avait entouré de soins.

Plus tard, les chances de la guerre mirent Milly entre les mains des blancs. Mac-Kinmon, instruit de cet événement, et poussé par la reconnaissance, offrit à celle qui lui avait sauvé la vie de devenir son époux. Mais Milly refusa; elle n'avait, dit-elle, fait que son devoir, et se serait conduite, de même dans toute circonstance semblable.

CHAPITRE V.

Caractère des tribus indiennes. — Beau trait d'un Indien. — Reconnaissance indienne. — Un brave Pawnée. — Affection fraternelle. — Sépulcres. — Les Indiens poussés souvent à la cruauté par les blancs. — Captivité de Mme Duston. — Souffrances du général Putnam. — Les Indiens obligés de s'expatrier.

Il avait été convenu qu'une heure avant la prière du soir on se réunirait dans le salon du bâtiment, où M. Whiting donnerait à ses compagnons de voyage quelques détails sur l'état des missions chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Neuf heures sonnaient à peine quand le petit auditoire s'assembla : M. Whiting s'assit au milieu d'eux et prit la parole.

On représente en général les Indiens comme une race farouche et cruelle. Si l'on veut les juger d'après

quelques scènes de leurs guerres, surtout de celles qu'ils ont soutenues contre les blancs, cette opinion paraîtra fondée. La passion de la vengeance, la soif du sang s'y montrent sous des traits odieux. Mais si l'on prend tous les faits en considération, si l'on cherche à connaître l'Indien dans ses habitudes nationales et dans le cours ordinaire de sa vie, l'image qu'on s'en formera revêtira des couleurs plus douces, plus consolantes. Il faut en convenir, les naturels américains ont un caractère humain et sensible ; ordinairement généreux, ils se montrent souvent héroïques; leurs mœurs sont bienveillantes et paisibles, et la misère de leurs cabanes met seule obstacle à leur empressement hospitalier. Fidèles jusqu'à la mort, ils savent la braver pour celui qui possède leur affection.

Je retrouverais facilement dans mes souvenirs une foule d'anecdotes à l'appui de cette assertion Permettez-moi de me borner à deux ou trois.

BEAU TRAIT D'UN INDIEN.

Il y a environ douze ans, un homme du nom de Mac Dougal, natif du comté d'Argyle, émigra dans

le Haut-Canada. En vue de faire fructifier le plus possible son petit capital, il acheta un terrain dans un pays fort peu peuplé et sur les dernières limites de la civilisation européenne. Son premier soin fut de se construire une habitation et de défricher une partie de ses terres. Tout son temps se passait au milieu de ses champs et de son jardin. Grâces à ses efforts continus et à quelques secours, il eut une petite récolte, acheta des bestiaux, s'avança peu à peu dans le désert et finit par se procurer une aisance qu'il lui était défendu d'espérer dans son pays natal.

Ce qui le chagrinait surtout, c'était de se voir si éloigné de l'église, des marchés, du moulin, et d'être obligé de renoncer à ces relations amicales qui donnent tant de charmes à la vie. Un jour il se trouva avoir une grande quantité de blé à moudre, et comme la distance était longue et la route difficile, en partant au lever du soleil il ne pouvait être de retour que vers le soir. Pendant son absence, sa femme était chargée de veiller sur les troupeaux; mais comme ce jour-là ils n'étaient pas rentrés à l'heure accoutumée, elle partit pour les chercher. Même à une petite distance de la lisière de la forêt, le pays était pour elle une terre inconnue; sans boussole, sans indication, elle erra longtemps çà et là, et ne put découvrir la trace de ses bestiaux. De tous côtés de grands arbres se dressaient devant elle; enfin, fatiguée, elle crut

plus prudent de revenir sur ses pas tandis qu'il en était temps encore.

Cette résolution était plus facile à prendre qu'à exécuter; le retour était aussi dangereux que le voyage en sens contraire; enfin, après avoir erré pendant des heures, les yeux gonflés de larmes, presque hors d'elle-même, Mme Mac Dougal s'était assise par terre pour se reposer, quand un bruit de pas la fit revenir à elle, et bientôt elle vit un Indien debout à son côté. Elle savait que ces Sauvages demeuraient dans les environs; mais elle n'en avait pas encore vu, et sa première émotion, résultat de l'effroi, accéléra son pouls tout en glaçant ses membres. Mais l'Indien savait où elle résidait; il la reconnut, comprit ce qui lui était arrivé, et lui fit signe de le suivre. La pauvre femme obéit autant que sa frayeur put le lui permettre, et après une marche qui n'ajouta pas peu à sa fatigue, ils arrivèrent à la porte d'un wigwam indien. Son guide l'invita par signe à entrer; mais elle refusa résolument craignant, les conséquences, et préférant la mort dans les bois au traitement que lui feraient subir des cannibales.

Remarquant sa répugnance et devinant ses sentiments, l'Indien hospitalier entra dans son wigwam, et se consulta avec sa femme qui bientôt parut à son tour. Par de certaines sympathies qui ne sont connues que des femmes, elle rassura l'étrangère et la

détermina à entrer. Un souper de gibier fut immé diatement préparé. et Mme Mac Dougal, quoiqu'encore effrayée de la nouveauté de sa position, le trouva délicieux, et elle avait rarement, peut-être jamais, mangé de si bon appétit. La jugeant fatiguée, l'Indien détacha de la voûte deux belles peaux de daims dont il se servit pour diviser la cabane en deux compartiments. Des nattes furent étendues et l'on donna à entendre à l'étrangère que la chambre la plus reculée lui était destinée. Ici encore celle-ci perdit courage; on eut beau la supplier, elle répondit par signes, le mieux qu'elle put, qu'elle resterait assise et dormirait au coin du feu. Cette résolution parut tourmenter les deux Sauvages; ils se regardèrent et se dirent quelques mots dans leur langue; enfin la femme rouge prit l'inconnue par la main, la conduisit à sa natte et se coucha près d'elle.

Vers le matin, Mme Mac Dougal se réveilla reposée de sa fatigue; elle voulut se remettre sur-le-champ en route; mais l'Indien insista pour qu'elle déjeûnât, et après un repas bien préparé, il la conduisit à son troupeau qu'il chassa hors du bois. Bientôt la voyageuse aperçut son mari qui, désolé et presque fou de douleur, la cherchait de tous les côtés. La joie fut grande; l'Indien, accueilli avec les témoignages de la plus vive reconnaissance, accompagna les deux époux à leur habitation où on le traita le mieux pos-

sible, et à son départ on lui fit cadeau d'un habillement complet. Trois jours après, il revint et essaya inutilement par tous les moyens de persuader M. Mac Dougal de le suivre dans la forêt; il s'en retourna évidemment peiné et désappointé. Une troisième visite fut également sans résultats; enfin, comme dernière tentative, il eut recours à un expédient auquel nul autre qu'un chasseur indien n'aurait songé. Voyant que sa pantomime était inutile, il saisit un jour l'enfant de Mme Mac Dougal, âgé seulement de quelques mois, et partit avec la rapidité d'une antilope. Les parents effrayés le suivirent, l'appelant et le suppliant de s'arrêter; mais la détermination de l'Indien était prise; il courait assez lentement pour exciter les autres à courir, et assez vite cependant pour les devancer de quelques pas et mettre à exécution son secret dessein. M. Mac Dougal voulut à plusieurs reprises continuer seul cette poursuite; mais l'inquiétude de la mère redoubla, s'il est possible, lorsqu'elle vit le Sauvage tatoué entrer dans le bois et diriger sa course, à ce qu'elle croyait, vers sa cabane, au centre du désert.

L'Indien cependant n'était pas pressé. De temps à autre il jetait un regard derrière lui, se frayait un chemin avec une adresse admirable, tenant l'enfant comme s'il eût porté une plume, ayant soin en même

temps d'assujettir les langes de telle sorte que l'air même ne lui fît aucun mal.

Sans entrer dans tous les détails de ce singulier voyage, bornons-nous à dire que l'Indien s'arrêta enfin sur le bord d'une belle prairie, de plusieurs milliers d'acres, et couverte d'une végétation superbe. Là il rendit l'enfant à ses parents qui, surpris d'une conduite aussi extraordinaire, et hors d'haleine, furent quelques instants à se regarder avec étonnement.

L'Indien, de son côté, semblait content du succès de sa manœuvre; jamais homme ne sauta ni ne gesticula avec autant d'animation. On nous a parlé de professeurs de pantomime, et s'il ne s'en trouvait plus parmi nous, nous n'aurions pas la moindre peine à remplir cette lacune tant qu'il resterait un débris des populations originaires de l'Amérique du Nord. Tous les voyageurs conviennent que leurs gestes sont nobles, éloquents et expressifs au plus haut degré, et nous pouvons affirmer, sur le témoignage de M. Mac Dougal, que le héros de cette véridique histoire se montra, dans la présente circonstance, passé maître en cet art. L'enfant qui lui était rendu, la beauté et la grandeur de la prairie, mille autres détails réunis, frappant l'esprit de notre compatriote, remplacèrent la méfiance et la jalousie par la conviction; et lorsqu'il vit l'Indien devant lui, ses yeux rayonnants de bonté

et d'intelligence, les bras étendus, dans les postures les plus variées et les plus éloquentes, il devint convaincu que si ce sauvage avait pu faire usage de quelque patois, il eût parlé à peu près en ces termes :

— Vous, douter l'Indien, vous le croire traître; croire qu'il veut enlever votre enfant. Non, non, l'Indien a une tribu et un enfant à lui. Indien vous connaît depuis longtemps, vous a vu à votre première arrivée, et quand vous ne pas le voir, il vous a vu pauvre, mais travaillant avec courage. Quelques hommes blancs mauvais. faire mal aux Indiens; vous pas mauvais, ne faire mal à personne, mais travailler pour femme et enfant; l'Indien vous a vu choisir mauvais endroit, vous a plaint; jamais ne vous enrichir là; a vu vos bestiaux dans la forêt; a cru vous venir les chercher; vous pas venir, votre femme venir, Indien la trouver faible et fatiguée, l'emmener chez lui; elle craindre d'entrer, croire l'Indien la tuer et la manger; non, non; Indien la reconduire, vous rencontrer triste, puis content de la voir; vous bon pour l'Indien, lui donner à manger, à boire, et meilleurs habits que les vôtres; Indien reconnaissant, désire vous venir ici; vous pas venir, Indien très-fâché, prendre l'enfant, courir doucement; il savait vous suivre l'enfant. Indien aimer daim, oiseaux et bêtes fauves; la chasse le rendre fort; son père aime la chasse; si ferme indienne, l'établir ici; voyez, beau-

coup de terre fertile, beaucoup de bétail paître ici; arbres pas beaucoup de ce côté, faire une route en moins d'une demi-lune; Indien vous aider; venez, venez, Indien votre ami venir demeurer ici.

M. Mac Dougal examina le sol d'un coup d'œil, et vit de suite la valeur du conseil que lui donnait le Sauvage, s'il faut le qualifier ainsi. Par une sorte de convention tacite, un jour fut fixé pour déménager tous les biens, meubles, etc., de l'Européen, et l'Indien, au jour dit, lui amena pour l'assister un détachement d'hommes de sa tribu. En peu de temps, on eut construit une vaste maison de bois, et planté un jardin. M. Mac Dougal n'eut qu'à se féliciter de ce changement. Il y avait encore gagné des gardes-du-corps aussi braves que les archers de Robin Hood (1). Son ami indien devint bientôt pour lui comme un frère, et la tribu tout entière lui fut aussi fidèle que si c'eût été la queue de gillies (2) d'un chef de clan. Les porcs eux-mêmes semblaient se réjouir de ces gras pâturages; le petit jardin était comme une rose dans le désert, et le gazon cédait la place aux plus belles récoltes. Les Indiens, toujours animés de

(1) *Robin Hood*, chef de braconniers, célèbre dans l'histoire d'Angleterre.

(2) *Gillies*, mot écossais qui signifie les gens composant la maison d'un chef de clan.

dispositions bienveillantes, amenaient souvent des présents de gibier, et recevaient en échange du beurre et du laitage. Quelque attaché qu'il fût à sa vie nomade, l'homme rouge se détermina à faire partie de la petite colonie avec la surveillance des troupeaux; ces fonctions lui plaisaient infiniment; elles lui donnaient l'occasion de se trouver avec ses amis, et en même temps de revoir souvent les hôtes des forêts.

RECONNAISSANCE INDIENNE.

Un Indien qui rôdait dans un village sur les bords du Kennebec, demanda un peu de tabac à un homme qu'il rencontra devant sa porte. Celui-ci entra, prit une bonne quantité qu'il donna à l'Indien, et reçut en retour un rude merci. Il avait déjà oublié cette petite circonstance, quand, trois ou quatre mois après, il vit revenir, à sa grande surprise, l'Indien qui lui offrit un canot en miniature, soigneusement peint et garni de tous ses agrès. L'Européen demanda ce que cela voulait dire. Indien ne pas oublier, répondit l'autre; vous me donner tabac, moi faire ceci pour vous. Dans sa reconnaissance pour un léger service,

ce pauvre homme avait consacré à cet ouvrage, plus de travail qu'il ne lui en eût fallu pour acheter bien des livres de tabac.

UN BRAVE PAWNÉE.

Dans son expédition au pied des montagnes Rocheuses, en 1821, le major Long raconte le trait suivant d'un *Brave* Pawnée, fils de Couteau-Rouge, et qui visita, l'hiver d'après, la ville de Washington, pendant la session du congrès.

Ce *Brave*, d'une grande taille et d'une belle figure, a maintenant environ vingt-cinq ans. Agé de vingt-et-un ans, il avait déjà, par ses actions héroïques, conquis chez les siens le titre de *Brave des Braves.* Sa tribu conservait encore l'habitude horrible de torturer et de brûler les prisonniers. Une malheureuse femme de la nation des Paducas, prise en guerre, était destinée à cette mort affreuse.

Le jour fatal avait lui. Loin de sa famille et de ses amis, la victime tremblante était attachée au poteau. Toute la tribu réunie dans la plaine environnante se préparait à contempler une scène effrayante.

On allait mettre le feu au bûcher, et tous les spectateurs attendaient avec la plus vive impatience, lorsque ce jeune guerrier qui avait secrètement préparé d'avance deux chevaux, et les provisions nécessaires, s'élance à travers la foule, enlève la victime, la met sur un des chevaux, se jette sur l'autre, et prend au grand galop la direction de la tribu de la prisonnière.

Muette de surprise, la multitude ne fait aucun effort, n'offre aucune résistance. Elle regarde cette intrépidité comme une intervention directe du Grand-Esprit, s'y soumet sans murmure, et chacun regagne tranquillement ses foyers.

Le Pawnée accompagna trois jours à travers le désert celle qu'il avait arrachée à la mort. Il lui donna son cheval, les provisions nécessaires au reste du voyage, et la quitta. Telle était sa popularité, que de retour au village il n'eut à répondre à aucune question, et nul ne blâma sa conduite. Depuis lors, les sacrifices humains ont été abolis dans toutes les tribus Pawnées. Tant est grande l'influence d'un acte d'intrépidité dans une bonne cause !

Lorsque cette aventure fut connue à Washington, les élèves d'une pension tenue par Miss White, témoignant par là de leurs bons sentiments et de leur jugement, offrirent au brave et généreux Indien une belle médaille d'argent portant une inscription convenable, comme témoignage de leur admiration du

noble courage qu'il avait déployé en arrachant à la mort une innocente victime. Une petite allocution, dictée par les meilleurs sentiments, fut prononcée à cette occasion : elle se terminait ainsi :

— *Frère*, acceptez cette marque de notre estime; portez-la toujours pour nous, et si vous trouvez encore l'occasion de sauver de la torture une malheureuse femme, volez à son secours en pensant à nous et à votre médaille.

Le Pawnée fit la réponse suivante :

— *Frères et sœurs*, ceci (la médaille) me donnera plus de plaisir que je n'en ai encore éprouvé, et j'écouterai plus que jamais les conseils des blancs.

Je suis heureux de ce que mes frères et sœurs ont appris la bonne action que j'ai faite. Mes frères et sœurs croient que j'ignorais ce que je faisais; je le sais aujourd'hui.

J'ignorais alors toute la portée de ma bonne action; cette médaille me l'apprend.

AFFECTION FRATERNELLE.

—

L'affection fraternelle, chez les Sauvages, est généralement forte et durable. Le major Long nous en donne la preuve dans l'anecdote suivante.

Deux frères Omawhaws avaient volé la femme d'un des guerriers de leur tribu, et ils allaient se réfugier dans le village de Puncaw, lorsqu'ils rencontrèrent un détachement de leurs ennemis implacables, les Sioux. Ils se cachèrent immédiatement dans un profond ravin dont le fond était couvert d'herbe sèche.

Les Sioux entourèrent le ravin et y mirent le feu du côté du vent pour en chasser les fugitifs. Sentant déjà la flamme s'approcher, l'un des Omawhaws remarqua qu'il n'avait certainement pas été créé par le Wahconda pour être fumé comme un raccon. Il dit à son frère d'essayer de fuir tandis que lui-même occuperait l'ennemi. en se précipitant sur eux, et en en tuant autant que possible.

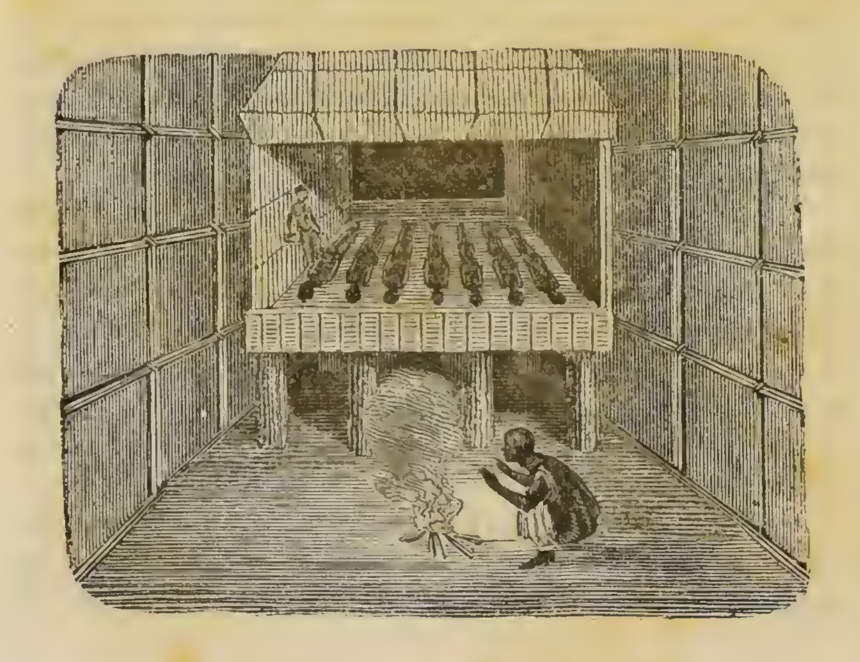
— Il faut, répondit l'autre, que l'un de nous deux soit sacrifié, ou que nous périssions ensemble. Je serai la victime. J'aurai peut-être le bonheur de re-

cevoir dans le combat le coup mortel, et d'échapper ainsi à la honte d'être prisonnier.

Il se précipita alors sur les Sioux, en tua un d'un coup de fusil, et en blessa plusieurs autres avec son couteau, avant de rencontrer la mort. L'autre profita pour s'échapper du moment où son frère était engagé avec l'ennemi. Quant à la femme, elle fut brûlée.

—

SÉPULCRES INDIENS.



Les Indiens de la Virginie avaient le plus grand respect pour les corps de leurs rois et de leurs chefs; ils les conservaient de la manière suivante.

On commençait par enlever la peau aussi parfaitement que possible, puis la chair. Le corps était ensuite exposé au soleil, et lorsqu'il était suffisamment sec, on le remettait dans la peau, en ayant soin de remplir les vides de sable blanc très-menu. Par ce procédé, on pouvait conserver pendant un grand nombre d'années les restes des chefs de tribus.

Les corps étaient ensuite déposés sur une planche élevée au-dessus du sol, comme on le voit dans la gravure. D'un côté de la chambre, on plaçait une idole, et un prêtre veillait nuit et jour, commis à la garde des cadavres et chargé d'entretenir le feu.

A la mort d'une personne de la classe ordinaire, les Indiens creusaient avec des pieux pointus un trou destiné à recevoir le corps, qu'on enveloppait de fourrures et qu'on déposait dans la fosse sur des morceaux de bois. Il était ensuite recouvert de terre.

Lorsque l'enterrement était fini, le service funèbre commençait, conduit par des femmes qui se barbouillaient la figure d'huile et de charbon. La cérémonie consistait en des cris et des hurlements que l'on faisait durer pendant vingt-quatre heures.

Les Indiens ont, il est vrai, souvent fait preuve d'une barbarie extraordinaire, et les voyageurs ra-

content d'eux des traits qui excitent l'horreur, mais dans presque tous les cas n'ont-ils pas été provoqués par les blancs? est-il étonnant que les Indiens, chassés du sol de leurs pères et ne trouvant justice nulle part, aient enfin tenté de se la rendre eux-mêmes?

Si vous trouvez quelquefois dans les livres des scènes semblables à celles que je vais vous décrire, songez, avant de juger, à toutes les souffrances, à toutes les persécutions que les malheureux sauvages ont dû éprouver depuis les prêtres catholiques, compagnons de Christophe Colomb, jusqu'aux négociants et aux planteurs de nos jours qui les forcent à adopter leurs vices, en leur inspirant le goût des liqueurs fortes.

CAPTIVITÉ DE MADAME DUSTON.

Le 5 mai 1697, un corps d'Indiens attaqua la ville de Haverhill (Massachusets), brûla quelques maisons, et tua ou prit quarante personnes. Plusieurs de ces sauvages, habillés de toutes les terreurs d'un costume de guerre indien, semant sur leurs pas les horreurs de l'invasion, s'approchèrent de la demeure

d'un M. Duston, qui était alors à travailler dans la campagne, selon son habitude. A la première alarme, il vola vers sa maison, espérant mettre promptement en lieu de sûreté sa famille qui se composait de sa femme accouchée depuis huit jours seulement; de la nourrice, Mme Marie Teff, d'une veuve de leurs amis, et de huit enfants. Il ordonna à sept de ces derniers de s'enfuir en toute hâte du côté opposé à celui que suivait le péril, et il alla lui-même porter secours à sa femme; mais les Sauvages étaient déjà arrivés avant qu'elle pût quitter son lit.

M. Duston, désespérant de ses efforts dans cet endroit, courut à la porte, monta à cheval et résolut de se mettre à la poursuite de son petit troupeau et de garder près de lui un enfant dont il ne pouvait se résoudre à se séparer. Quand il les eut rejoints, il ne put se décider à faire un choix et se détermina à partager leur sort et à les arracher à leurs ennemis ou à mourir en combattant à leurs côtés.

Un détachement d'Indiens poursuivit et atteignit les fugitifs sur lesquels ils firent feu. M. Duston alternativement rendait aux Sauvages leur feu et continuait sa retraite. Il tint tête si résolument aux ennemis pendant plus d'un mille, les repoussa si vigoureusement et protégea si bien ses enfants effrayés, qu'il parvint à gagner une maison éloignée où il logea en sûreté toute sa petite troupe.

Une seconde compagnie d'Indiens entra dans le logement de M. Duston aussitôt après le départ de celui-ci, et ils trouvèrent Mme Duston et la nourrice qui essayait de fuir avec l'enfant. Ils commandèrent à Mme Duston de se lever de suite, la firent sortir à moitié habillée ainsi que sa compagne, puis pillèrent la maison et y mirent le feu.

Suivis de plusieurs autres captifs, ils commencèrent leur marche à travers le désert. Mme Duston était faible, souffrante, effrayée outre mesure, à peine habillée, à moitié chaussée, par une saison tout à fait contraire aux voyages. Les Indiens mettaient leur gloire dans le meurtre, et la torture était pour eux un jeu. La nourrice portait l'enfant, et les sauvages, on le savait, ne se faisaient aucun scrupule d'exercer leur barbarie sur les enfants.

Le troupe n'avait encore fait qu'une courte marche quand un Indien, regardant l'enfant comme un fardeau inutile, l'arracha des bras de sa nourrice, et lui écrasa la tête contre un arbre. On tuait à coups de tomahawk ceux des autres voyageurs qui semblaient fatigués et commençaient à marcher péniblement. Cette action était dictée non par la vengeance ni par la cruauté, mais par la commodité; et de tels meurtres semblaient si habituels et si ordinaires qu'ils n'excitaient aucune émotion. Toute faible qu'elle était, Mme Duston supporta, ainsi que la

nourrice, les fatigues du voyage sans témoigner la moindre répugnance. Leur profonde douleur pour la mort de l'enfant et de leurs compagnons d'infortune, l'inquiétude qu'elles éprouvaient pour ceux qu'elles avaient laissés derrière elles, la terreur continuelle que leur inspirait l'incertitude de leur propre destinée, tout cela donna une telle vigueur à ces malheureuses femmes, que malgré la fatigue, le froid et l'humidité du sol sous un ciel brumeux, elles achevèrent en bonne santé, et sans se trouver découragées, un voyage d'environ quatre-vingts milles.

Douze personnes habitaient le wigwam dans lequel elles furent conduites, etqui appartenait au sauvage, leur maître. Au mois d'avril, on se mit en route pour un village indien encore plus éloigné, et on leur dit qu'à leur arrivée elles seraient déshabillées, battues de verges et obligées de passer en cet état entre deux files d'Indiens composant toute la population du village. Telle était l'habitude établie de la nation.

Cette nouvelle fit une impression profonde sur l'esprit des captives, et elles cherchèrent tous les moyens de s'échapper. Le 31 du même mois, de très-bonne heure, pendant que les Indiens étaient endormis, Mme Duston éveilla la nourrice et un autre prisonnier, un jeune homme dont les Indiens s'étaient emparés quelque temps auparavant à Worcester. Ils tombèrent tous trois sur les douze Indiens et en tuèrent

dix. Les deux autres s'échappèrent. Munies des dépouilles de ces barbares, elles retraversèrent le désert, et arrivèrent en sûreté à Haverhill. Plus tard, à Boston, le gouvernement récompensa généreusement leur intrépidité.

Que les résultats de la guerre et de la barbarie sont déplorables! et combien nous devons prier et travailler ardemment pour que l'Evangile de Jésus-Christ mette bientôt fin à tous ces maux!

SOUFFRANCES DU GÉNÉRAL PUTNAM.

Le général Putnam, qui joua un grand rôle dans la guerre de la révolution, commença sa carrière militaire vers 1755, contre les Français et les Indiens. En 1757, il fut promu au grade de major, et bientôt après, on l'envoya surveiller les mouvements de l'ennemi, près de Ticonderoga. Un jour, s'étant éloigné un peu du camp avec un détachement, il rencontra un parti de Français et d'Indiens qu'il lui fallut combattre. Excités par son exemple, ses officiers et ses soldats se comportèrent avec une grande bravoure.

Il fit feu plusieurs fois, mais enfin son fusil rata au moment où le canon était appuyé sur la poitrine d'un Indien de grande taille et bien proportionné. Celui-ci poussa son cri de guerre, s'élança, la hache haute, força le major anglais à se rendre, et retourna au combat après l'avoir attaché à un arbre. Putnam se trouva longtemps ainsi exposé au double feu des deux partis. Il est impossible de concevoir une position plus terrible. Les balles sifflaient à chaque instant de côté et d'autre; quelques-unes allaient frapper l'arbre contre lequel était le prisonnier, en passant souvent par les manches et les basques de son habit.

Il resta ainsi plus d'une heure, hors d'état de remuer le corps, les membres, ou même de bouger la tête. Le combat fut acharné, et la victoire longtemps incertaine. Un moment, tandis qu'elle semblait incliner pour les ennemis, un jeune Sauvage eut une idée assez singulière. Il découvrit Putnam lié au tronc de l'arbre, et au lieu de le tuer, comme il aurait pu le faire, il s'amusa à l'effrayer en lançant un tomahawk pour voir s'il pourrait diriger son arme contre le prisonnier, sans l'atteindre. Le tomahawk alla plusieurs fois se planter dans l'arbre, éloigné de l'épaisseur d'un cheveu du but.

Quand l'Indien eut terminé cet exercice, un bas officier français, apercevant Putnam, s'approcha de lui, le coucha en joue presque à bout portant, et tira.

Heureusement son fusil fit long feu. En vain Putnam demanda à être traité suivant les lois de la guerre, en vain dit-il qu'il était prisonnier, le barbare Français resta insensible et sourd à la voix de l'honneur et de la nature. Il frappa plusieurs fois Putnam avec le canon de son fusil, et finit par lui donner un coup de crosse sur la mâchoire. Après cet acte de lâcheté, il le laissa tranquille.

Enfin les ennemis furent chassés du champ de bataille. Comme ils se retiraient, Putnam fut délié par l'Indien qui l'avait fait prisonnier et qu'il dut appeler son maître. Conduit à quelque distance, on lui ôta son habit, sa veste, ses bas et ses souliers. On le chargea ensuite tant qu'on put de la dépouille des blessés, et on lia ses poignets l'un à l'autre aussi étroitement que possible.

Dans cet état, il fut contraint de marcher longtemps à travers des sentiers raboteux et perdus, jusqu'à ce que toute la troupe, étant excessivement fatiguée, fit halte. Les mains de Putnam étaient démésurément gonflées et sa souffrance insupportable. Epuisé et hors de lui, il supplia son interprète irlandais de prier les sauvages de l'achever ou de lui délier les mains. Un officier français le débarrassa sur le champ de ses liens et d'une partie de son fardeau.

Cependant l'Indien qui l'avait fait prisonnier, et qui

s'était absenté pour surveiller les blessés, arriva. Il fut fort indigné en apprenant le traitement barbare qu'avait souffert son prisonnier. Voyant ses pieds écorchés jusqu'au sang, il lui donna une paire de mocassins (1), puis retourna auprès des blessés.

Les Indiens, au nombre de deux cents, se rendirent avant le reste du détachement à l'endroit où ils devaient camper cette nuit-là. Ils emmenèrent le major Putnam, et le traitèrent avec la plus grande cruauté, lui faisant une profonde blessure à la joue gauche. Il apprit bientôt qu'on lui préparait des tortures plus grandes. On avait résolu de le rôtir tout vif. A cet effet, il fut conduit dans une sombre forêt, déshabillé, attaché à un arbre, et on empila à quelque distance autour de lui des branches sèches et d'autres combustibles. Les Indiens accompagnaient leurs travaux des cris et des rugissements les plus horribles. Le feu fut ensuite mis au bûcher. Une averse qui tomba subitement l'éteignit en partie; on le ralluma, et bientôt la flamme commença à dévorer le bois. Le major Putnam en sentait déjà la chaleur; ses mains étaient liées de telle sorte qu'il pouvait remuer son corps, et il changeait de côté à mesure que le feu approchait.

Le spectacle de ces souffrances amusait beaucoup

(1) Chaussure de cuir portée par les Indiens.

les sauvages, et ils témoignaient leur satisfaction par des danses et des cris. Le major sentit que sa dernière heure était venue; il recueillit tout son courage, et conserva sa tranquillité d'âme autant qu'il le pouvait dans une situation aussi affreuse; mais lorsqu'il se mit à songer à sa patrie, à sa femme, à ses enfants, sa force fut sur le point de l'abandonner. Cependant il fixa ses pensées sur une vie plus heureuse dans un autre monde qui devait s'ouvrir pour lui au-delà des tortures qu'il commençait à éprouver.

La nature était presque épuisée, et les souffrances du supplicié allaient promptement faire place à la mort, quand un officier français, nommé Molang, qui avait été averti par un Indien moins cruel que les autres, se précipita au milieu de la foule, dispersa à droite et à gauche les tisons ardents, et délia la victime. Il réprimanda ensuite sévèrement les sauvages, et les contraignit de suspendre leurs powwas et leurs jeux inhumains. Craignant néanmoins de laisser le major Putnam seul à la merci de ces monstres, il resta près de lui jusqu'au moment où il put le remettre entre les mains de son maître.

Celui-ci s'approcha avec bonté du prisonnier, et parut le traiter avec une affection particulière. Il lui offrit quelques biscuits secs, mais voyant qu'il ne pouvait pas les mâcher à cause de la blessure que le Français lui avait portée, il en trempa quelques-uns

dans l'eau et lui en fit sucer la partie la plus tendre. L'Indien cependant était résolu à ne pas perdre son captif; et, lorsqu'ils eurent terminé le repas, il ôta les mocassins des pieds du major Putnam, les attacha à ses poignets; puis, le faisant coucher par terre, il lui lia les quatre membres à quatre troncs d'arbres. On le recouvrit ensuite des pieds à la tête de broussailles et de longs morceaux de bois mince. Enfin, des Indiens se placèrent autour de lui en grand nombre, afin de prévenir toute chance d'évasion.

Putnam resta jusqu'au matin dans cette position désagréable et pénible. Le jour suivant, on lui rendit sa couverture et ses mocassins, on le débarrassa entièrement de ses fardeaux, et on ne lui fit éprouver aucune insulte. Son maître lui donna de la chair d'ours qu'il ne put mâcher; mais comme il avait très faim, il parvint à sucer cette viande et à l'avaler. Vers la nuit, la troupe arriva à Ticonderoga, et le prisonnier fut placé sous la garde d'un détachement français.

Les sauvages, qui n'avaient pas pu assouvir leur soif de sang, témoignèrent leur désappointement par des grimaces horribles et des démonstrations de colère; mais on ne leur permit ni d'insulter ni de maltraiter les prisonniers.

Après avoir été examiné par le marquis de Mont-

calm (1), le major Putnam fut conduit à Montréal par un officier français qui le traita avec la plus grande bonté.

Plusieurs prisonniers se trouvaient déjà là, entre autres le colonel Pierre Schuyler, bien connu pour sa générosité et ses sentiments affectueux. Il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée du major Putnam, qu'il alla le voir. Il le trouva dans la condition la plus déplorable, n'ayant ni habit, ni gilet, ni bas. Les seuls vêtements qu'il portait étaient sales et déchirés; sa barbe n'avait pas senti le rasoir depuis longtemps; ses jambes étaient meurtries par les ronces et les épines, et sa figure sillonnée de blessures et gonflée par les coups.

Le colonel Schuyler fut justement indigné de voir un prisonnier de guerre et un officier d'un grade élevé traité de la sorte; quoique captif-lui-même, il eut assez d'influence pour assurer au major une condition meilleure; il lui donna un habillement et de l'argent. et le fit changer peu de temps après contre d'autres prisonniers.

L'histoire moderne présente peu de spectacles plus douloureux que celui des tribus américaines refoulées dans le désert par les envahissements des étran-

(1) Général français, tué, en 1759, à la bataille de Québec.

gers. Il ne reste presque rien de ces nations jadis puissantes et nombreuses: les *Narragansets* s'en vont. Que sont devenus les *Péquots*, la terreur et le fléau des colons sous les fameux chefs Sassacus et Philippe? Impitoyablement poursuivis par les compagnies marchandes, les Indiens sont obligés de choisir entre l'anéantissement et l'exil. Le gouvernement leur assigne (1) le territoire du Nord-Ouest, comme le lieu où ils doivent aller s'établir. « C'est un pays très-bon pour les Indiens, » dit M. Morse aux chefs de ces peuplades; « le climat est doux, le sol fertile, la forêt pleine de gibier; le poisson fourmille dans les lacs et dans les rivières. Vous serez bien loin de tous les Etats de l'Union; le gouvernement donnera aux Indiens la propriété exclusive du pays pour y fonder un Etat indigène. Vous trouverez là l'abondance, et vous y échapperez à toutes les importunités des blancs. Allez, allumez le feu du conseil avec les nations sauvages; dites-leur: Nous sommes vos frères, nous venons des lieux où le soleil se lève; donnez-nous un asile parmi vous. S'ils vous reçoivent dans leur pays, le gouvernement vous en garantira, à vous et à vos enfants, la possession à toujours; l'homme blanc n'y entrera pas, il est trop loin; d'ailleurs, entre vous et lui seront toujours cinq grands lacs qui vous servi-

(1) En 1820.

ront de frontières. Vendez vos terres dans l'Etat de New-York, achetez-en d'autres au Nord-Ouest, et déposez l'argent qui vous restera chez votre grand-père de Washington (le président des Etats-Unis); il vous le gardera fidèlement. Le gouvernement désire que vous vous établissiez là-bas, le président vous y défendra et vous y assistera de tout son pouvoir; vous pourrez aussi y communiquer à vos frères sauvages le bien-être et l'instruction que vous possédez vous-mêmes. »

Ainsi parla M. Morse. Le président Monro fit avec les tribus indiennes des conventions solennelles au sujet de cette émigration; on sait comment elles furent remplies. Les colons poursuivirent leurs envahissements, le personnel du gouvernement changea, et avec lui le système politique à l'égard des indigènes; enfin, à peine cantonnées dans les nouveaux établissements, les tribus indiennes se virent refoulées du côté de l'Occident par le sénat de la Géorgie et du Mississipi.

Les Chreroquis, les Chactas et les Chickasas, ainsi réduits encore une fois à quitter leur patrie dans laquelle ils commençaient à jouir des bienfaits de l'Evangile et des avantages d'une civilisation naissante, se réunirent pour aviser aux moyens d'emporter avec

(1) En 1831.

eux cette bonne Parole de Dieu et ces institutions évangéliques dont ils sentaient qu'ils ne pouvaient plus se passer, depuis qu'ils en avaient goûté l'efficace.



CHAPITRE VI.

Lettre des Chactas. — Jean Eliot. — Brainerd. — Lettre de quelques chefs de la tribu d'Onéida. — Discours de la *Petite-Tortue.* — Les Indiens accusés de favoriser l'indépendance américaine. — Aventures de Zeisberger. — Progrès récents de l'Evangile chez les Indiens. — Jean Dimanche.

La pensée, continua M. Whiting, qu'il leur fallait abandonner leurs réunions religieuses, leurs écoles, leurs relations chrétiennes, et se séparer de leurs missionnaires, les pénétra d'une tristesse difficile à décrire. Ils s'assemblèrent aussitôt, et, après avoir fait l'examen des écoles et s'être assis ensemble à la table de leur Sauveur, réfléchissant aux priviléges dont ils allaient bientôt être privés, ainsi qu'aux difficultés qui deviendraient par la suite leur partage,

ils rédigèrent d'un commun accord la pétition suivante :

Aux Missionnaires du Conseil américain pour les missions étrangères.

« Amis et frères,

» Il y a plusieurs années que vous vîntes parmi nous, et que vous nous dîtes que vous vouliez instruire les enfants des Chactas. Nous nous réjouîmes de ce que vous étiez disposés à instruire nos enfants, et nous acceptâmes vos offres. Vous nous dîtes que vous aviez un livre bien précieux qui apprenait à connaître le grand Jéhovah. Nous n'avons pas écouté, comme nous l'aurions dû, les instructions de ce livre. Mais le bon Esprit, qui est le Créateur de toutes choses, a bien voulu ouvrir les oreilles de plusieurs d'entre nous, afin que nous écoutassions les paroles de ce bon livre. Vous savez tout cela, et vous n'avez pas besoin que nous employions beaucoup de paroles. Mais nous désirons en appeler à notre attachement pour nos écoles et pour cette Parole qui nous apprend à marcher dans la droiture devant Dieu et devant les hommes. On a beaucoup fait pour nous, afin que nous possédassions des livres et que nous pussions lire dans notre propre langue.

» Amis et frères, nous pourrions multiplier les

paroles et nous étendre sur les avantages nombreux que nous avons reçus. Mais nous voulons nous arrêter et nous demander à nous-mêmes qui a fait ces choses dont nous nous réjouissons maintenant ?

» Amis et frères, lorsque vous vîntes parmi nous, il y a plusieurs années, vous ne trouvâtes ni écoles, ni Evangile, ni louanges de Jéhovah.

» Amis et frères, nous voulons donner gloire à Jéhovah, qui vous a envoyés ici pour nous enseigner le chemin de la vie. C'est vous, très-chers amis, que le Sauveur des pécheurs a choisis dans sa bonté, pour vous faire être les instruments de tout le bien qui s'est opéré parmi nous.

» Amis et frères, vous voyez notre situation, nous sommes excessivement éprouvés. Nous venons d'apprendre la nouvelle de la ratification du traité des Chactas. Notre sentence est prononcée. Nous n'avons plus d'autre ressource que de tourner nos regards vers de nouvelles demeures, du côté du soleil couchant. Nos chefs nous ont avertis que ce que nous avions de mieux à faire, c'était d'émigrer vers la cascade la plus voisine, et en aussi grand nombre que nous pourrions.

» C'est pourquoi, frères, nous vous prions, comme membres de l'église de ce lieu (et nous sommes sûrs d'être approuvés par les principaux d'entre nous), de supplier, en notre nom, le Conseil americain

pour les missions de nous accorder des missionnaires pour nous accompagner dans notre émigration. Nous serions bien réjouis si ceux qui ont vécu avec nous ici, etaient choisis pour venir habiter nos nouvelles demeures. Nous leur offrons la même protection et la même amitié que celles que nous leur avons montrées ici. Vous voyez quelle est notre position. Si vous ne faites rien pour nous au-delà de la grande rivière du Mississipi, nous serons dans la plus triste des situations.

» Nous nous recommandons aux prières de toutes les églises en général, et en particulier à celles des églises avec lesquelles nous sommes en relation (1). Nous en avons besoin; nous avons besoin aussi de leur secours, car nous sommes sur le point de retourner dans nos forêts sauvages.

» Nous sommes vos amis et frères en Christ. »

Indépendamment de cette pétition, quelques Chactas pieux adressèrent des lettres particulières à un des missionnaires qui leur avaient prêché pendant plusieurs années la parole de vie. Elles prouvent qu'ils supportaient, avec une résignation toute chrétienne, les calamités dont ils avaient à gémir, qu'ils savaient apprecier le bonheur d'être chrétiens, et que

(1) Les églises presbytériennes.

leurs yeux étaient fixés vers le ciel, seule espérance qui leur restait.

Je voudrais maintenant vous faire connaître d'une manière sommaire les travaux dont mon précédent récit n'est qu'un épisode, et vous présenter un tableau résumé mais complet de l'état du christianisme chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Le premier missionnaire qui prêcha l'Évangile dans ce pays fut Jean Eliot, il y a plus de deux cents ans.

George. — Et il n'était pas effrayé de s'aventurer ainsi au milieu des sauvages ?

Pam-a-hò. — Celui qui craint Dieu n'a pas d'autre crainte. Trois bons motifs poussaient Jean Eliot, et le remplissaient de courage : la gloire de Dieu dans la conversion de l'humanité, un profond sentiment de commisération pour les malheureux Indiens, et enfin la certitude qu'on lui donnait que ses travaux seraient couronnés de succès. La tâche qu'il entreprenait n'était pas légère, je vous assure. Vous n'avez pas tout à fait oublié, j'espère, tous les longs noms que je vous ai cités.

George. — Oh ! je me les rappelle parfaitement. Il ne doit pas y en avoir de plus longs dans le monde.

Pam-a-hò. — Vous ne serez pas du même avis quand vous aurez entendu deux mots d'une langue que Jean Eliot dut apprendre. Le premier est *noorromantammoonkanunonnash*, ce qui signifie « nos

amours, » et le second : — *Kummogokdonattoottammoctiteaogannunnoaosh*, « nos questions. »

George. — Chacun de ces mots tiendrait à lui seul une ligne dans mon cahier.

M. Whiting. — Malgré toutes les difficultés qui se présentaient à lui, Eliot ne recula pas. Il traduisit en langue indienne les dix commandements, l'oraison dominicale, et bientôt après, la Bible entière. Ce fut la première qu'on imprima en Amérique. Il voyageait souvent jour et nuit, exposé à toutes les intempéries des saisons. Tantôt les *Sachems* (chefs principaux) ou les *Sagamores* (chefs subalternes) le traitaient cruellement; tantôt il avait à souffrir de la part des *powaïes* ou sorciers, mais il répondait à leurs outrages: « Je suis au service du Grand Dieu et je ne vous crains pas. » On conçut en Angleterre une opinion si favorable d'Eliot, que deux ouvrages différents furent composés et dédiés au Parlement, dans le seul but d'obtenir pour lui des secours et des encouragements. A la fin d'une grammaire qu'il publia, il écrivit ces mots :

« La prière et le travail peuvent, par la foi en Jésus-Christ, venir à bout de tout. »

George. — Eliot est certainement un des meilleurs hommes qui aient jamais existé.

M. Whiting. — Il fonda des écoles, et son ardeur ne se ralentit que lorsque la vieillesse et les infir-

mités l'arrêtèrent forcément. Même alors, il catéchisait les esclaves nègres de son voisinage, et il prit chez lui un pauvre enfant aveugle auquel il faisait apprendre par cœur des chapitres de la Bible. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, et ses dernières paroles furent, priez! priez! priez! On a donné à Eliot le nom d'*apôtre des Indiens*.

GEORGE. — A la bonne heure! Il le méritait bien!

M. WHITING. — Je ne puis pas m'arrêter sur tous les ministres de l'Evangile qui marchèrent sur les traces de Jean Eliot; cependant, comment oublier David Brainerd?

GEORGE. — Les travaux des missionnaires eurent-ils des résultats satisfaisants?

M. WHITING. — Vous pourrez en juger par l'extrait suivant d'une lettre de quelques chefs de la tribu d'Onéida :

« La sainte Parole de Jésus prospère parmi nous. Plusieurs ont abandonné leurs péchés, du moins en apparence, et se sont tournés vers Dieu. Il y en a quelques-uns qui sont très-entêtés et qui résistent, mais Jésus est tout puissant, il a toute la force, et sa sainte Parole est très-forte aussi; nous espérons donc qu'elle réussira et triomphera de plus en plus. Nous n'en disons pas davantage; nous demandons seulement à nos pères de prier pour nous, quoiqu'ils soient à une grande distance. Peut-être, plus tard,

par la force et la compassion de Jésus, nous rencontrerons-nous dans son royaume. Adieu.

» TAGAWAROW, *chef de la tribu des ours,*
» SUGHNAGEAROT, *chef de la tribu des loups,*
» OJEKHETA, *chef de la tribu des tortues.* »

GEORGE.—Est-ce que tous trois étaient des chefs?

M. WHITING.— La Petite-Tortue, un d'entre eux, fit à Baltimore un discours qui vous intéressera. Quelques quakers avaient eu une entrevue avec lui. « Nous ne pourrons, » lui dirent-ils, « faire aucun bien aux Indiens de votre tribu, tant qu'ils persisteront à boire du rhum. »

« Frères et amis, » répondit la Petite-Tortue, « quand nos ancêtres débarquèrent pour la première fois dans cette île, nos frères rouges étaient très-nombreux; mais depuis qu'on leur a fait connaître ce que vous nommez des spiritueux (on devrait plutôt dire des poisons), ce nombre a beaucoup diminué. Ces liqueurs ont détruit nos frères rouges.

» Mes frères et mes amis, vous connaissez évidemment le mal qui cause notre ruine. Ce mal ne vient pas de nous; nous ne nous le sommes pas donné. Il a été apporté par les blancs, que les blancs nous en délivrent. Nous leur disons : Frères, procurez-nous des choses utiles, des vêtements pour nous, nos femmes et nos enfants; et non pas cette boisson qui détruit notre raison, notre santé, notre vie. Mais

nous avons beau parler; nos frères rouges n'obtiennent pas plus de secours.

» Mes frères et mes amis, je me réjouis de voir que vous êtes de notre avis, et que vous exprimez le désir de nous aider, s'il est possible, à débarrasser notre pays d'un fléau qui a tant détruit d'hommes. Nos jeunes gens disent : « Il vaut mieux être en guerre contre les blancs, cette liqueur qu'ils nous apportent est plus dangereuse que le fusil ou le tomahawk. » Nous avons perdu plus de monde depuis le traité de Greeneville que pendant les six années de guerre qui l'ont précédé.

» Frères, quand nos jeunes gens sont allés à la chasse, et qu'ils reviennent chez eux chargés de peaux et de fourrures, s'il leur arrive de passer devant un débit de *whisky*, (1) le blanc qui le tient leur dit de boire un peu. Quelques-uns répondent : « non, je n'en veux pas, » et ainsi de suite une seconde et une troisième fois. Enfin, la quatrième ou la cinquième fois, un des chasseurs accepte, et boit un coup ; alors il faut recommencer, recommencer encore, encore et encore jusqu'à ce qu'il ait perdu la raison. Puis revenu à lui, il se lève, voit où il est, et demande son fusil.

— Vous l'avez bu.

(1) Eau-de vie d'orge ou de genièvre.

— Mes pelleteries ?

— Parties.

— Ma couverture ?

— Elle ne vous appartient plus.

— Ma chemise ?

— Vendue pour du whisky.

« Maintenant figurez-vous la condition de cet homme. Il a chez lui une famille. Sa femme et ses enfants vivent des profits de sa chasse. Que leur donnera-t-il, s'il a perdu jusqu'à sa chemise ? »

PAM-A-HÒ. — La Petite-Tortue ne manquait pas de bon sens.

M. WHITING. — La guerre qui éclata entre l'Angleterre et l'Amérique, eut les plus déplorables résultats pour les Indiens rouges et pour les missionnaires. On fit courir le bruit que ces derniers voulaient prendre le parti des Français, et ils furent persécutés eux et leurs troupeaux. Un grand nombre de sauvages s'étaient réfugiés dans une maison de correction de Lancaster ; la populace furieuse en brisa les portes, et tua tous les Indiens.

GEORGE. — C'est affreux !

M. WHITING. — La vie du missionnaire Zeisberger, que l'église des Frères Moraves avait envoyé évangéliser les tribus de l'Amérique du Nord, offre le tableau d'une activité vraiment chrétienne, et d'un dévouement dont il est difficile d'approcher. Un

jour, entre autres, un agent anglais, nommé Elliott, engagea à force d'instances le chef delaware Pipe, et quelques autres, à déposer contre les missionnaires une plainte dont il leur dicta le contenu. Le gouverneur anglais de Détroit fit en conséquence citer les missionnaires à comparaître devant lui, pour répondre aux accusations portées contre eux. Zeisberger, obéissant à cet ordre, se mit sur-le-champ en route avec quelques-uns de ses collègues. Ils rencontrèrent chemin faisant Pipe et ses gens, qui se rendaient aussi à Détroit, mais qui étaient dans un tel état d'ivresse, qu'ils jugèrent prudent de ne pas les aborder et qu'ils firent un détour pour les éviter. La route au sud du lac Erié était extrêmement mauvaise; on enfonçait parfois si profondément dans les marais à demi-gelés, qu'ils ne savaient comment en sortir. Les missionnaires étaient vêtus légèrement, et le vent froid du nord-ouest les incommodait beaucoup; aussi arrivèrent-ils à Détroit à demi-gelés. Le bruit s'était répandu dans la ville que l'on amenait prisonniers les Frères Moraves, et les rues étaient remplies de curieux pour les voir passer. Leurs habits déchirés et couverts de boue, leur air fatigué, le chétif bagage qu'ils portaient sur leur dos, tout chez eux excita une compassion générale. Ils furent conduits devant la maison du gouverneur; quoique épuisés de fatigue, transis et affamés, on les fit at-

tendre plusieurs heures avant de leur donner audience. On les envoya ensuite chez un Français, M. Tybout, qui, avec sa famille, s'empressa de subvenir aux besoins des missionnaires, et chercha à adoucir autant que possible leur triste position.

Quelques jours après, Zeisberger et ses frères furent conduits à la cour de justice où se trouvaient réunis le gouverneur, ses conseillers, un certain nombre de chefs indiens de diverses tribus, et enfin le Delaware Pipe et ses adhérents. On fit asseoir les missionnaires en face de leurs accusateurs et à côté d'un chef indien qui tenait à la main une longue perche, où pendaient quatre crânes sanglants récemment enlevés aux Américains. Le gouverneur invita Pipe à parler le premier. Celui-ci se leva, et commença par parler avec feu de guerres et de combats. Pendant longtemps il fut impossible de le faire arriver à la question, quoique plusieurs fois le gouverneur lui fît observer qu'ils étaient réunis pour entendre ce qu'il avait à dire contre les accusés là présents. Pipe se tourna enfin du côté des hommes qu'il avait amenés avec lui, et les invita à se lever et à parler; mais une sorte de terreur panique s'était emparée de toute la bande, et pas un n'osa proférer une parole. Pipe les pressa avec vivacité de parler, en leur disant que c'était le moment et que bientôt il ne serait plus temps de le faire. Mais ils baissèrent

la tête et demeurèrent dans le silence. Alors mon homme se leva et, sans se déconcerter, il se mit à défendre les missionnaires au lieu de les accuser. « Ce sont de braves gens, dit-il; je désire que mon » père (le gouverneur) leur parle avec bonté, ils sont » mes amis, et je serais très-fâché qu'on les mal- » traitât. »

Le gouverneur lui rappela qu'il avait souvent parlé contre eux en présence de la cour, et il l'invita encore une fois à déclarer ce dont il les accusait. Le pauvre chef se vit ainsi dans le plus grand embarras; il se tourna vers ses acolytes, leur secoua la tête et leur ordonna de parler, mais en vain! « Mon père, s'écria-t-il enfin, il n'y a rien à blâmer » dans les instituteurs chrétiens. S'ils ont écrit quel- » ques lettres aux Américains, comme on les en ac- » cuse, ils l'ont fait parce que nous-mêmes les en » avons priés. Ils leur ont écrit pour nous, et non » pas pour eux. Ainsi c'est nous qu'il faudrait accu- » ser, et non pas eux. Ils se refusaient toujours à le » faire, en nous disant qu'ils n'étaient pas venus pour » se mêler de nos affaires politiques, mais pour faire » du bien aux âmes des Indiens. »

Le gouverneur lui ayant demandé ce qu'il voulait donc qu'on fît des missionnaires : « Qu'on les ren- » voie chez eux, » répondit-il.

« Alors, » dit Zeisberger dans son récit, « le gouver-

» neur se tourna vers nous et nous libéra de toute
» accusation, en ajoutant qu'il voyait avec plaisir
» nos efforts pour répandre le christianisme et la
» civilisation chez les Indiens; qu'il nous permettait
» de retourner auprès de notre troupeau; qu'il allait
» nous faire donner des vêtements et d'autres objets
» nécessaires; qu'il nous offrait ses conseils et son
» assistance en toute rencontre, et que sa maison
» nous serait constamment ouverte. Cette heureuse
» issue de notre affaire répandit une joie générale
» dans la ville, et chacun vint à l'envi nous offrir ses
» services (1). »

Au bout de quelque temps, les établissements missionnaires atteignirent un certain degré de prospérité. Un Chippeway, nommé Kahkewaquinaby, visita l'Angleterre, et parla fort éloquemment dans plusieurs assemblées religieuses. Shaw Wundaïs, autre chef chippeway, connu aussi sous le nom de Jean Dimanche, visita le même pays, et fit preuve de sentiments vraiment dignes d'un chrétien. Cependant, il ne faudrait pas croire que toutes les tribus indiennes se sont également modifiées sous l'influence du christianisme. Celles qui habitent les régions reculées de l'ouest n'ont encore presque rien perdu de leur caractère national. Elles vont à la

(1) *Vie de Zeisberger*, par Blumhardt.

chasse au bison, se font la guerre et fument le calumet de paix avec autant d'ardeur que leurs ancêtres.

CHAPITRE VII.

On se sépare. — Le petit livre de M. Whiting. — Costumes des femmes indiennes. — Femme et enfant. — La crique du meurtrier. — Reconnaissance d'un Indien. — Angoisse maternelle. — Jenny et son fils Tom. — Pouvoir de l'imagination. — Intrépidité de deux enfants. — David Morgan. — Audace d'un enfant. — Une juste récompense. — Justice indienne.

Quarante-huit heures après leur départ de Buffalo, nos voyageurs arrivèrent à Détroit. Là, il fallut se séparer de M. Whiting, qui comptait passer quelques jours dans cet endroit, tandis que les chasseurs se proposaient de poursuivre leur voyage. George fut particulièrement affligé de perdre par là les récits intéressants du digne missionnaire. Mais M. Wilson fit promettre à celui-ci de venir le voir à Buffalo aussitôt qu'il le pourrait, et avant de partir, George reçut en présent de M. Whiting un joli petit livre où se trouvaient des anecdotes curieuses sur les hommes rouges de la Virginie. Cet ouvrage était orné de plu-

sieurs gravures. Nos jeunes lecteurs liront sans doute avec plaisir les histoires suivantes que nous avons tirées du petit livre de M. Whiting.

COSTUMES DES FEMMES INDIENNES.



Le dessin ci-dessus représente deux femmes ; l'une d'elles a une petite couronne ou bonnet sur la tête,

un collier en coquillages, et des bracelets autour du bras.

L'autre est coiffée de fourrures au lieu d'un bonnet, et ses cheveux sont attachés avec une garniture de perles et de coquillages.

Dans l'eloignement, et entre les deux figures, vous apercevez une femme assise sous un arbre, et occupée à faire un panier avec une espèce d'herbe.

FEMME ET ENFANT.



Voici une femme et un enfant qui court après elle. L'une des mains de la femme repose sur un collier de coquillages ; de l'autre, elle tient une gourde qui lui sert à puiser de l'eau.

L'enfant porte un collier de *runtees*, sorte de coquillage plat et rond comme un fromage, et percé sur le côté pour recevoir le fil destiné à l'attacher. A sa main droite, il tient un jouet indien, et à sa gauche un épi de blé rôti.

LA CRIQUE DU MEURTRIER.

Il y a un peu plus d'un siècle, dit Paulding, la belle contrée arrosée par cette rivière (une petite rivière de Duchess Connty, New-York,) était au pouvoir d'une tribu d'Indiens maintenant éteinte ou mêlée à quelque autre peuplade barbare de l'ouest. A quelques centaines de pieds de l'endroit où cette rivière se jette dans l'Hudson, une famille de blancs s'était établie dans une cabane par une sorte de convention tacite avec la tribu à qui Stacy — tel était le nom du chef de la famille — avait su se rendre utile. Il était surtout lié d'amitié avec un vieil Indien nommé Naoman, qui venait souvent le voir. Les In-

diens n'oublient ni les injures ni les services qu'on leur rend. La famille de Stacy se composait de lui-même, sa femme, un petit garçon de cinq ans et une petite fille de trois.

Un jour, Naoman vint à la hutte de Stacy pendant l'absence de celui-ci, alluma sa pipe et s'assit. Il paraissait très-grave, soupirait quelquefois profondément, mais ne disait mot. La femme de Stacy lui demanda ce qu'il avait, s'il était malade. Il hocha la tête sans répondre, et partit bientôt. Le jour suivant il revint et fit la même chose. La femme de Stacy commença à trouver cela extraordinaire, et le rapporta à son mari qui lui conseilla de pousser le vieillard à une explication, la première fois qu'il reviendrait. En effet, la visite ayant été renouvelée le jour d'après, l'Européenne fut plus pressante que jamais. Enfin le vieil Indien dit :

— Je suis un homme rouge, et les visages pâles sont nos ennemis; pourquoi parlerais-je?

— Mais mon mari et moi nous sommes vos amis; vous avez mangé mille fois du sel avec nous; mille fois mes enfants se sont assis sur vos genoux. Si vous avez quelque chose qui vous tourmente, dites-le-moi.

— Si l'on sait que je vous l'ai dit, il m'en coûtera la vie, répliqua Naoman, et les femmes blanches ne gardent pas fidèlement les secrets.

— Essayez et vous verrez.

— Voulez-vous jurer par votre Grand-Esprit que vous ne le direz qu'à votre mari ?

— A qui voulez-vous que je le dise ?

— Mais consentez-vous à jurer?

— Je jure, par notre Grand-Esprit, que je ne le dirai qu'à mon mari.

— Dussiez-vous être tuée par ma tribu?

— Dussé-je être tuée par votre tribu.

Naoman lui dit alors qu'irrités par les empiétements de quelques-uns des blancs situés auprès des montagnes, les Indiens de sa tribu avaient résolu de massacrer cette nuit même tous les colons du voisinage. Il fallait envoyer chercher son mari, le prévenir du danger et se rendre en canot à Fisnkill aussi secrètement et aussi promptement que possible.

— Dépêchez-vous, dit Naoman en partant, et ne faites rien qui puisse éveiller les soupçons.

La pauvre femme alla chercher son mari qui pêchait, lui dit ce qui se passait; et comme il n'y avait pas de temps à perdre, ils se dirigèrent vers leur bateau qui était malheureusement plein d'eau. Il fallut du temps pour le vider; Stacy, cependant, se rappela qu'il avait oublié son fusil, et retourna le chercher. C'était encore laisser échapper des moments précieux, et la malheureuse famille eut à s'en repentir.

Les visites journalières de Naoman, sa gravité extraordinaire, avaient excité les soupçons chez plusieurs de sa tribu qui surveillaient, en conséquence, avec une attention particulière, les mouvements de Stacy. Un des jeunes Indiens, placé en sentinelle, voyant la petite famille sur le point de s'embarquer, courut donner l'alarme au village, à environ un mille de là.

Cinq sauvages réunis sur-le-champ descendirent vers la rivière et, démarant leurs canots, se mirent à la poursuite de Stacy qui, dans cet intervalle, avait fait du chemin. Ils gagnaient tellement sur lui, que deux fois il quitta sa rame pour prendre son fusil. Mais sa femme l'empêcha de tirer, en lui disant que s'ils finissaient par être faits prisonniers, ils n'auraient aucune grâce à espérer des sauvages. Il se désista donc, et se remit à ramer avec vigueur; la sueur coulait à grosses gouttes le long de son front. Tout effort fut inutile. On les atteignit à quelques pieds du rivage, et on les ramena au milieu des cris et des chants de triomphe.

Débarqués, les Indiens mirent le feu à la maison de Stacy, puis le traînèrent avec toute sa famille jusqu'à leur propre village. Là, les principaux vieillards, Naoman, entr'autres, s'assemblèrent en conseil. Les plus influents furent d'avis que quelqu'un de la tribu avait traîtreusement prévenu Stacy, l'homme blanc.

de l'entreprise projetée, puisqu'il avait pris l'alarme et s'était presque échappé. Les vieillards en tombèrent d'accord, et Naoman partagea cet avis. Stacy, interrogé par l'un d'eux qui parlait anglais et servait d'interprète, refusa de trahir son ami. On interpella ensuite sa femme, et pendant ce temps deux Indiens menaçaient les deux enfants de leurs tomahawks, pour lui arracher un aveu. Elle essaya d'éluder la vérité, en disant qu'effrayée par un rêve qu'elle avait eu la nuit précédente, elle avait persuadé à son mari de fuir. « Le Grand-Esprit ne daigne jamais parler en songe à un visage blanc, » répondit le vieil Indien. « Femme, tu as deux langues et deux visages. Dis la vérité, ou tes enfants périront certainement. » On amena près d'elle, à ces mots, le petit garçon et la petite fille, et les deux sauvages se tinrent prêts à exécuter leur mission sanglante.

— « Veux-tu, » dit l'Indien, « nommer l'homme rouge qui a trahi sa tribu? je te le demanderai trois fois. » Pas de réponse. « Veux-tu nommer le traitre? je te le demande pour la seconde fois. » La pauvre mère regarda tour à tour son mari, ses enfants et Naoman qui fumait sa pipe avec une gravité imperturbable. Elle se tordait les mains et pleurait, mais ne dit rien. « Veux-tu nommer le traître? c'est la troisième et dernière fois. » L'agonie de la pauvre femme était au comble. Elle chercha encore une fois à rencontrer le

regard de Naoman, mais ce regard était froid et insensible. Il y eut une pause d'un moment, puis les tomahawks furent levés sur les enfants qui conjuraient leur mère de ne pas les laisser massacrer.

« Arrêtez, » cria Naoman. Tous les yeux se dirigèrent vers lui. « Arrêtez, » répéta-t-il d'un ton d'autorité. « Femme blanche, tu m'as tenu parole jusqu'au dernier moment. C'est moi qui suis le traître. J'ai mangé le sel avec ces chrétiens, je me suis réchauffé à leur foyer, j'ai éprouvé leur bonté. C'est moi qui les ai prévenus du danger. Je suis un tronc desséché, sans feuilles, sans rameaux; abattez-moi si vous voulez; je suis prêt. »

Ce ne fut qu'un cri d'indignation. Naoman descendit la petite colline sur laquelle il était assis; il s'enveloppa dans son manteau de fourrures, et se soumit à son sort. Un coup de tomahawk l'étendit mort aux pieds de la femme blanche, dont le courage joint à ce sacrifice ne suffit pas pour sauver les autres victimes. Tous périrent. Comment? il est inutile de le dire. Leur souvenir s'est conservé près du ruisseau sur les bords duquel s'écoula toute leur existence, et qui porte encore aujourd'hui le nom de *Crique du meurtrier*.

RECONNAISSANCE D'UN INDIEN.

—

Pendant la guerre entreprise par les Français et les Indiens contre les colonies anglaises, James Pritchard, jeune Anglais, servait comme chirurgien dans un détachement de colons qui occupait un petit fort destiné à protéger le pays environnant. C'était au milieu de l'été. Amateur outré de la nature, poète par conséquent, Pritchard avait l'habitude d'aller respirer la brise du soir dans les bois d'alentour. Tenté, un jour, par la fraîcheur de l'air, il s'écarta un peu plus qu'à l'ordinaire du petit fort et entra dans une magnifique avenue formée par un groupe d'arbres gigantesques qui s'élevaient sur le bord d'un marais. Le soleil se couchait à l'ouest, environné de gloire, et la réverbération de la lumière dans les nuages, contrastée avec la sombre verdure du feuillage, éveillait chez notre jeune homme les sensations les plus agréables. Les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés vers la terre, il marchait lentement, bercé par ses pensées. Tantôt le coassement des grenouilles se prolongeait parmi les arbres; tantôt il était interrompu par le chant du *whip-poor-will* (1); alors un

(1) Espèce d'oiseau particulière aux Etats-Unis d'Amérique.

son aigu et un mouvement dans l'eau indiquaient que les artistes des marécages avaient été interrompus par leur voisin plus harmonieux. Tout à coup un *hum !* bien accentué, prononcé à côté de lui, arracha à sa rêverie Pritchard qui fut passablement surpris de voir devant lui un Indien, un chef assez élevé en dignité, à en juger par ses vêtements. Le chirurgien mit machinalement la main à la garde de son épée, seule arme qu'il portât sur lui; mais le sauvage l'arrêta, et lui faisant comprendre par des signes qu'il ne courait aucun danger, l'invita à le suivre. Voyant toute résistance inutile, persuadé d'ailleurs des intentions pacifiques de son guide, l'Européen obéit en silence. Une courte marche les amena à un wigwam élevé dans un endroit si retiré, que le meilleur chasseur eût passé devant sans le découvrir. Une femme y était couchée, évidemment l'épouse favorite du guerrier. Elle souffrait d'une maladie qui avait bravé les charmes les plus puissants des magiciens indiens et les qualités de leurs remèdes. Un sauvage ayant, pendant la chasse, remarqué un jour le chirurgien du fort cueillant des plantes, avait dit au chef qu'un grand médecin blanc se trouvait dans le pays; et celui-ci, après avoir transporté la malade à l'endroit où elle se trouvait, s'était mis en quête du médecin qu'il avait, comme nous l'avons vu, réussi à prendre.

Pritchard examina attentivement sa nouvelle

cliente; des remèdes grossiers avaient aggravé son mal; il la mit bientôt en convalescence à l'aide de quelques herbes. Le chef fut ravi; il combla le médecin des présents qu'il crut lui être les plus agréables, et le conduisit à une petite distance du fort où il le laissa pénétré de reconnaissance.

Quelque temps après, le fort fut attaqué par une horde de sauvages. Les assiégés firent des prodiges de valeur, et notre héros se distingua de la manière la plus brillante. Mille bras furent dirigés contre lui, mais, quoique blessé, il ne perdit pas la vie. Enfin, grâce à la supériorité du nombre, les ennemis restèrent vainqueurs. Ils se précipitèrent de tous côtés pendant la nuit sur la petite troupe affaiblie par la faim et la fatigue, et s'en rendirent facilement maîtres.

Pritchard était un des prisonniers; on le réservait à une mort lente et terrible, car ses exploits avaient excité chez les barbares le désir de la vengeance. On choisit pour lieu de la scène l'endroit où le chirurgien s'était trouvé surpris par le chef indien. Attaché à un arbre, entouré de combustibles amassés à la hâte, Pritchard n'avait déjà plus le sentiment de sa position. On allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'un guerrier se précipite, arrache la torche à celui qui la portait, et s'adresse à l'assemblée en accompagnant son discours des gestes particuliers à l'éloquence in-

dienne. L'effet de cette allocution fut surprenant. Ceux qui s'étaient montrés les plus empressés à préparer le supplice de la victime, se hâtèrent d'en arrêter l'exécution. Pritchard fut délié et remis entre les mains de son libérateur. C'était le chef dont il avait guéri la femme. Ce sauvage le conduisit parmi les siens, l'entoura de soins, et, lorsqu'il eut retrouvé la santé, le mit sous la protection des blancs.

Fatigué de ses aventures dans ces contrées barbares, Pritchard s'embarqua pour son pays natal. Il exerça honorablement sa profession et laissa à sa mort des manuscrits, parmi lesquels se trouve le récit que nous venons d'offrir à nos lecteurs.

ANGOISSE MATERNELLE.

—

Une femme indienne, accompagnée de son enfant, âgé d'environ sept ans, se rendait à travers la grève du lac Erie à un camp voisin. Le petit garçon témoigna une telle envie d'avoir des raisins sauvages qui poussaient sur le rivage, que la mère, pensant pouvoir arriver jusqu'à eux par le ravin, résolut de satisfaire ce désir.

Elle dit à son enfant de rester où il était, puis s'aventura dans les bois, et s'y enfonça plus loin qu'elle ne le voulait d'abord. L'enfant néanmoins s'amusait à chercher des coquillages sur la grève, mais les eaux du lac, en s'élevant, lui rendirent impossible tout retour vers l'endroit où il avait quitté sa mère.

Celle-ci accourut à ses cris, et, au lieu de descendre le ravin, arriva au bord du précipice d'où la voix semblait partir. En regardant au-dessous d'elle, elle aperçut son fils luttant contre les vagues et s'efforçant en vain de gravir la rive qui avait cinquante pieds de hauteur perpendiculaire et était fort glissante ; nul moyen de lui porter secours. Elle allait se précipiter du sommet sur lequel elle se trouvait, quand elle vit l'enfant saisir un tronc d'arbre qui était tombé dans le lac, et grimper sur une des branches. Il était là, presque hors de portée des vagues, tandis que la mère, en proie à toutes les agonies du désespoir, ne savait si elle devait retourner au camp chercher du secours ou rester là. Cependant la nuit arrivait, il était impossible de traverser les bois au milieu de l'obscurité, et elle résolut d'attendre au moins le lever de la lune.

Assise durant une heure entière au haut du précipice, elle entendait les cris de son fils dominer le grondement des eaux; mais lorsque la lune se fut levée, elle ne l'aperçut pas. Convaincue qu'il était

mort, elle se jeta, désespérée, sur l'herbe. Bientôt après, quelques paroles en langue indienne vinrent frapper son oreille :

— Maman, je suis ici ; secours moi.

La pauvre mère se releva et vit son fils qui s'accrochait à la rive; elle s'élança pour lui saisir la main, mais le sol céda sous les pas de l'enfant, et il retomba dans le lac où il périt au milieu des flots.

TOTAPIA ET HOCKTANLUBEE, OU JENNY ET SON FILS TOM.

Jenny était la femme d'un Choctaw, qui tua, il y a vingt ans, un Indien de sa tribu. Il se sauva à travers le Mississipi jusque dans la Louisiane, où ceux qui le poursuivaient l'attrapèrent et le mirent à mort. Jenny, avec quatre où cinq petits enfants, dont Tom était l'aîné, s'établit par la suite dans le voisinage de St-Francisville (Louisiane) où vivait une veuve riche et charitable, qui devint l'amie et la bienfaitrice de Jenny.

Tom avait environ vingt-cinq ans lorsqu'il tua un vieil Indien. Suivant la coutume du pays, il fut con-

damné à mort. Le jour fixé pour son exécution arriva, les amis du meurtrier se réunirent, ceux de la victime s'assemblèrent aussi, et tout était prêt pour infliger au criminel le supplice auquel l'assujettissait la loi.

Dans ce moment, Jenny, la mère, perça la foule jusqu'à l'endroit où son fils attendait la mort à côté des instruments déjà préparés. Elle s'adressa aux chefs et à l'assemblée, demandant à mourir à la place de son enfant.

—Tom est jeune, disait-elle ; il a une femme, des enfants, des frères et des sœurs qui réclament de lui des avis et du soutien. Je suis vieille ; les jours qui me restent sont en petit nombre, et je ne puis plus faire que peu de chose pour ma famille. La vie de mon fils a plus de prix que celle de l'homme qu'il a tué; il est honteux de prendre une chemise neuve pour une vieille chemise.

L'offre magnanime de Jenny fut acceptée, et on lui accorda quelques heures pour se préparer à la mort. Pendant cet intervalle, elle se rendit à la maison de Mme T., son amie. Cette dame ignorait ce qui s'était passé, et Jenny ne lui dit pas qu'elle devait périr à la place de son fils. Elle était venue, dit-elle, demander pour son enfant un cercueil et un drap mortuaire.

— Quand le soleil sera là, ajouta-t-elle en désignant une certaine hauteur, Tom mourra.

Mme T. lui promit ce qu'elle désirait, et lui demanda de quelle longueur devaient être le cercueil et les autres accessoires.

— Qu'ils soient faits à ma taille, répondit Jenny, ils seront bons pour mon fils.

Jenny se rendit ensuite au camp, où tout était prêt pour son exécution. Bientôt un messager informa Mme T. de ce qui se passait au camp, et lui dit que Jenny allait mourir dans l'instant. Espérant la sauver, Mme T. se hâta de se rendre sur le lieu de l'exécution. Jenny la vit venir; craignant son intervention, elle saisit le canon du fusil que tenait le bourreau, et pria celui-ci de faire son devoir sans plus tarder. Il obéit, et la malheureuse tomba morte.

Pendant cinq ans après cette catastrophe, Tom fut en butte aux insultes et aux railleries des amis du vieillard qu'il avait assassiné.

— Poltron, lui disait-on, laisser ta mère mourir pour toi. Toi craindre de mourir, toi lâche.

Tom ne put supporter ces reproches; et, rencontrant peu de temps après un des fils de sa victime à quelque distance de sa demeure, il tua d'un coup de couteau cet Indien qui l'avait outragé plus que tous les autres. A son retour, il montra son arme sanglante,

confessa son crime, et dit à ses amis qu'il ne voulait pas vivre pour s'entendre traiter de lâche.

— On m'a dit que je craignais la mort. Vous verrez maintenant que je sais l'affronter comme un homme.

Le jour de son exécution fut fixé au lundi, à midi. Il arriva enfin. Un grand nombre d'Indiens des deux sexes se réunirent à l'heure et au lieu indiqués. Les hommes, à l'exception des deux frères de Tom, allumèrent leurs pipes, et se mirent à fumer d'un air insouciant. Les femmes achevaient le linceul destiné à Tom.

Le condamné cependant examinait son fusil à diverses reprises, et se couchait dans sa fosse pour voir si elle correspondait bien à sa taille.

Quand le linceul fut terminé, on le lui passa, et il le mit par-dessus le seul vêtement dont il était couvert. Il attacha sur ses bras des manches de calicot, et autour de chaque épaule un mouchoir de soie noire qui se croisait sur sa poitrine, tandis qu'un troisième enveloppait sa tête. Ses longs cheveux étaient retenus par un ruban bleu, une aune ou deux du même ruban entouraient chaque bras au-dessus du coude.

Sur ces entrefaites, la femme du vieux chef se leva et entonna le chant des funérailles, après quoi Tom donna une poignée de main à tous les assistants.

Comme il était près d'un de ses voisins, un blanc, il lui dit :

— Adieu : vous plus me voir dans ce monde; quand vous mourir, vous me voir.

— Où allez-vous, Tom? répliqua le voisin.

— Je vais trouver ma mère.

— Où est votre mère?

— Dans un bon lieu.

— Mais, Tom, pourquoi ne pas attendre? Peut-être les amis du jeune homme accepteront-ils une rançon? Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous sauver.

— Non, répondit Tom, je veux mourir.

Personne n'avait demandé sa mort, car tous les parents de la victime, qui auraient pu regarder leur honneur ou leur devoir comme engagé dans cette affaire, demeuraient à quarante ou cinquante milles de là.

On recommença une seconde, puis une troisième fois, le chant funèbre et les adieux, après quoi Tom s'approcha de sa femme, âgée de dix-huit ans, qui tenait dans ses bras un petit enfant, tandis qu'un second de trois ans était à ses côtés. Il lui présenta le couteau sanglant qu'il avait constamment tenu à la main. Elle se détourna un instant pour cacher ses larmes, puis lui prit l'arme avec un sourire forcé.

La sœur de Tom était assise près de sa femme; elle

offrait la peinture vivante de la douleur. Il donna sa pipe à son plus jeune frère, qui s'efforçait de dissimuler ses angoisses. Tom but ensuite un peu de whisky mêlé à de l'eau, jeta la bouteille à terre, chanta quelques paroles en choctaw, et courut enfin à sa fosse, sautant et dansant.

Il avait déclaré que nul ne lui ôterait la vie, et son fusil se trouvait disposé de telle sorte qu'il pouvait être son propre bourreau. Tous les préparatifs étant terminés, il lâcha la détente, et la charge du fusil lui traversa le cœur. Il tomba mort sur-le-champ.

Tom avait prié ses amis de rester impassibles, afin de ne pas l'ébranler dans sa résolution. Ils exécutèrent aussi bien qu'ils purent ses dernières volontés, mais en le voyant sans vie leur douleur éclata, et ils donnèrent un libre cours à leurs sanglots.

POUVOIR DE L'IMAGINATION.

Hearne rapporte un exemple frappant du pouvoir de l'imagination. C'était pendant son séjour au milieu des Chipeways ou Indiens du nord.

Matonabbée, un de leurs chefs, m'avait prié de

tuer un de ses ennemis, qui demeurait à cette époque à plusieurs centaines de milles de là. Pour lui faire plaisir, et ne croyant commettre aucun mal, je dessinai sur un morceau de papier une esquisse grossière représentant deux hommes luttant ensemble. L'un dirigeait la pointe d'une baïonnette sur la poitrine de l'autre.

— Ceci, c'est moi, dis-je à Matonabbée, en lui indiquant la figure armée de la baïonnette; l'autre, c'est votre ennemi.

Vis-à-vis de ces deux hommes je dessinai un pin, au-dessus duquel je plaçai un œil humain, tandis qu'un bras semblait sortir du tronc de l'arbre. Je remis le tout à Matonabbée, en lui recommandant de l'exposer publiquement.

L'année suivante, lorsqu'il revint trafiquer, il me dit que son ennemi était mort. Il jouissait d'une parfaite santé quand il apprit ce qui s'était passé; mais bientôt après il devint sombre, refusa toute espèce de nourriture, et mourut au bout de quelques jours.

INTRÉPIDITÉ DE DEUX ENFANTS.

—

En 1793, deux petits garçons du nom de Johnson, âgés l'un de douze, l'autre de neuf ans, jouaient un jour sur le bord occidental d'une petite crique, à quelques milles de Wheeling, dans l'Etat de Ohio. Ils aperçurent à une certaine distance deux hommes, et virent en s'approchant d'eux qu'ils étaient tombés entre les mains des Indiens. Toute fuite devenait impossible.

Les Indiens les emportèrent à six milles de distance dans les bois, où ils firent du feu et se préparèrent à passer la nuit. Posant leurs carabines et leurs tomahawks contre un arbre, ils s'endormirent, chacun avec un enfant sur son bras.

Les petits prisonniers étaient trop effrayés pour dormir. L'aîné remua; voyant l'Indien tout à fait endormi, il se dégagea insensiblement, alla raviver le feu qui commençait à s'éteindre; puis, comme ces sauvages ne s'éveillaient pas, il se hasarda à dire quelques mots à son frère qui se glissa aussi hors des bras de son maître.

— Nous pourrons, je crois, tuer ces Indiens, dit l'aîné au plus jeune, et nous sauver. Le plus jeune convint de faire un essai. L'aîné prit donc une des carabines, en appuya le canon sur un petit morceau de bois à la portée de la tête de l'un des Indiens, et dit à son frère de lâcher la détente au moment où il le verrait frapper l'autre d'un coup de tomahawk.

Au signal donné, la charge de la carabine abattit le bas de la figure de l'Indien, qui tomba sans connaissance. L'aîné des deux frères ne fut pas d'abord aussi heureux, car il se servit du mauvais côté de son tomahawk; mais il vit bientôt sa méprise, renversa le sauvage qui s'était levé, et ne cessa de le frapper que lorsqu'il l'eût tué. Puis il rattrapa son frère qui avait ramassé l'autre carabine, et prit la fuite.

Quand ils eurent trouvé le sentier qu'ils se rappelèrent avoir déjà traversé, l'aîné mit son chapeau sur un buisson afin de pouvoir reconnaître l'endroit le jour suivant. On retrouva l'Indien tué à coups de tomahawk près du lieu où les enfants l'avaient laissé. L'autre n'était plus là, mais la trace de son sang à travers les bois le fit découvrir. Comme il ne se sentait pas même la force de faire feu sur ses ennemis, on le laissa s'échapper. Il périt probablement de ses blessures.

Ces deux Indiens avaient été envoyés pour choisir un bon point d'attaque, et un corps de guerriers, sta-

tionné dans le voisinage, devait se diriger d'après leurs indications.

DAVID MORGAN.

Un homme nommé David Morgan, qui vivait autrefois au fond de la Pensylvanie, se réfugia, devant les attaques des Indiens, dans une forteresse peu éloignée de la rivière de la Monongahela.

A un mille de cette forteresse il avait une plantation. Il y envoya un jour quelques-uns de ses enfants. Après leur départ, craignant qu'il ne leur arrivât quelque mal, il se mit en marche pour les rejoindre, et, arrivé en vue de ses enfants, dans un champ, il aperçut deux Indiens qui se dirigeaient vers eux; sur quoi, il leur cria de se sauver.

Les Indiens, alors, se mirent à sa propre poursuite. Agé de soixante ans, et infirme, il vit qu'il ne pouvait pas fuir et chercha à se défendre. Il était armé d'une bonne carabine; il se retourna et avança jusqu'à une petite distance des Indiens, afin de s'abriter sous un arbre.

Ce mouvement inattendu obligea les sauvages à

s'arrêter. L'occasion était bonne pour tirer, et Morgan en profita si bien que l'un des Indiens tomba mort. L'autre, voyant le fusil déchargé, s'élança à l'instant, et étant plus agile que son adversaire, fut bientôt à quelques pas de lui, quoique Morgan courût avec toute la vitesse possible. A cette distance, l'Indien fit feu; mais heureusement le coup ne porta pas.

Morgan alors affronta son antagoniste qui, levant son tomahawk, allait en frapper mortellement le vieillard; mais celui-ci reçut la lame sur son fusil dont le canon se brisa près de la batterie; en même temps le tomahawk lui emporta le petit doigt de la main gauche et blessa l'autre.

Les deux ennemis se précipitent l'un sur l'autre; l'Indien tombe. Cependant, un instant après, c'est Morgan qui se trouve sous le gigantesque sauvage, et celui-ci, poussant un cri affreux ainsi que le font tous ces barbares quand ils regardent la victoire comme certaine, cherche à tirer son couteau de sa poche. Mais un tablier de femme, qu'il y avait mis après l'avoir volé dans une maison voisine, l'arrête. Morgan, sur ces entrefaites, saisit entre ses dents un des doigts de l'Indien, et le mord avec tant de force que le sauvage ne sait plus que faire.

Il parvient, néanmoins, à saisir son couteau, mais, au moment où il le tire du fourreau, Morgan le lui

arrache. Tous deux étaient debout alors; l'Indien fait de vains efforts pour se dégager, et Morgan, retenant toujours le doigt de son ennemi, lui plonge en même temps son couteau dans le ventre.

AUDACE D'UN ENFANT.

Il y a un demi-siècle, un colon du nom de Woods se retira avec sa famille dans l'ouest, et, afin de procurer de bons pâturages à ses troupeaux, il éleva sa cabane à quelque distance de tout établissement européen.

Un jour, obligé de sortir pour affaires, il ne laissa à la garde de la maison que sa femme, sa fille, âgée d'environ dix ans, et un nègre boiteux.

Le matin suivant, de bonne heure, Mme Woods aperçut à quelque distance du logis sept ou huit Indiens en embuscade. Elle fuit aussitôt, mais un des sauvages qui l'avait poursuivie entra avec elle et attaqua le nègre. Mme Woods barricada la porte afin d'empêcher les autres de suivre leur compagnon. Cependant, une lutte s'était engagée entre le nègre et l'Indien. Tous deux tombèrent; voyant qu'il avait

le dessous, le nègre dit à la petite fille de saisir la hache et de tuer le sauvage. Un premier coup, appliqué sur le dos, blessa gravement l'Indien; d'un second, l'enfant lui abattit la tête. Alors le nègre dit à sa maîtresse, qui gardait la porte, de faire entrer les autres un à un, et qu'ils auraient tous le même sort. Heureusement un détachement de blancs, de la plantation voisine, vint à leur secours. Ils firent feu sur les Indiens et en tuèrent un. Le reste prit la fuite.

UNE JUSTE RÉCOMPENSE.

—

Vers la fin de 1786, un parti d'Indiens attaqua dans le Kentuchy une famille composée d'un jeune homme, sa mère et ses trois sœurs. Au rez-de-chaussée demeurait la vieille dame et une de ses filles; au-dessus était l'appartement du jeune homme, dont les deux autres sœurs occupaient une cabane voisine.

Les deux bâtiments furent attaqués à la fois. Le jeune homme s'échappa par le toit, donna l'alarme, et un détachement se rassembla bientôt sous les ordres du colonel Edwards. En arrivant à la maison,

cette petite troupe ne trouva que le cadavre de la mère et de deux de ses filles; la troisième avait été enlevée

Heureusement il était tombé un peu de neige, et la poursuite des fugitifs put s'effectuer avec promptitude. Arrivés à une certaine distance, le chien d'un des Européens, qui courait en avant, aboya comme s'il avait trouvé quelque chose. On hâta le pas, et l'on trouva expirante la jeune fille qu'on croyait prisonnière.

Cependant elle put encore tendre la main à son frère; celui-ci resta près d'elle avec plusieurs autres pour en prendre soin. Le reste se hâta de se remettre à la poursuite des Indiens. Ils eurent bientôt surpris les sauvages qu'ils massacrèrent. Retournant ensuite à l'endroit où la jeune femme avait été laissée, ils virent qu'elle avait, dans l'intervalle, rendu le dernier soupir. Le lendemain matin, ils transportèrent le corps au lieu où le premier combat s'était passé, afin de rendre à tous les morts les honneurs de la sépulture. Pendant que l'on creusait les fosses, quelques chiens, qui avaient accompagné le détachement, aboyèrent d'une manière si étrange à la vue d'un tronc d'arbre abattu dans l'eau, que les hommes firent une recherche de ce côté-là. A leur grande surprise, ils trouvèrent les cadavres de deux Indiens, tués probablement par les jeunes femmes dans la

cabane, et que leurs camarades avaient sans doute cachés dans cet endroit.

Ainsi, pas un ne survécut pour rapporter aux siens la fatale nouvelle qui prouva que ceux qui versent le sang périront eux-mêmes.

JUSTICE INDIENNE.

Vers 1793, deux Indiens remarquables, l'un par sa taille, l'autre par sa force et son activité, vivaient à Le Chien, village indien, environ neuf milles plus haut que Montréal.

Se rencontrant l'un et l'autre un jour devant un tiers, dans la rue, le premier insulta le second, le traitant de lâche, et lui dit que sous tous les rapports il était son supérieur. Furieux au point de ne pouvoir plus se contenir, celui-ci répondit :

— Vous m'avez grossièrement outragé, mais voilà ce qui vous empêchera de recommencer. Et au même instant, il le tua d'un coup de couteau. L'alarme se répandit bientôt dans le village, une foule d'Indiens se rassembla, et le meurtrier, assis par terre à côté

de sa victime, attendit tranquillement son sort. Il devait compter sur une fin immédiate, car tout le peuple criait : « Tuez-le! tuez-le ! »

On n'osa cependant pas mettre la main sur lui, quoiqu'il se fût placé de manière à recevoir facilement un coup de tomahawk; mais on le laissa tranquille après avoir emporté le cadavre. N'ayant pas trouvé là le sort auquel il s'attendait, il se leva et alla se coucher dans un endroit plus fréquenté du village, espérant être mis à mort plus vite; mais les passants le regardèrent et s'éloignèrent. Convaincus que sa vie ne lui appartenait plus et désirant être délivré de ses inquiétudes, il prit la résolution de se rendre auprès de la mère de celui qu'il avait tué. Elle était veuve et avancée en âge. Il lui adressa la parole en ces termes :

— Femme ! j'ai tué ton fils; il est vrai qu'il m'avait insulté; mais encore était-il à toi, et sa vie t'était précieuse. Je viens donc me rendre à ta discrétion. Fais de moi ce que tu voudras, et délivre-moi promptement de ma misère.

— Tu as tué mon fils! répondit la femme, mon bonheur et le soutien de mes vieux jours. Mais t'arracher la vie en retour ne serait ni améliorer ma position, ni me procurer un avantage. Si tu veux me donner ton fils à la place du mien, tout sera effacé.

—Mère! répartit le meurtrier, mon fils n'est qu'un

enfant de dix ans qui, loin de t'être utile, ne serait pour toi qu'une charge et un embarras. Mais moi, je suis capable de te soutenir et de prendre soin de toi : si tu veux me recevoir comme ton fils, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour te rendre la vie heureuse.

La femme consentit, adopta l'Indien, et reçut chez elle toute sa famille.



CHAPITRE VIII.

Détroit. — Séparation. — Voyage dans le désert. — Pêche. — Souper. — Anecdotes racontées par Wah-pa-ko-las-kuk. — Daniel Malcolm. — Stratagème d'un Indien Pequot. — Dekker-re, le chef Winnebago.— Anecdote racontée par M. Powell. — Fléazar Williams. — Le Faucon-Noir. — La Prairie. — Un incendie dans le désert.

Un vieux fort dont le canon a souvent grondé pendant les guerres de la révolution ; çà et là une pauvre cabane appartenant à quelques Français ; plus loin, enfin, le panorama d'une petite ville élégante et bien bâtie, située sur la rive occidentale du fleuve qui réunit le lac Huron et le lac Erié, — voilà

Détroit. La population est de 3,000 habitants. Les rivages au-dessus et au-dessous de la ville sont habités par des Français, descendants des marchands de pelleterie, qui s'établirent les premiers au milieu des Indiens de cette contrée; on en trouva un fort grand nombre dans les environs, jusqu'au lac Saint-Clair. Fondé en 1701, assiégé, pris, brûlé, perdu tour à tour par les Anglais, les Français et les Américains, Détroit est aujourd'hui un chef-lieu important qui fait communiquer avec les Etats de l'est le pays des lacs supérieurs.

Après avoir pris congé de M. Whiting, les six voyageurs se rembarquèrent sur un second bateau à vapeur, *l'Orion*, qui remontait jusqu'à l'île de Mackinan, dans le lac Huron. A mesure qu'on se dirige vers le nord, on voit s'effacer peu à peu la civilisation européenne; ce grand navire, avec ses deux roues à palettes, sa cheminée vomissant une fumée noire et épaisse, rassemblait autour de lui un concours immense de curieux; des canots chargés de figures cuivrées et grimaçantes se lançaient, rapides comme des flèches jusque dans le sillage de *l'Orion*, et l'Indien, couvert de son pagne (1) crasseux, se

(1) Vêtement partant de la ceinture et descendant jusqu'aux genoux.

demandait quel Manitou (2) bienfaisant conduisait vers les contrées lointaines ces aventureux visages pâles.

Un plan d'excursion avait été discuté et convenu entre les chasseurs. Pam-a-hò, M. Fincham et M. Wilson devaient poursuivre leur route jusqu'à l'île de Mackinnan, où ils attendraient M. Powell et Wah-pa-ko-las-kuk, qui voulaient montrer à George les célèbres chutes de Ste-Marie et le pays environnant. Il fallut donc se séparer. George et ses deux amis quittèrent l'Orion et montèrent dans un canot qui les conduisit au rivage. Leur absence devait être de trois jours seulement; le quatrième les verrait de retour à la station de Mackinnan. Il serait difficile de décrire la joie de notre jeune ami quand il vit l'existence nomade du désert prête à commencer pour lui. L'*Orion* semblait le dernier lien qui l'attachât au monde civilisé; et déjà l'on ne pouvait plus distinguer le bateau à vapeur que comme un point dans l'espace. M. Powell, Wah-pa-ko-las-kuk et George se mirent en route. Ils avaient à traverser une forêt immense, dont le feuillage vert commençait à se dorer des teintes du soleil couchant. Ici des galeries naturelles d'arbres magnifiques laissaient à peine pénétrer quelques rayons affaiblis; là c'était une clairière qui s'ou-

(1) Dieu des sauvages de l'Amérique.

vrait tout à coup devant les pas du voyageur. On entendait les branches céder sous le poids d'un singe ou d'un écureuil, et le *whip-poor-will* s'envolait, effrayé par les trois chasseurs. La marche fut longue; George sentit enfin l'appétit lui venir, et il se hasarda à demander si l'on ne comptait pas souper.

WAH-PA-KO-LAS-KUK. — Sans doute; dans une demi-heure d'ici nous arriverons sur le bord d'une rivière, où nous trouverons assez de poisson pour faire un excellent repas.

M. POWELL. — Puis je vois ici de quoi composer un dessert dans les règles. Allons, George, ramasse-nous des fraises, pendant que je grimpe sur ce chinquapin pour le mettre à contribution.

GEORGE. — *Chinquapin*! c'est donc ainsi qu'on nomme les châtaigniers par ici?

M. POWELL. — Oui; mais cet arbre, ainsi que tu dois le voir, est plus petit que les châtaigniers ordinaires.

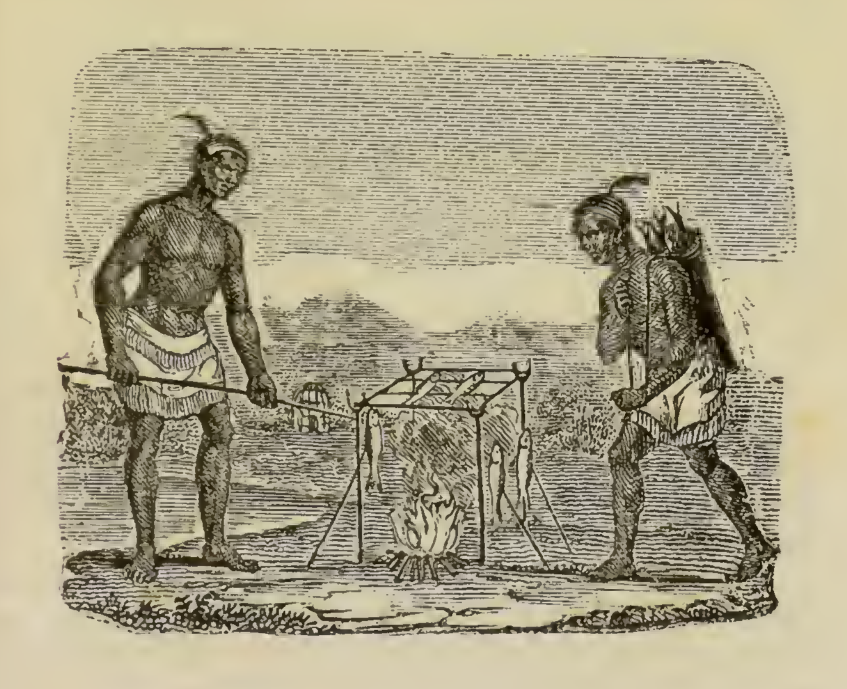
Abondamment pourvus de fruits, nos voyageurs poursuivirent leur route et aperçurent bientôt la rivière dont avait parlé Wah-pa-ko-las-kuk. C'était déjà quelque chose; mais comment prendre le poisson? George avait bien entendu dire qu'on chassait certains animaux avec le filet; il était loin de se douter

qu'il fût possible, par contre, de pêcher à l'aide d'une lance.



C'est pourtant ce qui se pratique chez les Indiens, ainsi qu'on le voit par la gravure ci-dessus, où, du reste, se trouve aussi un exemple de la pêche au filet.

Quant à la cuisson du repas, rien de plus facile.



Il suffit, comme vous voyez, d'une douzaine de baguettes et d'un peu d'adresse pour suppléer à toutes les ressources de la cuisine moderne.

George trouva le souper délicieux. Wah-pa-kolas-kuk raconta des anecdotes relatives aux hommes

rouges, et M. Powell donna d'autres détails sur les missions américaines.

ANECDOTES RACONTÉES PAR WAH-PA-KO-LAS-KUK.

—

DANIEL MALCOLM, OU SUNGURNUMBY.

Parmi les premiers colons qui s'établirent à Brunswick (Maine), était Daniel Malcolm, d'un courage à toute épreuve, et ennemi déclaré des Indiens, qui lui donnèrent le nom de Sungurnumby, c'est-à-dire homme très-fort.

Au commencement du printemps, cet homme se hasarda seul dans la forêt pour y fendre du bois, ne craignant pas, à cette époque si peu avancée de la saison, la rencontre des Indiens. Pendant qu'il était à travailler, et comme il avait enfoncé un coin jusqu'au milieu d'une bûche, il fut surpris par les Indiens, qui vinrent sur lui à l'improviste et s'assurèrent de son fusil.

— Sungurnumby, dit le chef, maintenant moi avoir vous; moi désirer vous longtemps; vous long-

temps parler de l'Indien ; vous le tourmenter; moi avoir vous maintenant; vous venir en haut du fleuve jusqu'au Canada.

— Bien, dit Malcolm avec le plus grand sang-froid, vous me tenez, c'est vrai ; mais aidez-moi à ouvrir cette bûche avant que nous nous mettions en route.

Les Indiens, — ils étaient cinq — y consentirent. Alors Malcolm introduisit dans le bois un énorme coin, qu'il substitua à ceux plus petits qu'il avait déjà enfoncés, puis il dit aux Indiens de mettre leurs doigts dans la fente pour ouvrir le morceau. Ils le firent effectivement. Chassant alors tout à coup son coin, le bois se referma sur les doigts des Indiens, qu'il fit ainsi prisonniers.

STRATAGÈME D'UN INDIEN PÈQUOT.

—

Parmi les traits saillants du caractère indien, on remarque surtout l'esprit de ruse et de stratagème.

Dans une de ces guerres si fréquentes entre les différentes tribus indiennes, un Pequot fut poursuivi par un Narragansett. Il se cacha derrière un rocher, et, mettant son bonnet au bout de son fusil, l'éleva

juste au-dessus du rocher, de sorte que de l'autre côté on ne voyait que le bonnet.

Le Narragansett qui se trouvait à quelque distance, voyant le bonnet et supposant qu'il couvrait la tête du Pequot, se glissa doucement jusqu'auprès et fit feu. Mais il vit bientôt que sa poudre était perdue. Le Pequot, dont le fusil était chargé, coucha son ennemi en joue et le tua.

DEKKER-RE, LE CHEF WINNEBAGO.

En 1827, les Winnebagos se soulevèrent contre les Américains. Dekker-re était un de leurs chefs les plus distingués. Dans une rencontre à la prairie du Chien, il fut fait prisonnier avec plusieurs autres de sa tribu. Le colonel Selling, officier américain qui commandait la station, jugeant que les meurtres commis en cet endroit par les Indiens sur ses compatriotes demandaient vengeance, envoya un messager leur dire que, si dans dix jours les assassins n'étaient pas livrés, on fusillerait Dekker-re et ses compagnons. Cette menace fut faite en présence de Dekker-re lui-

même; il se tourna vers l'officier et lui dit qu'il avait deux femmes et des enfants; mais que, si le bien de sa nation exigeait sa mort, il la subirait sans crainte.

Le temps s'écoulait et le jour fatal approchait; cependant aucune réponse n'avait été faite au message. Peu accoutumé à la réclusion, Dekker-re sentait sa santé faiblir, et il demanda la permission d'aller se baigner dans la rivière. Le colonel Selling, à qui il s'adressa, lui répondit affirmativement, mais en lui rappelant que son honneur était en jeu. Il n'en fallut pas davantage au noble Dekker-re.

Comme il se rendait à la rivière, quelqu'un lui dit qu'il avait une belle occasion pour se sauver. L'Indien répondit d'un air de mépris :

— Je ne suis pas de tels avis; j'estime mon honneur plus que mon existence.

Après s'être baigné, il revint tranquillement, selon sa promesse. Le temps fixé pour la restitution des meurtriers s'écoula, et l'heure de la mort avait presque sonné pour Dekker-re.

Heureusement un officier supérieur arriva, on lui raconta le fait, l'exécution fut contremandée, et le brave Dekker-re mis sur-le-champ en liberté avec ses compagnons.

MYTHOLOGIE DES CHACTAS.

—

Il y a, selon ce peuple, des divinités qui président sur la race humaine et sur chaque espèce d'animaux. Aussi sages que puissantes, ces déités prétendues, même celles qui régissent l'espèce d'animaux la plus inférieure, peuvent contrarier l'homme dans tout ce qu'il fait, ou le revêtir d'une puissance illimitée. L'influence qu'on leur suppose correspond avec l'élément qu'elles habitent; celles, par exemple, qui habitent les étangs peuvent accorder le pouvoir de faire tomber la pluie pendant la sécheresse; et les individus qui ont reçu ce pouvoir sont nommés faiseurs de pluie. C'est à celles qui règnent sur les serpents et autres bêtes venimeuses que les sorciers doivent leur art funeste, et la puissance qu'ils exercent sur les hommes pour les tourmenter et les faire périr. Les *présidents* d'espèces prennent leur nom de la classe à laquelle ils appartiennent, en ajoutant une épithète qui désigne la dignité qui leur est propre. Ils sont invisibles, hormis dans certaines occasions, où ils se révèlent aux personnes qu'ils doivent inspirer. Les chasseurs, les guerriers, les *Faiseurs de pluie*

les plus célèbres, leur doivent les facultés éminentes qui les distinguent : ils reçoivent à certaines époques la visite du *Grand-Loup*, ou du *Grand-Taureau-Grenouille*, ou du *Grand-Serpent*, ou des *Petits-Hommes-des-Bois*, et après être demeurés quelque temps sous leur influence, ils reparaissent au milieu des hommes, revêtus de pouvoirs extraordinaires !

Un Indien ivre qui revenait chez lui vers le soir se vit arrêté, disent les Chactas, par le *Grand-Taureau-Grenouille*, animal affreux et d'une grandeur énorme, qui le lia d'abord pieds et mains, et vomit ensuite sur lui une telle quantité d'eau, que le pauvre Indien en fut tout submergé. Le monstre lui apprit d'abord à nager et à exécuter avec aisance toutes sortes d'évolutions, il lui apprit aussi à mourir, ce que le docile Indien fit avec la même facilité ; revenu bientôt après à la vie, le Chactas passa le reste de la nuit à faire divers exercices dans l'élément liquide jusqu'au lendemain matin, où la liberté lui fut rendue. Depuis lors il fut célèbre entre les *Faiseurs de pluie* du pays.

ANECDOTE RACONTÉE PAR M. POWELL.

—

ÉLÉAZAR WILLIAMS.

Pendant les guerres que les Français soutinrent autrefois dans ce pays, la ville de Deerfield, dans le Massachusets, fut pillée et brûlée par les Indiens alliés de la France. Des centaines de familles anglaises furent massacrées. Dans le nombre se trouvait celle du missionnaire Williams, homme plein de zèle et de piété, qui remplissait depuis plusieurs années les fonctions de pasteur auprès des colons écossais. Une petite fille, son plus jeune enfant, échappa à la mort et fut emmenée par les sauvages. Elle fut bientôt la favorite de l'Indienne chargée de l'élever. Indienne elle-même, elle grandit au milieu des jeunes filles de la tribu, et devint femme d'un chef du Bas-Canada. Son sort fut longtemps ignoré; enfin on la découvrit au milieu des sauvages, et on lui persuada d'aller avec son mari voir ses parents du Massachusets. Elle en fut accueillie avec l'affection la plus vive; mais rien ne put lui persuader de quitter sa tribu pour s'établir chez les blancs. Le chef indien,

voulant cependant perpétuer dans sa maison le souvenir de son beau-père, adopta le nom de *Williams*.

Vers le commencement de ce siècle, deux de ses petits-fils, Eléazar et John, furent envoyés, encore enfants, dans une école du Massachusets, pour y recevoir une éducation chrétienne auprès de leurs parents. Leur père, qui les amena, portait, ainsi que ses deux fils, un riche costume indien. Une pièce d'étoffe était jetée autour de leurs épaules, et attachée à l'aide d'une ceinture de corail, à laquelle pendait un long couteau; leur tête était ornée de plumes. Rien de plus plaisant que les premiers essais des jeunes Indiens pour prononcer les lettres de l'alphabet. Quand les petits blancs de l'école s'avisaient de rire de leur peu de succès, ils les regardaient avec une expression sauvage. A force de patience, le maître chargé de les instruire réussit cependant à leur faire faire des progrès remarquables, et ils finirent par se concilier l'affection générale par leur bonne conduite. L'aîné se distingua surtout par ses heureuses dispositions; il termina ses études dans une école de théologie, et se rendit, en 1815, comme missionnaire, au milieu de la tribu des Onéidas, qui habitait l'état de New-York. Il dirigea en leur nom les négociations avec le gouvernement, relatives à leur émigration au nord-ouest. Comme Moïse, chef temporel et spirituel de son peuple, il l'intro-

duisit, comme Josué, dans la terre promise, et s'y établit avec lui.

M. Powell parlait encore, quand Wah-pa-ko-las-kuk se leva tout à coup, et lui fit signe de garder le silence.

— Qu'y a-t-il? demanda le trappeur.

— Un cheval !... Les Sacs errent à travers la solitude, et le Faucon-Noir cherche un asile.

— Ami ou ennemi?

— Ami. Assez longtemps les couteaux ont été tirés contre les longs poignards. La pipe de l'amitié est allumée.

Sur une hauteur qui dominait les voyageurs paraît un cavalier. Il porte une tunique de peau de mouton ornée de peintures grossières et de la dépouille d'un porc-épic. Les plumes d'aigle, dont sa coiffure est formée, descendent jusqu'à ses pieds; elles sont surmontées de deux cornes de bison artistement polies. Des mocassins en daim brodé lui servent de chaussure; il tient une lance, un arc, un couteau à scalper; son tomahawk et son carquois reposent sur ses épaules; enfin une pipe en terre rouge, une *blague* à tabac et un bouclier complètent ce costume. Le Faucon-Noir, chef de la tribu des Sacs, car c'était lui, s'approcha des voyageurs qui se levèrent tous pour le recevoir. Wah-pa-ko-las-kuk l'invita à s'asseoir près du feu, et lui demanda où il allait.

— A mon wigwam, répliqua le Faucon-Noir;—un mille plus loin, de l'autre côté de la rivière. Si ces visages pâles sont des amis, pourquoi ne viendriez-vous pas manger du sel avec moi, et fumer la pipe de l'amitié? Cette proposition, communiquée à M. Powell, est acceptée par lui. Les voyageurs éviteront ainsi le désagrément d'une nuit passée à la belle étoile, au milieu des bois, et George pourra observer avec détail les mœurs des Indiens. On se met en route.

La petite troupe devait redescendre un peu le cours de la rivière, en traversant une des plus vastes prairies de l'Amérique septentrionale. Le paysage changea tout à coup. Représentez-vous un espace immense où la végétation ne consiste qu'en des fleurs sauvages, des fraisiers, et le tapis vert d'un gazon qui s'élève souvent jusqu'à la hauteur de huit à dix pieds. Pas un arbre, pas un arbrisseau même pour reposer les yeux par la variété du branchage. Tableau imposant, d'ailleurs, et qui jette le spectateur dans un étonnement facile à concevoir. A gauche, le regard suit, sans pouvoir l'embrasser, un terrain tantôt plat, tantôt onduleux; stérile ici, et, plus loin, émaillé de fleurs. La prairie est encaissée, à droite, par la rivière vers laquelle elle arrive d'abord insensiblement et en pente douce. A cent pas de là, vous êtes comme suspendu au haut d'un précipice, et les

mille sinuosités de l'eau reflètent les accidents bizarres de leurs bords. Ce sont des rochers de formations diverses et auxquelles la nature a donné l'aspect le plus fantastique. Ce sont plutôt des villes, des châteaux, des remparts, des portiques taillés dans la craie, le granit et la basalte. En sentant, par places, le sol fléchir sous ses pas, le chasseur craint d'éveiller quelque alligator endormi au fond d'un marais; il prête l'oreille : un buffle vient de fuir à ses côtés, et peut-être devra-t-il disputer à un ours son chemin à travers la prairie.

es vLoyageurs s'avançaient toujours. Faucon-Noir, monté sur son petit cheval, ouvrait la marche et frayait un passage à ses compagnons. Soudain le vent qui, jusqu'alors, avait soufflé est, se tourna du côté du nord. Wah-pa-ko-las-Kuk s'arrêta un instant. « *Pah kapa* » (*mauvais*), dit-il à M. Powell. « *Eehcooa pah kaps* » (*très-mauvais*), s'écria Faucon-Noir. Presque aussitôt il ajouta : « *Eneuh !* » (*le bison*), son cheval se cabra, effrayé par un grand bruit qui se fit entendre dans l'herbe. Trois bisons venaient de passer à ses côtés, se dirigeant, avec la rapidité de l'éclair, vers le sud. Evidemment la prairie était en feu, car, au nord, une épaisse fumée chargeait l'atmosphère, et les animaux, hôtes de ce désert, fuyaient dans toutes les directions. Il n'y avait pas de temps à perdre : malheureusement le cheval de Faucon-Noir s'embarrassa

dans des lianes et tomba, entraînant avec lui son cavalier. En voulant venir au secours de l'Indien, M. Powell perdit sa carabine, qu'il ne retrouva pas sans difficulté. L'incendie, dévorant tout sur son passage, traçait un croissant de feu derrière et devant nos voyageurs; il ne leur restait plus qu'à prendre en toute hâte la direction du sud; mais, de ce côté, point de chemin frayé! ne risquait-on pas de s'engager encore dans des périls sans fin? La nécessité détermina Faucon-Noir. Il se précipita hardiment, suivi de M. Powell, de George et de Wah-pa-ko-las-kuk, à travers la fumée, la flamme et les cendres chaudes, et, cinq minutes après, la petite troupe contemplait, du haut d'une colline, les ravages de l'incendie. On eût dit un énorme serpent de feu se débattant au milieu de la fumée dans toutes les agonies de la torture; une mer, dont les vagues étaient des flammes, grondant et emportant tout devant elle.

Il fallut bien s'arrêter quelques instants à la vue de ce spectacle grandiose. On se remit ensuite en marche, et, au moment où la lune se levait, les voyageurs gagnaient le bord de la rivière.

CHAPITRE IX.

Repas indiens. — Histoire de Faucon-Noir. — Danses indiennes.

Les cinq ou six cents wigwams de la tribu des Sacs irrégulièrement jetés sur la surface de la prairie, et éclairés par la lune, offraient un coup d'œil piquant et curieux. A la lueur des foyers allumés çà et là, George voyait des Indiens livrés à différentes occupations.

REPAS INDIEN.



Ici, c'est le repas du soir. Un jeune Sac et sa femme, ou *squaw*, sont assis sur une natte et ont devant eux un grand vase, dans lequel est du poisson bouilli. Afin de souper plus commodément, l'Indien s'est dé-

barrassé de son tomahawk, de sa pipe et de sa poche; un poisson prêt à être accommodé et quelques épis de blé rôtis composent le festin. Au lieu de cuillère, on se sert d'un coquillage, et une gourde remplie d'eau désaltère les convives.

Plus loin, la Parole de Dieu rassemblait autour d'elle un groupe sérieux et attentif, et George s'étonnait en voyant passer à côté de lui une femme emportant son jeune enfant.



Lorsqu'un enfant est né, on commence par le tremper dans l'eau froide; on l'attache ensuite sur une planche, comme vous le voyez dans la gravure, en lui faisant cependant un lit de laine, de coton, ou de fourrure, afin qu'il repose plus commodément. Le pauvre enfant conserve cette position durant plusieurs mois. On donne à la planche sur laquelle il est fixé une position soit horizontale, soit verticale, au moyen d'un cordon. Quand la mère voyage, elle emporte ensemble l'enfant et la planche.

Dès que ces petits êtres peuvent se traîner par terre, leurs mères les portent d'une manière différente. En été, elles les mettent sur leur dos; l'une des jambes de l'enfant est passée sous leur bras; l'un de leurs bras pardessus leur épaule; l'autre jambe demeure pendante, et l'enfant, pour ne pas tomber, se retient, avec son autre main, comme vous le voyez, fig. 2.

En hiver, les Indiennes portent les enfants sur leur dos, dans leurs manteaux, en ne laissant sortir que la tête. Fig. 1.

Faucon-Noir conduisit les voyageurs à son wigwam particulier, et, après avoir fumé ensemble la pipe de l'amitié, Wah-pa-ko-las-kuk pria le chef indien de raconter l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE FAUCON-NOIR.

—

« Je suis un vieillard; je vu passer tant de lunes et souffert tant de fatigues à la guerre, que l'âge m'est venu vite. J'ai été victorieux et j'ai été vaincu. Je ne puis espérer de voir encore se succéder bien des lunes.

» J'ai haï les blancs, mais quand je fus leur prisonnier, ils me traitèrent bien. Avant d'entreprendre mon long voyage et d'aller chasser avec mes pères dans un autre monde, je veux vous dire mon histoire; vous verrez pourquoi j'ai haï les blancs. Fier et intrépide, je parcourais jadis mes forêts natales; les visages pâles m'ont trompé, tel est le motif de ma haine.

» Vous dirais-je le lieu de ma naissance? oui. Je naquis au village des Sacs, sur la rivière du Rocher. C'était, suivant les calculs de l'homme blanc, en l'année 1767, de sorte que je suis âgé de cinquante ans, avec dix et sept.

» Mon père se nommait Py-e-sa; le père de son père était Na-nà-ma-ku, ou Tonnerre. Je fus un brave, puis un chef, un grand chef de guerre, por-

tant le sac de médecine. Je combattis contre les Osages. Les craignais-je? Non. Furent-ils souvent vaincus par moi? Oui.

» Les hommes blancs d'Amérique dirent aux Sacs, aux Renards, aux Sioux, aux Chippeways et aux Winnebagos : — Allez de l'autre côté du Mississipi. Ils dirent oui; je dis non. Pourquoi quitterais-je l'endroit où sont nos wigwams, où nous avons chassé durant tant de lunes, et où ont reposé les os de nos pères? Ma-ka-tai-me-she-kia-kiak, ou Faucon-Noir, ne partira pas.

» Mon cœur me disait que mon grand-père blanc, le chef de l'Amérique, ne me ferait pas de mal et ne me forcerait pas à aller de l'autre côté de la rivière. Mon prophète me disait aussi la même chose. Je sentis mon bras fort, et je combattis. Jamais la main de Faucon-Noir ne tua femme ou enfant. C'était contre des guerriers que combattait Faucon-Noir.

» Bien des lunes avant que mon père et moi fussions capables de chasser dans la forêt ou la prairie, Na-nà-ma-ku, mon bisaïeul, eut un songe. Il rêvait qu'il rencontrait un jour un père blanc. Il crut à ce rêve, et alla rencontrer son père blanc, en compagnie de ses deux frères Pau-ka-hum-ma-wa, ou poisson-soleil, et Na-mah, ou esturgeon.

» Ils marchèrent cinq jours à la gauche du soleil levant; alors Na-nà-ma-ku leur dit d'aller, d'écouter,

et de planter un pieu s'ils entendaient quelque chose. Ils allèrent, entendirent du bruit, plantèrent un pieu, et revinrent chercher Na-nà-ma-ku qui continua sa route avec eux. Ensuite il marcha seul, et rencontra son grand-père blanc.

» Il fut fort surpris, car son grand-père blanc lui dit qu'il était fils du roi de France, et lui donna des présents; il ajouta que Na-nà-ma-ku, de retour dans sa tribu, devait en être le chef, et ses frères, chefs sous ses ordres. Il donna à Na-nà-ma-ku des fusils, de la poudre, du plomb et des lances, en lui enseignant la manière de s'en servir; aux autres il donna des vases pour faire cuire le gibier et le poisson. « Le Grand-Esprit », dit le grand-père blanc, « veut que Na-nà-ma-ku soit le chef de son peuple, et qu'il soit un grand général. »

» Quand Na-nà-ma-ku retourna avec ses frères, sa tribu le nomma chef et lui donna le sac à la médecine; puis pendant bien des lunes ils entretinrent des relations avec leur grand-père blanc français, à qui ils donnèrent des pelleteries et des fourrures en échange d'armes, de vaisselle et d'autres objets.

» Enfin, les hommes blancs anglais battirent les Français, et notre nation eut un père blanc anglais qui leur donna différentes choses. Mais les autres tribus firent la guerre à notre nation, et le tomahawk, la lance et le fusil eurent beaucoup d'occupa-

tion. Notre nation se réunit aux Renards, et, repoussés jusqu'au Wisconsin, ils descendirent la rivière du Rocher, chassèrent les Kas-kas-kias, et construisirent un village. Dans ce village naquit Faucon-Noir.

» Quoique je descendisse du chef Na-nà-ma-ku, les gens de ma tribu ne voulurent pas me laisser m'habiller comme un chef. Je ne me tatouai pas; je ne portai pas de plumes; mais j'étais courageux et je ne craignais pas de me battre, c'est pourquoi je devins un brave.

» Les Osages étaient nos ennemis, et je m'en allai combattre avec mon père et beaucoup d'autres. Je vis mon père tuer un ennemi et le scalper. Je résolus de faire de même. Je remplis mon père de joie, car je me précipitai sur un Osage, le tomahawk et la lance à la main. Je rapportai sa chevelure.

» Je conduisis ensuite sept de nos guerriers contre cent Osages, et nous en tuâmes un. Puis, à la tête de deux cents hommes, je massacrai cent ennemis, et nous rapportâmes beaucoup de chevelures. Mon père fut tué dans un engagement contre les Cheroquis; je peignis mon visage en noir, je priai le Grand-Esprit, et je ne combattis plus pendant cinq années entières. Je me contentai d'aller à la chasse et à la pêche.

» Les Osages nous avaient fait beaucoup de mal, et nous étions résolus de les détruire. Je pars, à la

troisième lune, avec cinq cents hommes, tant Sacs que Renards, et cent Ioways. Nous tombons sur quarante cabanes; deux squaws sont prisonnières et le reste est massacré. Faucon-Noir tua sept hommes de sa propre main; en combattant les Cheroquis, j'avais moi-même mis à mort quinze de leurs meilleurs guerriers.

» Les hommes blancs viennent, donnent de l'eau de feu à ceux de notre nation, puis nous obligent à leur céder la meilleure partie du territoire pour mille dollars payables chaque douzième lune. L'homme blanc est plein de fourberie.

» Un grand chef, suivi de beaucoup de soldats, vient nous chasser. Je me rends auprès du prophète qui me dit de ne pas être effrayé. Ils ne voulaient que nous épouvanter et avoir notre territoire sans le payer. J'eus une entrevue avec le grand chef. Il me dit que, si je voulais partir, bien; mais que, si je ne voulais pas partir, il me chasserait.

— Qui est Faucon-Noir? dit-il.

— Je suis un Sac, répondis-je, mon aïeul était un Sac, et toute la nation m'appelle un Sac. Mais il me dit qu'il fallait partir.

» Je traversai le Mississipi pendant la nuit, avec ma tribu, et on assembla le conseil. Je touchai encore la plume d'oie, et l'on nous donna un peu de blé, mais voilà tout. Nos femmes et nos enfants de-

mandaient à grands cris le blé rôti, les haricots et les pastèques auxquels ils étaient accoutumés. Nos braves se glissèrent pendant la nuit dans les champs qui nous avaient appartenu; les blancs les aperçurent et les tuèrent.

» Pourquoi notre père américain ne nous ferait-il pas justice? Je voulais aller le trouver, mais on m'opposa des difficultés. Je consultai le prophète, et mes guerriers se réunirent sous mes ordres pour reprendre notre village. On nous l'avait enlevé par la ruse. Je dis : Je ne quitterai pas le territoire de mes pères.

» Assis sur mon cheval et accompagné de mes guerriers et de mes braves, je remontai le cours de la rivière; les femmes et les enfants nous accompagnaient dans des canots. Le prophète était des nôtres. Le grand chef de guerre Atkinson, ou le Castor-Blanc, nous fit dire deux fois de rebrousser chemin, sans quoi il viendrait lui-même nous chasser. Si vous voulez nous combattre, répliqua Faucon-Noir, on vous attendra.

» Les blancs me forcèrent à faire la guerre; enfin il fallut me retirer jusqu'aux quatre lacs.

» Avant de quitter mon camp, je pris mon grand sac à médecine, et j'adressai un discours aux braves. Voici mon discours :

« Braves et guerriers!

» Vous voyez dans ma main les sacs à médecine de notre ancêtre Muk-a-tà-Quet, qui fut le fondateur de la nation des Sacs. Ils ont été transmis jusqu'à Na-nà-ma-kuc, notre grand chef, qui fut en guerre contre toutes les nations des lacs et des prairies. Ils n'ont pas encore vu de défaite. Je compte sur vous pour les protéger.

» Nous nous rendons à la rivière de la Pomme, Mos-co-ho-co-y-nak, où les blancs avaient bâti un fort. Il y eut plusieurs batailles, mais les blancs étaient tellement supérieurs en nombre, que nos tentatives furent inutiles. Nous n'avions pas assez pour manger. Nous étions obligés, pour nous soutenir, de déterrer les racines et d'arracher les écorces des arbres; quelques-uns de nos vieillards périrent de faim. Je résolus de transporter les femmes au-delà du Mississipi, pour qu'elles retournassent à la nation des Sacs.

» Pourquoi continuer contre les blancs une guerre inutile? Je me rendis. — Prenez mon sac à médecine et donnez-le au grand chef américain; il n'a jamais été déshonoré.

» On m'envoya aux barraques de Jefferson, puis à Washington, auprès de mon grand-père américain. Je voulus savoir pourquoi la guerre avait eu lieu. Il

ne me répondit rien. Son wigwam est très-fort. Je le crois un grand brave.

» Je traversai Louisville, Cincinnati, Wheeling, Monroe, Baltimore, Philadelphie, et le gros village que l'on nomme New-York. Dans tous ces endroits je fus bien traité; on me permit de retourner auprès des miens.

» On a dit que Faucon-Noir a tué chez les blancs des femmes et des enfants. Cela n'est pas vrai. Quand un homme blanc touche ma main, il touche une main qui n'a été levée que contre des guerriers et des braves. Nous avons toujours bien accueilli l'étranger, et l'homme blanc sera reçu chez nous comme un frère. Ce qui est fait est fait; le tomahawk est enseveli, et dorénavant les Sacs, les Renards et les Américains, seront unis par l'amitié.

» Je l'ai dit, je suis un vieillard, et des hommes plus jeunes doivent prendre ma place. Quelques neiges de plus, encore quelques couchers de soleil, et j'irai retrouver mes pères. Que le Grand-Esprit garde en paix les hommes rouges et les visages pâles, et que le tomahawk soit enseveli pour toujours. Tel est le vœu de Faucon-Noir. »

Bientôt après ce récit, les trois chasseurs furent conduits au lieu où ils devaient se reposer. M. Powell déplorait sincèrement toutes les injustices que les malheureux Indiens avaient subies; George ne se

lassait pas d'admirer le vieillard chef de la tribu des Sacs, et Wah-pa-ko-las-kuk sentait encore se réveiller en lui un reste de son ancienne ardeur guerrière.

Le lendemain, de bonne heure, un homme rouge vint, de la part de Faucon-Noir, inviter les étrangers à assister aux divers jeux et cérémonies préliminaires d'une grande chasse de bisons qui devait avoir lieu dans la même matinée. Le soleil se levait à peine sur les montagnes, et déjà, en sortant de leur wigwam, nos trois amis voyaient tout le camp occupé aux préparatifs de l'expédition. Ils se dirigèrent vers le bord de la rivière où s'élevait une tente d'une construction particulière. Leur guide les pria d'entrer.

Nous sommes dans une chambre de moyenne dimension et carrée. Tout autour sont assis des jeunes gens qui viennent subir une sorte d'examen ou d'épreuve pour avoir le titre de brave. Au milieu, un personnage âgé, d'un extérieur grotesque, fume sa pipe avec une gravité parfaite. Le sol est couvert de crânes de buffles ou de chiens, et aux parois sont suspendues les armes des candidats. Peu à peu les initiés arrivent, la foule des spectateurs grossit; chacun enfin prend place; la cérémonie commence. Il s'agit d'invoquer le Grand-Esprit, et d'appeler sa bénédiction sur la chasse prochaine. Trois Indiens forment un orchestre grossier : c'est un tambour accompagné de flûtes qui exécutent la musique la plus

discordante. Pendant ce temps les autres hommes rouges se lèvent, se groupent, et par des danses bizarres figurent toutes les circonstances d'une chasse. S'il s'agit de poursuivre les ours, chaque Indien s'enveloppe ordinairement de la peau d'un de ces animaux; si l'on en veut aux bisons, il devient bison lui-même. Un quart-d'heure suffit pour cet exercice chorégraphique, après quoi on peut, en toute assurance, battre les bois ou la plaine.



CHAPITRE X.

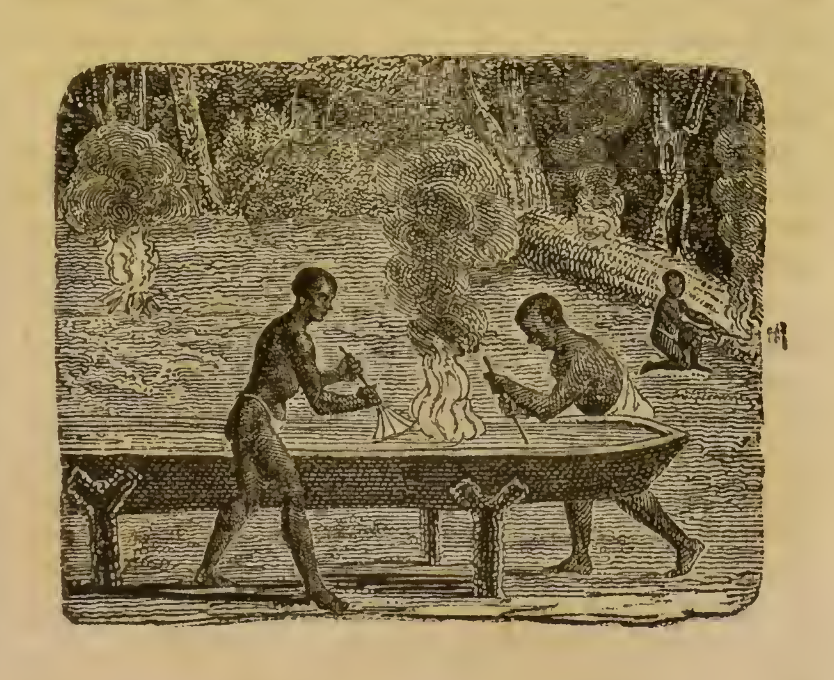
Construction de canots. — Chasse aux bisons. — La Rencontre. — Le soldat et l'Indien. — Probité indienne. — Deux vérités contre un mensonge. — Discours des Indiens de Seneca. — Eloquence indienne. — Scène sur la frontière. — Grandeur d'âme. — Hiéroglyphes indiens. — Probité de Guillaume Penn. — Le départ — Conversion du Faucon-Noir.

En sortant des wigwams après la cérémonie, George s'arrêta un instant pour considérer deux hommes qui construisaient un canot.

D'abord ils abattaient un grand arbre en entretenant autour de la racine un feu qui finissait par faire tomber le tronc. C'est ce que vous voyez dans la gravure.

Ils brûlaient l'arbre renversé jusqu'à ce qu'il eût atteint une longueur convenable, et l'élevaient ensuite sur des supports à la hauteur nécessaire. On le

creusait au moyen du feu, de coquilles et de pierres tranchantes. Les extrémités se façonnaient à coups de tomahawk. Il fallait beaucoup de travail pour construire un de ces canots, qui avaient souvent trente pieds de long, et cependant les Indiens en venaien à bout avec uue promptitude surprenante.



Le personnel de l'expédition se composait de vingt

individus, sans compter nos amis. Tous étaient à cheval, et l'adresse avec laquelle ils gouvernaient leurs montures n'ajoutait pas peu à la surprise toujours croissante de George. Après une assez longue marche on déboucha dans une vaste prairie, théâtre projeté des exploits des Sacs. Ayant déjà donné plus haut une idée de ce genre de chasse, nous n'en dirons rien ici; bornons-nous à constater qu'elle fut très-productive, et qu'aucun accident ne vint compromettre son succès, ce qui arrive assez souvent.

La journée s'avance; fatigués et excités par cette excursion, les chasseurs se sont réunis autour d'un de ces repas primitifs où il faut, pour toute sauce, savoir se contenter de son appétit.

— Il me semble, dit M. Powell, entendre du bruit dans ce bois de chincapins.

— Ce sont des Indiens, ajouta George.

— Il y a des visages pâles, répartit Faucon-Noir.

Tous avaient raison. Voici deux, trois... cinq Indiens qui sortent d'un taillis, à vingt-cinq pas de là environ, traînant entre eux quelque chose d'assez semblable au corps d'un chien de prairie. Derrière, ne distinguez-vous pas des habillements européens? Plus de doute: voici M. Fincham, M. Wilson, Pam-a-hò et M. Whiting. On se reconnaît, on se salue. Comment le petit détachement que nous avons laissé à bord de l'*Orion* vient-il surprendre des chasseurs

de bisons? Quel accident réunit à eux M. Whiting, que nous croyions plus loin encore? Rien de plus simple. Arrivé à Détroit, l'estimable missionnaire avait rencontré une députation de Chippeways, qui se rendaient à Washington pour affaires politiques. Parmi ces Chippeways se trouvait un chef de tribu nouvellement converti au chistianisme, et dont les premières impressions religieuses se rattachaient à une prédicatiòn de M. Whiting. En revoyant ce ministre de l'Evangile, il le pria avec instances de faire aussi le voyage de Washington, afin de ménager aux Indiens, par son intervention personnelle, des conditions plus favorables de la part du gouvernement. M Whiting consentit facilement ; mais il voulut d'abord aller jusqu'à la station de Mackinnan, annoncer à M. Wilson ce changement dans ses projets. Celui-ci partait pour une grande chasse au bison lors de l'arrivée de la députation, et tous ensemble s'étaient réunis avant de se rembarquer sur le bateau à vapeur.

Quelle heureuse rencontre ! et comme les anecdotes, les récits, les félicitations se succédèrent ! Faucon-Noir décida tous les chasseurs à retourner avec lui au village des Sacs. Ils se mirent en chemin par le plus beau clair de lune possible ; et pendant qu'ils traversent les prairies émaillées de fleurs, nous ne saurions résister au plaisir de reproduire ici, pour

nos jeunes lecteurs, les merveilleuses histoires qui leur faisaient oublier les ennuis et les fatigues de la route.

LE SOLDAT ET L'INDIEN.

Vers le temps où le général Brock fut tué à la bataille, un soldat de l'armée américaine, et natif de Weston (New-York), faisait un jour partie d'un détachement d'éclaireurs. Homme de courage, de bon sens et d'un esprit entreprenant, il résolut, s'il était possible, d'avoir une connaissance certaine de la position de l'ennemi. Dans ce but, il se hasarda à se séparer de ses compagnons, et arriva près d'un bois très-épais. Son regard attentif découvrit dans les broussailles ce qu'il supposait être quelque animal. Il se trompait, c'était un Indien, rampant, sa carabine à la main, guettant le soldat avec l'intention évidente de s'approcher assez pour le frapper à coup sûr.

Toute retraite était impossible. Le soldat vit bien qu'il ne pouvait fuir, et d'ailleurs son père lui avait

recommandé de ne jamais revenir blessé par derrière. Faisant donc semblant de ne pas voir l'Indien. il se dirigea lentement vers lui, son fusil armé sous le bras et observant tous les mouvements de l'ennemi. Ils étaient de plus en plus près l'un de l'autre; il vit enfin l'Indien mettre en joue; au même moment le soldat se laissa tomber, et la balle passa en sifflant au-dessus de sa tête. Il resta sans mouvement. L'Indien poussa ce cri affreux qui annonce la mort d'un ennemi, tira son couteau sanglant (il oubliait de recharger son arme) et s'avança à grands pas, altéré de carnage. Le soldat le laissa s'approcher à dix pas de lui, puis se releva avec le plus grand sang-froid, et lui perça le cœur de deux balles. Le sauvage n'eut que la force de pousser en tombant un sourd gémissement. Cet enfant de la forêt avait au moins six pieds cinq pouces. Le soldat prit la carabine de l'Indien et la revendit vingt-cinq dollars en arrivant au camp.

PROBITÉ INDIENNE.

Un voyageur espagnol rencontra dans le désert un Indien, à cheval comme lui. Craignant que sa mon-

ture, qui n'était pas de la meilleure espèce, ne pût supporter le voyage jusqu'à la fin, il proposa à l'Indien, dont le cheval était jeune, vif et vigoureux, de faire un échange. L'Indien refusa. Alors l'Espagnol lui chercha querelle ; ils en vinrent bientôt au coups. L'assaillant, mieux armé que le Sauvage, eut tous les avantages. Il s'empara du cheval et poursuivit sa route.

L'Indien le suivit jusqu'à la ville prochaine, où il alla sur-le-champ se plaindre au juge. L'Espagnol fut obligé de comparaître avec le cheval. Il traita l'Indien d'imposteur, affirma que le cheval lui appartenait, et qu'il l'avait élevé lui-même.

Comme il n'y avait pas de preuve du contraire, le juge allait renvoyer les parties, quand l'Indien s'écria :

— Le cheval est à moi, et je le prouverai.

Puis se débarrassant de son manteau dont il couvrit la tête de l'animal, il s'adressa au juge :

— Puisque cet homme affirme que ce cheval lui appartient et qu'il l'a élevé, veuillez lui ordonner de dire de quel œil il est borgne.

L'Espagnol, qui ne voulait pas sembler hésiter, répondit sur-le-champ :

— De l'œil droit.

— Il n'est borgne, répondit l'Indien, ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche.

Convaincu par une preuve aussi invincible et aussi singulière, le juge fit rendre le cheval à l'Indien, et l'Espagnol fut puni comme un voleur.

DEUX VÉRITÉS CONTRE UN MENSONGE.

—

Nous avons rapporté plusieurs anecdotes pour prouver que les Indiens ne sont pas toujours dépourvus d'honneur ou de probité; nous pourrions les multiplier. Cependant on connaît leur disposition naturelle à l'artifice et au mensonge. En voici un exemple :

Quelques années avant la déclaration de l'indépendance, un Indien nommé Tom Hide, fameux pour son adresse, entra dans une taverne de Brookfield (Massachusets); et, après avoir fait la conversation avec le propriétaire du lieu, il lui dit qu'il avait tué à la chasse un daim superbe et bien gras, et que, si lui, l'hôte, voulait le régaler d'un quart de rhum, il lui dirait où était le gibier.

Enchanté d'une si bonne occasion, l'hôte don-

na sur-le-champ à l'Indien son quart de rhum, et lui demanda où il pourrait trouver le daim.

— Eh bien, répondit Tom, vous savez où est la grande prairie?

— Oui.

— Bien; vous savez le grand érable qui s'y trouve?

— Oui.

— Eh bien, c'est là qu'est le daim.

Voilà mon hôte parti avec un attelage, en quête du gibier qu'il avait acheté. Il trouva la prairie et l'arbre; mais ce fut inutilement qu'il chercha le daim, et il retourna chez lui mortifié et désappointé.

Quelque temps après il rencontra l'Indien, et, indigné d'avoir été trompé, il lui en fit des reproches assez durs. Tom l'écouta jusqu'au bout, puis répondit avec le calme d'un stoïque :

— N'avez-vous pas trouvé la prairie comme je vous l'avais dit ?

— Oui.

— Et l'arbre ?

— Oui.

— Et le daim?

— Non.

— C'est très-bien, continua-t-il, vous avez trouvé *deux vérités contre un mensonge, ce qui n'est pas mal pour un Indien.*

DISCOURS DES INDIENS DE SENECA AU GOUVERNEUR CLINTON.

—

Notre Père, — nous sentons que le bras de notre Dieu s'est longtemps appesanti sur ses enfants rouges. Pour nos péchés, il nous a abaissés et nous a fait fondre devant nos frères blancs, comme la neige lorsqu'elle est exposée au feu. Ses voies sont parfaites et il n'a point égard à la couleur des hommes. Les jugements de Dieu sont terribles. Tous les hommes devraient le craindre. Il abaisse et il élève, et nul ne peut lui résister.

Notre Père, — Le Seigneur de toute la terre est fort; telle est notre confiance. Il a le pouvoir de reconstruire aussi bien que celui d'abattre. Sa colère durera-t-elle à jamais? Détruira-t-il l'œuvre de ses mains, et anéantira-t-il de dessus la terre une race d'hommes que ses soins ont préservés de tant de périls?

Notre Père, — nous vous remercions de vos efforts en faveur des débris chancelantsde vos enfants rouges. Nous espérons, notre Père, que vous élèverez autour de nous une haute et forte barricade, afin que

les méchants blancs ne puissent nous dévorer tous à la fois, mais qu'ils nous laissent vivre tant que nous pourrons. Nous sommes persuadés que vous ferez cela pour nous, parce que notre champ est ravagé par les bêtes féroces auxquelles nous ne pouvons pas résister.

Notre Père, — nous sommes persuadés que vous ferez cela pour l'amour de nos frères blancs; de peur que Dieu, qui a déployé sa force en élevant les blancs et en détruisant les Indiens, n'appesantisse sa main sur nos frères blancs à cause de leurs péchés, et ne leur fasse rendre compte de tous les maux qu'ils ont faits, et de tous ceux qu'ils ont laissé faire à leurs pauvres frères rouges, qui n'avaient pas d'appui, quoiqu'ils pussent y mettre obstacle.

ÉLOQUENCE INDIENNE.

—

Logan, le célèbre chef indien, qui avait longtemps été un zélé partisan des Anglais, et s'était souvent distingué dans leur cause, fut fait prisonnier et conduit devant l'assemblée générale de la Virginie. On hé-

sita si on le jugerait en conseil de guerre ou devant une cour criminelle, comme coupable de haute trahison. Logan interrompit les délibérations et déclara que l'assemblée n'avait pas le droit de le juger. « Je « n'ai, » dit-il, « aucune soumission à faire au roi « d'Angleterre, car je suis un chef indien, ne rele- « vant d'aucune autre nation. » On lui demanda alors pourquoi il avait pris les armes contre les Anglais, et il répondit en ces termes :

« J'en appelle à tout homme blanc, est-il jamais entré ayant faim dans la cabane de Logan sans qu'on lui ait donné à manger; est-il jamais venu froid ou nu sans que je lui aie donné des vêtements? Pendant la dernière guerre, si longue et si sanglante, Logan, avocat de la paix, resta oisif sous sa tente; tel était mon amour pour les blancs, que ceux de mon pays me montraient au doigt en passant, et disaient : Logan est l'ami des blancs. J'ai toujours désiré demeurer avec vous, mais la cruauté d'un homme m'en a empêché. Le colonel Cresap, le printemps dernier, a tué, sans y être provoqué et de sang-froid, toute la famille de Logan, sans même épargner mes femmes ni mes enfants. Pas une goutte de mon sang ne coule aujourd'hui dans les veines d'une créature humaine. Ceci demandait vengeance. Je l'ai cherchée. J'en ai tué beaucoup. Je me suis bien vengé! Je me réjouis pour mon pays de voir briller encore les rayons de

la paix. Mais ne croyez pas que ma joie soit celle qu'inspire la crainte. Logan n'a jamais connu la crainte. Il ne fuira pas pour sauver sa vie. Qui pleurera la mort de Logan? Personne! »

Ce discours pathétique toucha tous les assistants. L'assemblée générale applaudit aux généreux sentiments du chef indien et le fit mettre tout de suite en liberté. On se disputa, dans la Virginie, l'honneur de le recevoir et de l'entourer de démonstrations de respect, et il retourna chez les siens chargé de présents et de gloire.

SCÈNE SUR LA FRONTIÈRE.

—

Flint, dans ses voyages au Mississipi, nous dit que sur une famille composée du père, de la mère et de plusieurs enfants, il vit deux de ces derniers épargnés seuls par les Indiens. Ceci se passait près de la rivière de la Femme-Osage.

Une troupe de Sacs et de Renards qui avaient mis à feu et à sang plusieurs habitations du voisinage, arrivèrent au wigwam au moment ou le père reve-

nait de ses travaux; ils tirèrent un coup de fusil à celui-ci, qui prit la fuite malgré sa blessure, mais tomba mort à quelques pas de là. Ils tuèrent ensuite la femme avec leurs tomahawks et déchirèrent son corps. Elle était occupée à faire bouillir du sucre d'érable. Les Indiens jetèrent deux des enfants dans la chaudière.

Le plus jeune des deux orphelins que je vis avait trois ans. Sa sœur, plus âgée que lui de deux ans, le prit avant qu'ils eussent été vus des Indiens, et le cacha sous le lit, dont le couvre-pied descendait jusqu'à terre, suivant la mode du pays.

Les hurlements de ces démons, la détonation des armes à feu, l'aboiement des chiens, les cris des autres enfants n'arrachèrent pas un mouvement à ces pauvres petits, accroupis, tremblants, sous le lit. Les Indiens percèrent le lit de leurs couteaux, afin de s'assurer que rien ne leur échappait; puis, craignant d'être poursuivis, ils partirent, laissant les deux orphelins sains et saufs.

GRANDEUR D'AME.

—

Un jeune Indien ayant été nommé chef de tribu, son élection mécontenta tellement les autres jeunes gens, et un des chefs opposés l'insulta si grossièrement, qu'après quelque discussion il s'élança de dessus son siége, et d'un coup de tomahawk fendit la tête de son adversaire. Lorsqu'il fut assez calme pour songer aux suites funestes de cette action inconsidérée, il s'en alla trouver le commandant anglais, lui demanda un morceau de ruban noir, et, ayant percé ses deux bras, fit passer ce ruban à travers les trous et le rattacha derrière son dos. Il se rendit ensuite au milieu de la tribu qu'il avait irritée, et s'accusa coupable d'avoir tué, dans un excès de rage, un de leurs frères. Pour évitèr plus d'effusion de sang, il s'était, disait-il, mis hors d'état de combattre, et il venait se livrer à eux.

Par cette conduite généreuse, cette preuve de courage et de patience il excita tellement en sa faveur les sympathies de la tribu, que non-seulement on lui pardonna, mais les Indiens l'adoptèrent à la place de

leur compagnon mort, et le choisirent toujours depuis pour chef.

HIÉROGLYPHES DES INDIENS.

—

Les Indiens n'ont pas d'alphabet, et leur seul moyen de représenter les sons est une peinture grossière, une sorte d'écriture hiéroglyphique. Cependant ces esquisses sont souvent très-significatives, comme le prouve le trait suivant :

Un blanc rencontra un Shawanos monté sur un cheval qu'il reconnut pour être le sien, et il le lui réclama.

— Ami, répondit l'Indien, je viendrai chez toi d'ici à peu de temps, et nous causerons de cela. Quelques jours après, la visite eut effectivement lieu. L'Européen insista.

— Ami, dit le voleur, le cheval que vous réclamez appartenait à mon oncle, qui vient de mourir. D'après les coutumes indiennes, j'ai hérité de tous ses biens.

Le blanc, peu satisfait, réclamait encore. L'Indien tira alors du foyer un morceau de charbon et dessina sur la porte d'un côté un Européen prenant un cheval, et de l'autre un Indien tuant ce même Européen.

— Comprenez-vous l'écriture indienne? dit-il ensuite au solliciteur qui tremblait de tous ses membres. La discussion fut aussitôt terminée, et le sauvage, remontant à cheval, partit tranquillement.

PROBIÉ DE GUILLAUME PENN.

—

Penn, on le sait, reçut de Guillaume III, roi d'Angleterre, la concession de cette portion du territoire américain qui prit depuis le nom de Pensylvanie. Lorsqu'il vint en prendre possession, regardant les Indiens comme les véritables maîtres du sol, ses principes et ses idées de justice ne lui permirent pas d'en occuper la moindre partie sans leur consentement, ni sans leur avoir donné ce qu'ils estimaient être une valeur équivalente.

Sa bonté, ses procédés loyaux et droits envers eux

lui concilièrent leur amour et leur respect. N'ayant dans leur langage aucun mot répondant à celui de Penn, ils l'appelaient « Le père Onas, » terme qui signifie une plume.

De retour en Amérique après un voyage dans son pays natal, il ouït parler d'un morceau de terrain très-fertile et très-riche qui ne se trouvait pas compris parmi les possessions déjà achetées aux Indiens. Il envoya demander aux Sachems s'ils voulaient le lui vendre. Ceux-ci répondirent que ce terrain était le lieu de sépulture de leurs ancêtres, et qu'ils y étaient fort attachés ; mais puisque leur père Onas avait été assez bon pour revenir vivre au milieu de ses enfants rouges, ils lui en vendraient une partie.

On convint qu'en échange de certaines marchandises anglaises, il recevrait la portion de terrain autour de laquelle un de ses jeunes gens pourrait marcher pendant l'espace d'une journée entre deux rivières qui furent désignées. Un jeune Anglais, excellent marcheur, fut choisi, et la promenade qu'il fit dura si longtemps qu'elle étonna et chagrina les Indiens. Lorsque les Sachems vinrent recevoir le prix convenu, il ne se plaignirent pas, mais Penn vit que leurs visages étaient abattus, et il en demanda le motif. Un d'eux répliqua que « le jeune homme du père Onas les avait trompés. »

Penn leur fit remarquer qu'eux-mêmes avaient ar-

rêté les clauses du marché, et il leur demanda comment ils pouvaient avoir été trompés ?

— C'est vrai, dit l'Indien ; mais *notre frère blanc a marché trop vite.*

Quelques-unes des personnes présentes furent d'avis que les Indiens devaient être contraints à accepter le marché. Penn, toutefois, leur demanda quel surcroît de prix pourrait les satisfaire, promettant de leur donner ce qu'ils voudraient s'ils n'étaient pas trop exigeants. On vit sur-le-champ dans leurs regards les signes d'une satisfaction évidente, et ils lui dirent qu'ils seraient très-contents s'il voulait lui donner quelques aunes de drap de plus et quelques hameçons.

Penn se retourna alors vers ceux qui lui avaient conseillé de recourir à la force, et dit que si l'on avait levé un régiment pour forcer les Indiens à abandonner ce qui leur appartenait, le rhum seul consommé par les soldats eût coûté plus que ce qu'ils demandaient joint à ce qu'ils avaient déjà reçu ;

— Et vous voyez, ajouta-t-il, qu'ils en sont aussi heureux que de petits enfants auxquels on donne des pommes et des gâteaux.

Il fallait pourtant se séparer. Le but principal du voyage de M. Wilson était rempli ; car, outre les bisons tués à la chasse, Faucon-Noir lui vendait fort avantageusement une grande quantité de pelleteries.

On résolut de redescendre tous ensemble les lacs, jusqu'à Washington, au lieu de s'arrêter à Buffalo; puis, quand les négociations relatives à la tribu des Chippeways seraient terminées, M. Whiting, M. Wilson, les deux trappeurs et Pam-a-hò retourneraient passer un mois chez M. Edwards, où George se réjouissait d'avance du plaisir de raconter à sa famille les moindres détails de son excursion parmi les Indiens.

Le jour même du départ, Faucon-Noir régala les étrangers de danses et de jeux exécutés par les principaux guerriers Sacs. En voici un spécimen.



M. Whiting se lamentait de voir ce vieux chef arrivé au déclin de sa vie sans connaître la bonne nouvelle du salut. Il lui parla longtemps de Jésus, de la vie à venir et de la miséricorde de Dieu. Faucon-Noir semblait l'écouter avec intérêt et le pria de revenir le voir. M. Whiting le lui promit. Ajoutons ici que, sous la bénédiction du Seigneur, les efforts du missionnaire eurent finalement un plein succès. A la suite d'une entrevue de ce serviteur de Dieu avec le vénérable représentant de la nation des Sacs, celui-ci dit à M. Whiting :

« Priez pour moi notre Père céleste. Je suis un pécheur ; j'ai un mauvais cœur ; c'est pourquoi j'espère que vous, mon frère blanc, vous vous souviendrez de prier pour moi. Puisse Dieu être avec nous ! Quoique notre pays soit perdu, nos âmes ne sont point perdues. Quand nous irons dans la patrie de notre Père céleste, alors nous serons heureux.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN DE LA TABLE.

